Mrs. Edwin A. Churchill

JOHN A. SEAVERNS

ECOLE
DE CAVALERIE.

TOME SECOND.

ECOLE DE CAVALERIE,

CONTENANT

LA CONNOISSANCE,

L'INSTRUCTION,

ET LA CONSERVATION

DU CHEVAL.

Par M. DE LA GUERINIERE, *Ecuyer du Roi.*

TOME SECOND.

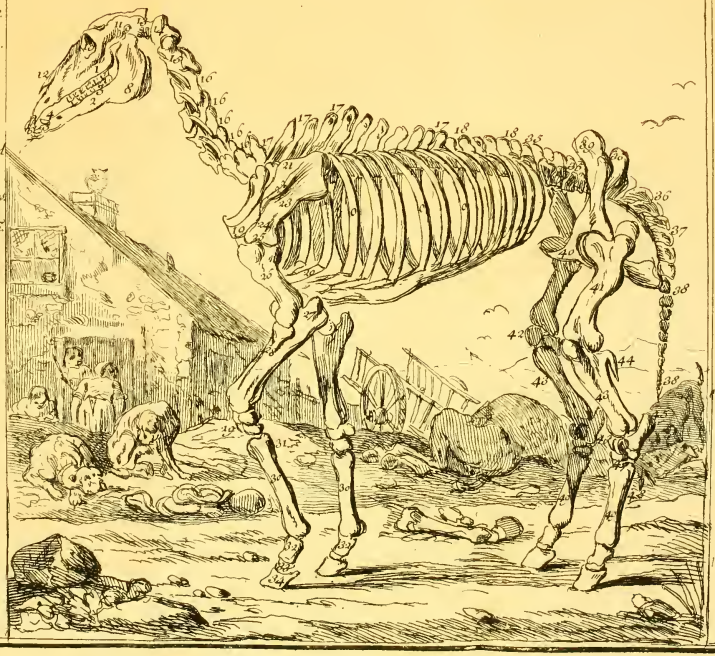
A PARIS,

Chez JACQUES GUERIN, Libraire-Imprimeur, Quai des Augustins.

M. DCC. XXXVI.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

LE SQUELETTE DU CHEVAL
Dessiné d'après celui de l'Académie des Sciences.



Os de l'Avant-main & du Corps.

1. Machoire Superieure.
2. Machoire Inferieure.
3. Dents Machelieres.
4. Crochets.
5. Coins de la Machoire infer.e
6. Mitoyennes de la Machoire infer.e
7. Pinces de la Machoire infer.e
8. Les dens de la Sup.e sont brisées.
8. Portion de la Machoire infer.e que l'on nomme os de la ganache.
9. Condile de la machoire.
10. Fosse, ou Orbite de l'oeil.
11. Le Zigoma.
12. Pinnes du nez.
13. Tête ou condile de l'occiput.
14. Atlas, ou I.e Vertebre.
15. Le Pivot, ou la 2.e Vertebre du col.
16. Les 5 autres Vertebres du col.
17. Les 12. Vertebres du garot.
18. Les 6. Vertebres qui achevent le dos.
19. Les Côtes.
1. L'os de la poitrine, ou le Sternil.
20. Coudes, ou Anglas formez par la jonction des Côtes et de leurs apendices cartilagineuses, qui unissent les côtes au Sternum.
21. 22.
23. 24. L'omoplate la palette, ou le
25. paleron.
21. La cavité Susépineuse.
22. L'Epine de l'omoplate.
23. La cavité Sousépineuse
24. Le Col de l'omoplate.
25. La tête dans laquelle est une cavité où roule la tête de l'humerus.
26. L'humerus, ou le Bras proprement dit.
27. 28. L'Avant-bras.
27. Le Coude, ou l'Os Cubital.
28. Le Rayon, Ces 2 os sont soudez ensemble.
29. Les os du genoü.
30. Le Canon.
31. L'une des 2. Spines du Canon.
32. L'Os du pâturon.
33. L'Os de la Couronne.
34. Le petit-pied, ou le Noyau.

Os de l'Arriere-main.

35. Six Vertebres des lombes ou Reins, qu'on apelle communement le Rognon.
36. Cinq ou six Vertebres osseifiées ensemble, qu'on apelle l'Os Sacrum.
37. Fin de l'os sacrum et le commencem.t de la queüe. Ces Vertebres ont peu de jeu.
38. Les os de la queüe, qui joüe beaucoup plus librement.
39. Les os des yles, ou du Bassin.
40. Os Pubis
41. Femur
42. Rotule : C'est ce qu'on apelle le grasset.
43. L'Os de la cuisse ou Tibia.
44. Os peroné.
45. Os du jarret.
46. Os de la Poulie
47. Quatre autres os du jarret.
48. Epine du Canon.
49. Le Canon. &c.

C. Parrocel del. & Sculp.

ECOLE DE CAVALERIE.

TROISIE'ME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Hippoſtéologie, ou Traité des Os du Cheval.

QUOIQUE cette Partie ait été traitée par pluſieurs Auteurs, on peut aſſûrer cependant, qu'aucun n'a été copié dans cet Ouvrage, & que la deſcription de chaque os a été faite ſur le Squelette même du Cheval.

Pour ſuivre l'ordre auquel on s'eſt aſſujetti, ce Chapitre ſera diviſé en trois Articles, dont le premier traitera des Os de l'avant-main: on parlera des Os du corps dans le ſecond; & nous examinerons ceux de l'arriere-main dans le troiſiéme.

Mais avant que d'entrer en matiere sur les Os du Cheval, il est à propos d'expliquer quelques termes qui pourroient sembler barbares, mais dont nous serons obligés de nous servir dans la suite, parce qu'ils sont consacrés.

Toutes les parties du corps de l'animal peuvent se rapporter à une seule, comme la plus simple, que l'on nomme, FIBRE, FIBRILLE, FILAMENT, FIL ou FILET. C'est une partie étendue en longueur, & à laquelle l'imagination donne peu d'épaisseur, & encore moins de largeur.

Selon que ces fibres sont différemment arangées, on leur donne différens noms, parce qu'elles forment différentes parties.

Lorsqu'elles sont plusieurs ensemble, rangées sur un plan parallele, croisées & entrelassées par d'autres perpendiculaires ou obliques, elles forment les membranes.

Sont-elles rangées plusieurs ensemble en forme de cylindre, comme les douves d'un tonneau, & entrelassées par d'autres fibres, ou en orle * ou spirales, elles forment des tuyaux que l'on appelle *Vaisseaux*.

Imaginez un vaisseau replié autour de lui-même en forme de peloton, lequel se divise à la sortie en deux branches, dont l'une sépare une liqueur superflue ou nécessaire à d'autres usages, & l'autre rapporte à la masse du sang le reste de la liqueur qu'il a apportée, & vous aurez l'idée de la glande, que les Anatomistes appellent *Conglobée*.

Si le vaisseau sépare une liqueur superflue,

* *Orle, est la figure que décrit la ligne qui passeroit dans toutes les dents d'une roue d'Orloge.*

comme l'urine, la ſueur, &c. on l'appelle EXCRETEUR : s'il ſépare une liqueur utile, comme la bile, la ſalive, &c. on le nomme SECRETEUR.

De l'amas de pluſieurs de ces glandes réünies, naiſſent les conglomerées.

Les fibres réunies en un ſeul faiſceau blanc, qui remonte juſqu'au cerveau, en ſe joignant à d'autres, ſemblablement compactes & ſerrées, ſans former de cavité ſenſible dans les troncs, après la réunion de pluſieurs de ces paquets joints enſemble, elles ſont les nerfs deſtinés à porter le ſentiment & peut-être le mouvement dans toutes les parties.

On en trouve dans le même ordre, qui par leur réunion, forment auſſi un corps blanc, mais devenant plus lâches, moins ſerrées par une, quelquefois par les deux extrémités, forment une maſſe ou ſubſtance rougeâtre par le ſang dont elle eſt abreuvée, que l'on nomme muſcle ou chair, & le corps blanc s'appelle *Tendon*.

Lorſque cette maſſe rougeâtre ne s'y trouve point, & que ces fibres ne viennent point prendre leur origine dans le cerveau, ce ne peut être qu'un ligament ; ils ſervent communément à unir deux os enſemble, & quelquefois à donner attache à quelque viſcere.

Un muſcle a quelquefois deux tendons, & un tendon ſe trouve auſſi quelquefois entre deux extrémités muſculeuſes : ces mêmes fibres muſculeuſes, imitant la figure circulaire ou d'un anneau, s'appellent SPHINCTERES, du mot grec σφιγκτὴρ, qui ſignifie ANNEAU.

De ces vaiſſeaux, il en eſt qui ont naturellement & ſans interruption un bâtement ou une vibra-

tion que l'on appelle *Poulx* à PULSU ; ce sont les artéres, qui portent le sang du cœur à toutes les parties du corps ; celles qui le rapportent des extrêmités, n'en ont point, & s'appellent *Veines*.

Il y a encore d'autres vaisseaux destinés à porter ou contenir d'autres liqueurs, mais ils ont tous le nom commun de SECRETEURS ou EXCRETEURS, & la liqueur qu'ils contiennent, suivant sa qualité, en caractérise le nom particulier.

L'anatomie moderne a pourtant donné à ceux destinés à la circulation de la limphe, celui de veines & d'artéres limphatiques.

On entend par limphe, la partie du sang qui se coagule dans la poëlette, & se liquefie à une chaleur douce, au lieu qu'elle se durcit à un feu violent.

Lorsque ces mêmes filamens se trouvent dans un degré de compaction plus serré que les ligamens, & abreuvés d'un suc visqueux & gluant, ils ont beaucoup plus de ressort, & sont propres à servir de coussins à des parties plus dures, plus solides & plus cassantes ; sçavoir, les os, qui se froisseroient continuellement par le contact & se briseroient promptement, s'ils n'en étoient revêtus à chacune de leurs extrêmités, qui peuvent être sujettes au contact d'un os voisin ; c'est à cet employ que sont destinés ces cartilages : l'humidité gluante & visqueuse dont ils sont abreuvés, venant à se dessécher, ils acquerrent souvent la dureté des os, & le deviennent même avec le tems.

L'Os enfin se forme de la réunion de quelques fibres, comme le cartilage, mais beaucoup plus serrées, & qui laissant par conséquent moins de passage au suc qui pourroit les humecter, se dessèchent plus vite.

Des deux substances qui se remarquent dans l'os; l'une, que les Anatomistes appellent *Virrée*, est cassante, & l'autre spongieuse : on peut en entrevoir la raison sur les mêmes principes que nous avons avancés.

L'on considére dans l'os des éminences & des cavités.

Les éminences ont deux sortes de noms *Apophise & Epiphise.*

L'Apophise est une éminence, saillie, ou inégalité de l'os faite par l'expansion ou prolongation des fibres-mêmes de l'os.

L'Epiphise est un os enté sur un autre, mais plus petit que celui sur lequel il est enté, & qui s'articule sans mouvement, à la faveur d'un cartilage mince qui les unit, & ne fait des deux os qu'une piece solide. Ce cartilage venant à s'ossifier soi-même, comme nous avons dit que cela arrivoit quelquefois, l'Epiphise devient pour lors Apophise.

Les cavités de l'os ont plusieurs sortes de noms; mais comme ils sont pris de leur figure, nous en passerons les définitions, qui seroient plus obscures que ce que nous voudrions définir; car qui ne sçait pas ce que signifie, *trou*, *canal*, *fosse*, *sinus* ou *cul-de-sac*, *échancrure*, *sinuosité* ou *sillon*, *sciſſure* ou *goutiére*, &c ?

Il s'agit plûtôt de sçavoir à présent de quelle maniére tant de pieces d'os, dont le corps est composé, sont unies ensemble.

On en distingue de deux sortes; sçavoir, articulation avec mouvement, & articulation sans mouvement (ou jonction, c'est la même chose).

L'articulation avec mouvement, se fait de

deux manières; l'une par genou, l'autre par charniere.

Les Méchaniſtes appellent *Genou*, le mouvement d'une boule ou ſphere dans une cavité preſque ſpérique, qui par conſéquent ſe meut circulairement & en tout ſens: cette dénomination eſt abſolument impropre, car le genou d'aucun animal ne ſe meut de cette maniere; mais ce terme étant univerſellement conſacré à cette maniere de mouvoir, & y ayant d'autres parties dans l'animal où cette articulation ſe trouve, nous en conſerverons l'expreſſion.

La charniere eſt un mouvement limité à décrire une portion de cercle, à aller & venir en un ſeul ſens, comme celui des charnieres de tabatiéres, des couplets de portes, ou même de celles qui roulent ſur des gonds, dont il ſe trouve des exemples dans le corps.

L'articulation ſans mouvement, s'appelle *Suture* ou *Commiſſure*; c'eſt lorſque les inégalités de deux os ſe reçoivent réciproquement dans leurs cavités, comme les dents dans leurs alveoles, les os du crâne les uns avec les autres, les épiphiſes avec leurs os, quoiqu'il y ait un cartilage entre-deux; il eſt donc aiſé de voir que l'on appelle Suture, ce que les Ouvriers appellent *Mortaiſe* & *Queue d'aronde*.

Quelques Anatomiſtes ont donné pluſieurs autres eſpéces d'articulations; mais comme il eſt aiſé de voir, en faiſant quelque attention, qu'elles ſe rapportent néceſſairement à une de celles que nous venons d'expliquer, nous les paſſerons ſous ſilence, nous irons tout de ſuite au détail des os de l'avant-main: & nous commencerons par ceux de la tête.

ARTICLE PREMIER.

Des Os de l'Avant-main.

DE LA TESTE.

LA tête eſt une boëte oſſeuſe compoſée de pluſieurs pieces, dont l'uſage eſt de contenir les principaux organes des ſens & de les défendre par ſa dureté contre les chocs violens qu'ils pourroient recevoir des corps extérieurs. Elle eſt compoſée de deux pieces principales; ſçavoir, la machoire ſupérieure & l'inférieure. La machoire ſupérieure (ou le crâne) eſt compoſée de vingt-ſix os, que l'on ne peut reconnoître tous, qu'en briſant le crâne d'un poulain très jeune, leurs jointures ou futures en font cependant diſtinguer pluſieurs aſſez aiſément les uns des autres, ſurtout dans les jeunes ſujets.

En conſidérant de face un crâne de Cheval décharné poſé horiſontalement ſur une table, & dont on a détaché la machoire inférieure, les deux premiers os qui ſe préſentent par leur extrémité antérieure, ſont les maxillaires, leſquels font les deux côtés de la face du Cheval. Nous appellerons face au Cheval, toutes les parties contenues depuis la partie ſupérieure des yeux juſqu'au bout du nez, y compris ce qui eſt couvert par la levre ſupérieure. Ces os ſont percés dans leur partie latérale moyenne d'un trou ou plûtôt d'un canal qui donne paſſage à un nerf aſſés gros, qui vient de la quatriéme paire du cerveau; chacun de ces os eſt percé dans ſa partie inférieure de dix trous, que l'on nomme *Alveoles*, deſti-

nés à loger les dents, sçavoir les six machelieres ou molaires à la partie postérieure; à un pouce ou environ de distance du crochet dans les mâles; & un peu plus avant la dent des coins; ensuite une mitoyenne, & une des pinces à la partie antérieure, dont les qualités, qui sont utiles pour la connoissance de l'âge, sont détaillées dans le Chapitre de l'âge; nous ajoûterons seulement ici, que ces dents de devant ne servent point à l'animal pour mâcher; il s'en sert pour couper le fourage & ramener l'aliment par le moyen de la langue & des autres muscles de la bouche vers les grosses dents postérieures pour les broyer.

Ces deux os à la partie antérieure, forment par leur réünion, un petit canal court & contourné, par où sortent les veines du palais, qui vont se perdre dans les lévres.

Au-dessus de ces os s'en présentent deux autres, qui ont la figure d'un bec d'aigle par le bout; ils sont séparés l'un de l'autre par une longue suture qui traverse le front & remonte jusqu'au sommet: on appelle cette suture la suture droite ou sagittale: ces deux os s'appellent *les pines du nez*, & sont articulés chacun de leur côté avec les os maxillaires par une suture qui en porte le nom, & est dite, *Suture pinnale*: ces os en leur place forment une espéce de cœur.

La suture sagittale en remontant vers le sommet sépare deux autres os, qui sont ceux du front placés directement sous l'épie ou molette entre les deux yeux. Chacun de ces os a une apophise ou saillie, qui fait une grande partie de l'orbite ou contour de l'œil; cette apophise a un trou, par où sort un nerf qui va au péricrâne.

En

En remontant plus haut, la même future sagittale traverse deux os, qui paroissent triangulaires, parce qu'ils portent une figure de triangle imprimée sur leur substance, mais qui ne circonscrit point toute leur étendue, qui est beaucoup plus grande; on les appelle *Pariétaux*, parce qu'ils sont placés aux deux côtés du front.

Cette future se va enfin terminer à l'os du toupet, où naît le poil, qui porte le même nom.

Les pariétaux sont séparés du coronal par la future transverse, ainsi appellée parce qu'elle est droite, & traverse la face horisontalement; & le coronal l'est des pinnes du nez par l'arcuale, nommée ainsi à cause de sa figure d'arc.

Les os des tempes sont convexes en dehors & concaves en dedans. A leur partie latérale externe, ils produisent une longue apophise qui est coudée & va fermer l'orbite, & en se joignant avec la saillie de l'os maxillaire, & cette jointure étant recouverte d'un os fort long triangulaire, qui est l'os de la pommette, ils forment l'arcade appellée *Zigoma*. Dessous cette apophise, est une cavité destinée à recevoir le condile de la machoire inférieure; & derriere cette cavité un talon, pour y retenir la machoire; ce talon s'appelle *Apophise mastoïde*.

Derriere cette apophise mastoïde, il s'en trouve une autre longue & pointüe comme une aiguille, que l'on nomme *Stiloïde*.

De ces apophises stiloïdes, qui portent leur direction vers le nœud de la gorge, partent deux os qui vont à la partie antérieure du gosier, lesquels s'unissent à angle aigu avec deux autres plus courts, qu'à cause de leur figure on nom-

me *les Pilons*. Sur les extrêmités supérieures de ceux-ci, s'en articule un autre qui ressemble à une fourche à deux fourchons, & donne à cause de cela, à tout cet assemblage d'os le nom commun de *Fourchette*. Cet os est appellé par les Anatomistes, *Hyoïde*; c'est celui qu'on trouve à la racine des langues de mouton.

Derriere le toupet se trouve un os d'une figure singuliere; car la tête étant renversée & couchée aussi horisontalement, en regardant de face la partie postérieure du crâne qui est remplie par cet os, il représente assez parfaitement la tête d'un bœuf, son nom est *l'Occiput*; il y a trois trous principaux & quatre apophises: le plus grand des trous s'appelle *Ovale*, & donne passage à la moëlle allongée, qui est la prolongation de la substance du cerveau, qui régne jusqu'à la troisiéme ou quatriéme vertebre de la queue: les deux autres trous donnent passage aussi à la moëlle spinale & à la septiéme paire de nerfs, lesquels vont à la langue, à la gorge, & à l'os hyoïde.

Des quatre apophises ou saillies, les deux plus grosses sont lisses & arrondies, & sont connues sous le terme consacré de *Condiles*; les deux autres, qui sont plus longues, auront le nom de *Cornes*, dont elles représentent la figure.

Il est à ce même os une cinquiéme saillie ou apophise, qui se recourbe en dessous, pour servir de base au cerveau: elle n'a point d'autre nom que celui *d'Avance occipitale*.

Dans sa partie interne il se trouve une petite lame mince, qui sert de cloison pour séparer le cerveau du cervelet: on l'appelle *la Cloison*.

En considérant toûjours la base du crâne renversée, le premier os qui suit l'avance de l'occiput est le sphénoïde dérivé d'un mot Grec qui signifie coin, lequel achéve, avec un autre os que nous allons nommer, *la Base du crâne.* Cet os a deux principales apophises ou saillies, qu'on nomme *Ailes* à cause de leur figure : ces ailes s'élargissent vers le palais, & au bout du plus épais de ces rebords se trouve un petit crochet ou une espéce de poulie fixe, par où passe le tendon du peristaphilin, muscle destiné à relever la luette.

Du milieu de cet os part une autre lame osseuse, tranchante d'un côté, sillonée de l'autre en forme de goutierre, longue & mince comme un poignard laquelle va finir à la simphise ou réünion des os maxillaires. Cet os est dit *Vomer*, par la ressemblance qu'il a au soc d'une charue.

De cet os tout spongieux se prolongent quatre lames osseuses percées d'une infinité de petits trous & repliées comme des cornets, attachées aux parois internes des maxillaires, deux de chaque côté du vomer : nous les appellerons *les Cornets du nez.*

Le vomer allant s'insérer par son extrêmité aux os maxillaires, s'attache, en passant, aux os du palais, lesquels sont enfermés entre les ailes du sphenoïde & les os maxillaires. Ces os du palais ont chacun un trou; que l'on appelle *Gustatif*, parce que les nerfs du goût, passent par ce trou; à leur réünion l'un avec l'autre ils forment un petit bec, où s'attache la luette.

Nous venons de voir tous les os qui se trouvent situés sur une même ligne depuis une extrêmité du crâne jusqu'à l'autre, tant en dessus

qu'en dessous ; il nous en reste trois de chaque côté, pour achever le contour de la face du crâne. Deux de ces os forment une grande partie de l'orbite, & sont articulés avec l'os maxillaire par une suture ; l'un s'articule de plus avec un des pinnes du nez & le coronal, & s'appelle *l'Os du grand angle de l'œil* ; c'est celui qui est le plus près du front. Dans cet os est creusé un petit canal pour le sac lacrimal : sur le rebord que forme l'orbite, est une échancrure pour le passage d'un cordon de nerfs qui va aux muscles & au globe de l'œil. L'autre os à côté, a une apophise ou saillie, qui par sa production acheve une grande partie de l'orbite, fait le petit angle, & forme la moitié de cette arcade qui fait une espéce d'anse à la tête. Cet os est l'os de la pomette.

Enfin le troisiéme & dernier des os apparens du crâne, est un os enclavé dans la partie inférieure & postérieure de l'os des tempes & fermé par la base d'une corne de l'os occipital : cet os est nommé *Pierreux* par les uns, & *Eponge* ou *Spongieux* par d'autres ; sa dureté ne laisse pas d'être assez considérable, il est fort irrégulier & composé de plusieurs parties qui ont chacune leur nom. Cet os est creux & sa cavité se nomme *Chambre intérieure de l'oreille* ; le conduit s'appelle le *Tuyau*. Ceux qui seront curieux de connoître parfaitement la méchanique de cette partie, consulteront l'ouvrage de M. du Verney, qui en a fait un Traité fort sçavant ; nous nous contenterons de dire, que c'est dans cette chambre intérieure que sont renfermés les principaux organes de l'ouie, lesquels sont osseux, mem-

braneux, & musculeux : les osseux, que l'on ne peut voir sans briser le crâne, sont au nombre de trois; l'étrier, l'enclume, & le marteau, nommés ainsi à cause de leur figure.

Le dernier des os de la tête, est l'os de la machoire inférieure; sa figure est assez connue; la partie antérieure s'appelle *le Menton*, où sont logées dans autant d'alvéoles, huit dents, y compris les crochets, dont le nom & la description ont été données dans le Chapitre de l'âge. Depuis le crochet jusqu'aux molaires, qui sont fix de chaque côté, il y a un intervalle qui est la place où se met le mors, lequel est recouvert par la gencive; c'est en cet endroit que se trouvent les barres; on voit à la partie laterale externe, une espéce de trou, qui est le débouché d'un canal appellé *Conduit mentonnier*, par où passe un gros rameau de nerfs qui en distribue un surgeon à chaque dent.

Les deux apophises larges de la partie postérieure de cet os qui forme la ganache, sont partagées en deux autres apophises, dont celle qui a une tête s'appelle *Condille*, & s'articule par charniere dans une fosse de l'apophise mastoïde; mais comme cette charniere est mobile elle-même comme dans une espéce de coulisse, elle forme un mouvement ovalaire ou elliptique qui imite le genou, quoique ce n'en soit pas un. L'autre apophise se nomme *Coronoïde*, & donne attache à de forts muscles qui viennent des tempes. A la partie interne de cette machoire on voit deux grands trous, qui sont l'entrée des conduits mentoniers.

Il est à remarquer que la machoire inférieure

eſt plus étroite que la ſupérieure de la largeur des deux rangs des dents ſupérieures, puiſque la ligne externe, qui paſſeroit ſur le bord des dents molaires de la machoire inférieure de chaque côté, vient frapper préciſément contre la ligne interne des ſupérieures: la raiſon en eſt, que celles-ci ſont deſtinées à broyer les alimens; c'eſt pourquoi il n'en eſt pas de même des antérieures, qui ſervant à trancher, ſont poſées juſte l'une ſur l'autre, comme des forces. Cette machoire eſt la ſeule mobile.

Des Os du Col ou *Vertebres.*

L'on appelle *Vertebres* tous les os, qui depuis la nuque, forment une eſpéce de chaine juſqu'au bout de la queue.

Le col en a ſept; la premiere s'appelle *Atlas*, en mémoire ſans doute de ce fameux Héros, que l'hiſtoire antique nous aſſûre avoir porté le globe de l'Univers. Cette vertebre eſt compoſée de ſept apophiſes, quatre antérieures ou ſupérieures, qui forment une cavité ovalaire, où la tête s'articule par un genou ayant mouvement libre en tous ſens, limité pourtant par ces mêmes apophiſes, pour ne point comprimer la moëlle allongée qui paſſe par un large trou, qui ſe trouve au fond de cette cavité; deux apophiſes latérales, qui reſſemblent aſſez à des oreilles de chien, ſur tout par la partie ſupérieure; & une autre inférieure ou nazale, parce qu'elle reſſemble parfaitement à un bout de nez.

La deuxiéme vertebre s'appelle *le Pivot*, parce que cette premiere, qui eſt aſſez fortement

ferrée contre la tête, tourne dessus comme sur un pivot : elle a aussi sept apophises, dont la premiere s'appelle *Odontoïde*, parce qu'elle ressemble à une dent : elle sert de pivot à la tête par le moyen de la premiere vertebre, qui tourne sur celle-ci à droite & à gauche : deux larges têtes se trouvent au côté de celle-ci, que l'on appelle *Condiles* ; deux latérales ou épineuses ; la nazale qui est beaucoup plus grande que celle de la premiere vertebre, & la postérieure ou stomacale, parce qu'elle représente d'un certain sens très parfaitement un estomac de volaille, dont on a levé les aîles & les cuisses.

Cette vertebre, aussi-bien que toutes les autres jusqu'au bassin, sont percées d'un canal pour le passage de la moëlle allongée. Sous la base de l'apophise nazale, est une large cavité ronde, où roule une tête parfaitement ronde de la troisiéme vertebre ; ainsi cette vertebre s'articule avec la premiere par charniere, & avec la troisiéme par genou, aussi-bien que toutes les suivantes qui s'articulent par genou.

Les cinq autres ont chacune une tête & une cavité ronde, par lesquelles elles s'articulent ensemble par genou.

Pour achever l'avant-main, il nous reste à parler des extrêmités antérieures, que nous pourrons subdiviser en cinq parties ; sçavoir, l'épaule, le bras le genou, le canon, & le pied.

L'épaule est composée de deux os. Le premier s'appelle *l'Omoplate*, les Bouchers l'appellent *Palleron*, prétendant, parce qu'il est plat, qu'il a la figure d'une Paëlle. Le deuxiéme est *l'Humerus*, ou proprement *l'Os de l'épaule*.

L'omoplate eſt un os triangulaire d'environ un pied de longueur, aſſez plat dans toute ſon étenduë, un peu concave du côté qui eſt appuyé ſur les côtes, & convexe de l'autre côté. Sur le côté convexe, eſt une ſaillie ou apophiſe longue, que l'on appelle l'*Epine*. Cette épine, qui ſépare les deux côtés les plus longs de ce triangle, vient finir avec eux à une eſpéce de tête ronde creuſée ſphériquement pour recevoir la tête de l'humerus.

L'humerus eſt un os plus court que le précédent, mais plus fort, plus gros, & un peu contourné en S. Cet os eſt creux & contient beaucoup de moëlle; il s'articule avec le précédent par genou, & ſert à faire le mouvement que l'on apelle *Chevaler*, dans les Chevaux. Cet os a vers le milieu de ſa longueur une ſaillie éminente, ronde, convexe d'un côté, & concave de l'autre, qui donne attache à des muſcles: l'autre extrêmité finit par deux têtes ou condiles ſéparés à la partie poſtérieure par une ſciſſure ou rênure deſtinée à recevoir une ſaillie de l'os du coude avec lequel celui-ci s'articule par charniere.

Le bras fait la deuxiéme partie: il eſt compoſé de deux os qui ſont comme ſoudés enſemble; le plus gros eſt le rayon, & l'autre qui forme une eſpéce de talon, eſt ce que nous avons appellé *le Coude* ou *Cubitus*.

Le genou eſt la troiſiéme partie: il eſt compoſé de ſept os qui forment une maſſe oſſeuſe retenuë par pluſieurs ligamens: cette multplicité d'os, rend cette articulation beaucoup plus ſouple. Il ſeroit trop long pour cet Ouvrage, d'en donner ici la deſcription: nous dirons ſeu-

lement que toute cette masse s'articule avec le bras & avec le canon par charniere, quoique ce soit le genou.

La quatriéme partie est le canon, qui est un os plus court que le rayon, mais d'une figure à peu près semblable, sur lequel sont soudés à la partie postérieure & intérieure dans la longueur, aussi deux autres petits os longs & secs, que nous appellerons *ses Epines*.

La cinquiéme & derniere partie enfin, est le pied composé de six os; sçavoir, les deux os triangulaires, l'os du paturon, celui de la couronne, le petit pied, & le sous-noyau.

Les deux os triangulaires sont placés directement derriere la jointure du canon & du paturon, & forment le boulet.

L'os du paturon est un diminutif de l'os du canon, & est seul.

Celui de la couronne est le diminutif du paturon.

Le petit pied est un os triangulaire, arrondi par devant. La partie supérieure représente l'empeigne d'une mule de femme, avec un petit bec sur le coup du pied; & l'inférieure représente un fer à cheval. Le sabot dans lequel est renfermé le petit pied, est une corne dure par dessous, plus tendre par-dessous, & sillonnée en dedans comme les feüilles qui sont sous la tête d'un champignon.

Quant au corps entier de toute la jambe, y compris l'épaule, il ne s'articule avec aucun os du corps, mais il est attaché avec la partie latérale antérieure de la poitrine par de forts ligamens, & de forts muscles.

ARTICLE II.

Des Os du Corps.

LE corps eſt compoſé de vertebres, des côtes, & de l'os triangulaire appellé *Sternum* ou *Os de la poitrine.*

Les vertebres ſont des os d'une forme irréguliere, leſquels contiennent cette chaine qui commence à la nuque & finit au bout de la queue.

Elles ont toutes une ſaillie épineuſe à la partie ſupérieure, à la différence du col, les quatre premieres croiſſent par dégré : la quatriéme & cinquiéme ſont les plus longues & forment le garot; puis elle vont en diminuant juſqu'à la douziéme : les ſix ſuivantes ſont égales.

Elles s'articulent enſemble par genou comme celles du col, & par un cartilage plus épais.

Sur ces dix-huit vertebres s'articulent par charniere autant de côtes de chaque côté : voici de quelle façon.

Chaque côte a deux têtes, une ronde, & une plate & liſſe; la ronde s'articule dans une cavité ſphérique qui eſt pratiquée dans la partie poſtérieure & inférieure de la vertebre qui eſt la plus proche du col, & elle s'articule ſur la ſuivante, qui eſt du côté de la croupe, par ſa tête plate, qui fait un double jeu néceſſaire pour le mouvement de la poitrine : ainſi il y a dans cette articulation charniere & genou.

A l'extrêmité de chacune des côtes, ſe trouve un cartilage fort, & cependant un peu ſouple, lequel ſe confond avec les extrêmités cartilagineuſes d'un os ou de pluſieurs os, qui avec l'â-

ge, s'ossifient en un, que l'on appelle *Sternum* ou *Triangulaire*, parce qu'étant détaché de la partie osseuse des côtes, il représente une échelle triangulaire qui n'auroit qu'un montant, lequel seroit dans le milieu.

Il n'y a que les neuf premieres côtes qui s'articulent immédiatement avec cet os, les autres se joignent au cartilage de la neuviéme par de longues expansions cartilagineuses couchées les unes sur les autres.

L'os de la poitrine appellé *Sternum*, est le point de réünion de toutes les côtes à leur partie inférieure. Cet os finit vers le ventre par un cartilage pointu comme l'extrêmité d'un poignard; ce qui lui a fait donner le nom de *Xiphoide*, du mot Grec ξίφος, épée.

Après les dix-huit vertebres qui soutiennent les côtes, s'en trouvent six autres que l'on nomme *Lombaires des lombes* ou *Rognons*. Ces six vertebres sont assez semblables entr'elles, mais figurées différemment de celles du coffre; on les distingue de toutes les autres, parce qu'elles n'ont que trois saillies grandes, larges & plates, deux latérales, & une supérieure, qui est la plus large & la plus courte. Le corps de la vertebre est percé comme toutes les précédentes pour le passage de la moëlle allongée: elles s'articulent aussi par genou; mais il arrive quelquefois par maladie, qu'elles s'ossifient plusieurs ensemble.

ARTICLE III.

Des Os de l'Arriere-main.

LEs os de l'arriere-main comprennent l'os sacrum, les os des iles ou des hanches, les cuisses, le jarrêt, les jambes de derriere, la queue.

L'os sacrum est un os triangulaire un peu recourbé par la pointe, & un peu concave par sa partie inférieure ou interne, convexe par sa partie extérieure. Cet os est une suite de cinq vertebres ossifiées ensemble naturellement dès la plus tendre jeunesse de l'animal. Ces cinq vertebres se distinguent encore dans l'adulte, qui est pour le Cheval l'âge de 4. ou 5. ans, par les apophises épineuses ou supérieures qui sont parfaitement conservées : la premiere même de ces vertebres conserve aussi les deux apophises latérales & les a beaucoup plus fortes que les précedentes. Ces apophises ont un côté grenu, par lequel elles s'articulent par suture avec les bords internes de l'os des iles à la faveur d'une lame cartilagineuse qui en fait le ciment & s'efface avec le tems.

Cet os est percé d'un canal dans sa longueur pour le passage de la moëlle allongée, à la partie interne : il y a quatre trous de chaque côté & deux échancrures, une en haut & une en bas de chaque côté pour la sortie des nerfs sciatiques qui sont les nerfs de la cuisse.

A l'extrêmité de cet os commence la queue, dont les deux ou trois premiers nœuds sont percés encore pour le passage de la moëlle : les

suivans ne le sont plus, & sont colés les uns aux autres par des cartilages fort gluans; les filamens de nerfs se répandent & parviennenent ainsi jusqu'à l'extrêmité de la queue. Ces os sont au nombre de dix-sept.

Reste présentement à expliquer les os des iles, de la cuisse & des jambes de derriere.

Les os des iles sont deux, un de chaque côté, qui se joignent dans le quadrupéde à la partie inférieure, où naissent les parties génitales dans les mâles, par une suture que l'on nomme *Pubis*.

Chacun de ces os est subdivisé en trois par les Anatomistes, l'Ileon, l'Ischion, & le Pubis.

L'Ileon est la partie supérieure, large & évasée comme une palette, qui s'articule par suture avec l'os sacrum.

Le Pubis, est celle qui s'articule par la suture qui joint les deux os du côté droit & du gauche.

L'Ischion, est cette pointe postérieure excédente qui vient se terminer dans le milieu de cette grande cavité ronde, que l'on nomme *Cotiloïde*, par la ressemblance qu'elle a à une écuelle.

Les traces de cette réünion s'effacent dans un âge si peu avancé, qu'il n'en reste dans l'adulte aucun vestige. De chaque côté de la suture du pubis, se trouve un large trou appellé de sa figure ovale, *Ovalaire*. Il n'a d'autres usage que de rendre cet os plus léger,

Dans cette cavité cotiloïde, est une grosse tête ronde d'un os fort gros & assez long, creux & plein de moëlle. Cet os s'appelle *le Femur*. On remarque dans cet os quatre principales éminences ou apophises. Les deux supérieures qui ne for-

ment qu'une seule masse fourchuë se nomment *le grand Trocanter* : c'est la pareille éminence, qui dans l'homme soûtient la culote. La troisiéme éminence, qui se trouve au-dessus, s'appelle *le petit Trocanter* : la quatriéme est opposée à celle-ci, & à la partie interne, nous la nommerons *Apophise intérieure.* Au bas de cet os à la partie latérale externe, est une fosse profonde à loger une noix. Toutes ces apophises & cavités, donnent attache à des muscles ou tendons.

L'extrêmité de cet os se termine par deux forts condiles, séparés l'un de l'autre par de larges sillons, où sont attachés de courts & forts ligamens, qu'on nomme *Croisez.*

Cet os s'articule avec le suivant par charniere; cette articulation est ce que nous avons nommé ailleurs *le Grasset*; & cette jointure est recouverte par un os, que l'on nomme *la Rotule* ou *l'Os carré.*

Nous avons appellé l'os qui joint celui-ci, *l'Os de la cuisse.* Cet os ressemble à un prisme triangulaire; il est creux & plein de moëlle, sa tête supérieure est une épiphise fort inégale; il finit par en bas par trois éminences qui forment deux cavités semi-circulaires fort lisses; c'est pour former une charniere avec un os qui est dessous, que l'on nomme *la Poulie*, parce qu'il ressemble assez par devant à cette machine.

Derriere la poulie est un os que nous avons nommé *la Pointe du jarrêt.*

Sous ces deux s'en trouvent quatre autres petits qui sont *les Osselets.*

Sous ceux-ci, le canon, qui est un peu plus long qu'à la jambe antérieure. Les autres sont

Maladies du Corps.

Fievre ..... 131.
Farcin ..... 135.
Courbatture ..... 147.
22 Pousse ..... 140.
Toux ..... 148.
Graisfondure ..... 149.
Flux de ventre ..... 152.
Vers ..... 155.
Jaunisse ..... 157.
Tranchées ..... 159.
Retention d'urine ..... 160.
23 Fortraiture ..... 161.
Cheval maigre, degouté ..... ib.
24 Blessures sous la Selle, sur les rognons, Cors ..... 163.
Effort de reins ..... 165.
Gale ..... 167.
26 Enflure de bourses, sous le ventre, et autres enflures ..... 171.

Maladies de l'Arriere-main.

26 Cheval épointé, Ehanché, Effort du jarret ..... 175.
Enflure à la cuisse ..... 178.
Fondement qui tombe ..... 179.
Chûte de membre, matrice ..... 180.
Hernies ..... 183.
27 Vessigon ..... 186.
28 Courbe ..... 187.
29 Varisse ..... 190.
30 Eparvin ..... 191.
31 Jardon ..... 196.
32 Capelet ..... ib.
33 Solandres ..... 198.
Queües de rat ..... 200.
Eaux des jambes ..... 201.
Mules traversieres ..... 205.
Poireaux, Verües ..... 208.
Fic ..... 211.

Maladies de l'Avant-main.

Mal de tête 2
Fou 2
1 Vertigo 6
Mal de tête de contagion 3
2 Mal de taupe 6
3 Fluxion, coup sur l'oeil 2
Lunatique 3
Dragon 3
Taie 3
Onglet 3
4 Etranguillon, ou Esquinancie 4
Avivés 4
5 Gourme, fausse Gourme 4
Rume, Morfondement 5
Morve 5
Barbillons, Lampas 5
Surdens 5
6 Barres et langue blessées 5
Pinsanesse 5
Tic 6
7 Mal de Cerf 6
8 Tumeur, blessé sur le garot 6
9 Effort d'Epaule, faux Ecart 6
10 Avant-cœur 7
11 Ecorché entre les ars 8
12 Loupe 7
13 Malandres 7
14 Effort du genoü 8
15 Suros, Fusée, osselet 7
16 Nerfeure 8
17 Jambes fondées, usées 8
Entorse, Memarchure 8
18 Blessures sur le boulet 9
Molettes, ganglion ..... ib.
Enchevêtrure 10
19 Javar, atteinte 9
Forme 9
Crapaudine 10
20 Peignes, grapes 10
Matiere soufflée au pied 11
Forbure 10
Mechans pieds 11
Encastelüre 11
Ognon dans le pied 11
Dessole de nouveau 11
Bleyme 11
21 Seyme 12
Solbature 12
Pieds douloureux ..... ib.
Etonnement de Sabot ..... ib.
Teignes 12
Enclouaure 13

C. Parrocel del. & Sculp.

ſemblables à ceux des jambes de devant.

Tous ces os ſont recouverts d'une membrane toute nerveuſe fort tendue, & par conſéquent très-ſenſible, que l'on nomme *le Perioſte* : c'eſt cette membrane qui fait reſſentir une douleur ſi aiguë, quand on reçoit un coup ſur un os.

Le perioſte du crâne a ſeul un nom particulier, & eſt formé par l'expanſion de pluſieurs filets nerveux & membraneux, qui ſe détachant de la dure-mere au travers des ſutures, vient par leur nouvelle réünion en une ſeule membrane, former cette envelope autour des os de la tête, & ſe nomme pericrâne.

CHAPITRE II.

Des Maladies du Cheval.

NOus nous ſommes moins étudiez à donner beaucoup de formules & de receptes, & à faire des raiſonnemens ſur la nature & ſur les cauſes les plus éloignées des maladies, qu'à en donner des définitions claires, nettes, & courtes, ou du moins des deſcriptions exactes, & ce que l'on peut appeller proprement, l'Hiſtoire d'une maladie. Nous nous ſommes contentez de rapporter ſuccinctement les obſervations de pratique les plus importantes, & qui avoient du rapport aux maladies que l'on traitoit, ſans faire aucune citation des auteurs qui en ont traité, afin de ne point ennuyer. En un mot, nous avons cherché à faire reconnoître ſûrement chaque maladie, & à la faire diſtinguer de celles qui

y peuvent ressembler; c'est cette partie que les Medecins appellent *le Diagnostic*, & dont le manque de connoissance cause de si grands désordres. Après le Diagnostic, nous avons expliqué exactement le Pronostic le plus que nous avons pû, pour ne point engager mal-à-propos dans une dépense en médicamens, qui excéde quelquefois la valeur du Cheval : Ainsi ceux qui s'attendent à trouver grand nombre de receptes ou formules, seront trompés. On a choisi parmi celles dont l'expérience nous a assûré le succès, les plus simples, les plus communes & les moins cheres, pour éviter autant que faire se peut, les reproches que l'on a fait aux meilleurs Ouvrages qui ayent paru sur cette matiere; sçavoir, que leurs drogues étoient trop rares, hors de prix, & que pour le moindre mal, il falloit un Apoticaire; encore falloit-il que cet Apoticaire fût connoisseur en fait de Chevaux. Ce que nous indiquons sera peu sujet à cet inconvénient. Tous les Apoticaires indifféremment seront d'autant meilleurs, que n'ayant dans leurs boutiques que des drogues choisies pour les hommes, ils ne font point amas du rebut des drogues; & les remédes en seront plus efficaces, & n'en seront pas beaucoup plus chers.

C'est donc sur la méthode que nous avons le plus insisté. On appelle Méthode le point de vue principal que l'on doit toûjours avoir devant les yeux pour parvenir à la guérison, pour connoître les différens mouvemens de la nature; qui doivent indiquer le parti qu'il faut prendre, soit pour aider la nature, quand ses efforts ne sont pas suffisans pour se délivrer de la maladie, & corriger ou procurer la dépuration & l'évacuation de l'humeur

meur maligne qui la cauſe, ſoit pour ne la point interrompre, quand elle opére d'elle-même, ſoit pour la remettre quand elle ſe fourvoye totalement de la route ſalutaire; & même l'arrêter tout court, quand elle tend à ſa deſtruction. C'eſt cette partie que M. de Soleyſel a entrevuë & tâché de ſuivre, & qui lui a attiré à juſte titre une ſi grande réputation; mais il y a pluſieurs maladies dans leſquelles il ſemble l'avoir négligée; & le peu d'ordre qu'il a mis d'ailleurs dans l'arrangement de ſes matieres, l'a obligé à des redites, que la diviſion générale & uniforme, qui regne dans cet Ouvrage, nous épargne.

Pour les diſſertations ſur les fermentations differentes, que ſubiſſent les humeurs dans chaque maladie, ſur leſquelles s'eſt beaucoup étendu *le parfait Maréchal*, nous les croyons entiérement inutiles pour la guériſon. Il faut laiſſer les Phyſiciens s'exercer ſur cette matiere; & quant aux influences des Planettes, nous n'en parlerons point, parce que leur puiſſance ſur les corps terreſtres n'a pas encore été démontrée; que cette matiere eſt trop obſcure pour entrer dans de ſi grands détails, & que cette opinion a beaucoup perdu de ſon crédit dans le ſiécle où nous ſommes.

Les autres Auteurs qui ont traité de Maréchalerie n'étant point comparables à M. de Soleyſel, nous nous abſtiendrons d'en parler. M. de Saunier dont l'ouvrage paroît depuis, mérite cependant une exception; & nous avoüons avec franchiſe que, quoique dans ſon livre il ne ſe ſoit pas aſſujetti à traiter les maladies avec une methode auſſi

exacte en apparence que M. de Soleysel, on peut le regarder cependant comme un recuëil d'excellens remedes, que l'on peut employer dans les maladies où il les destine. Nous lui devons d'autant plus cette justice, que nous avons vu avec plaisir, que dans presque toutes les maladies que nous avons traité, nous étions conformes avec cet Auteur vraïement experimenté dans la manœuvre qu'il convient d'y faire, & que nous avons donnée dans nos deux premieres éditions qui ont précédé la sienne, dans laquelle nous avons trouvé encore des remedes que nous avions omis, qui méritent d'avoir place dans la presente édition, & dont l'usage ne peut être qu'excellent.

ARTICLE PREMIER.

Des maladies de l'Avant-main.

DU MAL DE TESTE.

LE nom de cette maladie est un terme si général, que les Auteurs qui en ont traité, semblent avoir choisi cette expression, plûtôt pour sauver leur ignorance dans beaucoup de rencontres, où ils voyoient un Cheval tourmenté par des douleurs, dont la cause leur étoit inconnuë, que dans l'intention de caracteriser une maladie particuliere. Je n'en veux pour preuve que les symptomes vagues & indéterminés, ausquels ils donnent à connoître cette maladie; & quand ils ont voulu donner quelque chose de plus précis, il s'est trouvé qu'ils ont parfaitement décrit la maladie

que l'on appelle *Ictericie* ou *Jauniſſe*, qui n'eſt autre choſe qu'une éffuſion de bile univerſelle, moins perceptible aux Chevaux qu'aux Hommes, en ce que la peau, dans ceux-ci, eſt colorée de cette humeur prédominante ; & le cuir des autres ne peut, à cauſe du poil qui le recouvre, rendre cette couleur ſenſible ; ce qui fait que l'on ne peut appercevoir de jaune, qu'au blanc des yeux & à la partie interne des levres.

Les différentes ſortes de remédes de genres différents & même oppoſés, employés dans les occaſions où l'on a vu les Chevaux attaqués de cette même maladie, font voir que l'on confondoit diverſes maladies ſous le même nom, faute d'en bien connoître la nature.

Le mal de tête n'eſt donc pas maladie par lui-même, il n'eſt que le Symptôme d'une autre, ou ſon avant-coureur, comme de la gourme, du feu, dont il ſemble être le caractére particulier, & de pluſieurs autres.

Du Feu.

Dans le Feu, le Cheval ne peut ſianter ; il a la bouche brulante, la tête lourde, peſante & abrutie ; il la laiſſe aller dans la mangeoire ; le poil & le crin lui tombent ; & il perd l'appetit : on nomme auſſi ce mal de feu, *Mal d'Eſpagne*. Il eſt vraiſemblable que ce mal n'eſt autre que la fiévre ardente & continue.

Le premier & le plus eſſentiel de tous les remédes, eſt de ſaigner promptement le Cheval, pour dégorger les vaiſſeaux de la tête, qui ſont embarraſſés, je ne dis pas abondamment, parce que le Cheval tombe ſouvent en foibleſſe pen-

dant la saignée dans cette maladie ; mais on y supplée en réitérant fréquemment cette opération, car elle est absolument nécessaire.

Cinq ou six heures après la saignée, donnez au Cheval un lavement émolliant, composé comme il va être dit : & continuez d'en donner un ou deux par jour.

Le lendemain de la saignée, donnez-lui une prise de poudre cordiale, que l'on préparera de la maniére suivante.

Prenez baïes de laurier, réguelisse, gentiane, aristoloche ronde, mirte, raclure de corne de cerf, de chaque quatre onces, semences d'orties, quatre onces & demie : hissope, agaric, rubarbe, cloux de gerofle, noix muscade, de chaque une once ; pulverisez le tout & le passez au travers d'un tamis fin, & le gardez pour le besoin. La dose pour une prise est de deux onces infusées à froid pendant douze heures (quand on en a le tems) dans une pinte de vin blanc, que vous faites avaler au Cheval avec la corne : il faut, s'il est possible, qu'il ait été bridé quatre heures auparavant, & qu'il le soit quatre heures après.

Comme cette maladie est proprement une fiévre maligne, & qu'il y a un grand feu dans le corps du Cheval, ce qui en fait donner le nom à la maladie, il faut tâcher de rafraîchir les entrailles le plus qu'il est possible ; c'est pourquoi il faut lui donner matin & soir un lavement, & lui faire manger, en le débridant, du son mouillé d'eau chaude, & le faire boire à l'eau blanche & chaude, en cas qu'il en veuille boire ; car il est des Chevaux qui périroient plûtôt de soif, que de boire ni eau blanche, ni eau chaude : en ce cas

on la donne la moins froide que faire ſe peut.

Avant de donner un lavement au Cheval, il faut avoir la précaution de le vuider ou déboucher (vous en trouverez la méthode au Traité des Opérations) afin que le remède puiſſe pénétrer dans les entrailles & amollir les matieres qui y ſont endurcies.

Pour faire un lavement émolliant, prenez un picotin de ſon de froment, & le faites bouillir dans deux pintes d'eau avec une livre de miel commun & deux onces de beure frais, & y ajoutez, après avoir paſſé la décoction, un poiſſon de vinaigre commun, enſuite vous froterez le Cheval par tout le corps avec de l'eau-de-vie; puis lui mettrez chaudement un drap imbibé dans une décoction d'un demi-boiſſeau d'avoine, que l'on aura fait bouillir dans cinq ou ſix pintes de lie de vin avec trois chopines ou deux pintes de vinaigre.

Le lendemain réïterez la priſe de poudre cordiale & continuez le même régime.

Comme il n'eſt pas aiſé d'avoir ces poudres cordiales par tout ni dans le moment, on pourra uſer des remédes ſuivans.

Mêlez enſemble thériaque, 2. onces pour un Cheval de ſelle, & 3. onces pour un Cheval de caroſſe; miel de Narbone & ſucre en poudre, de chaque un quarteron, que vous ferez avaler au Cheval dans trois demi-ſeptiers de vin blanc mêlés enſemble.

Ou bien eau de plantin & de chicorée ſauvage, de chaque une chopine; ſirop violat, deux onces pour un breuvage, que vous ferez prendre au Cheval trois heures après la ſaignée au défaut des

poudres cordiales, observant le même régime, & ayant soin de le bien couvrir & de le tenir chaudement.

Ou bien vous mettrez, beaume de copahu, une once; sirop rosat, deux onces; contrayerva en poudre fine, deux gros, dans eaux de scorsonere, de scabieuse, de chardon bénit, & de rose, de chaque six onces.

Ou bien encore; eaux de scabieuse, de scorsonere, de chardon beni, de plantin & eau-rose, de chaque quatre onces; safran du Levant, deux scrupules; rubarbe, un gros, pour un breuvage; que vous réïtererez le lendemain, s'il en est besoin, aussi-bien que le précédent.

Voici encore un autre procédé, & que l'on dit être très-efficace. Frotez le Cheval par tout le corps avec du vin rouge & de l'huile d'olive chauffés ensemble: liez le Cheval la tête basse, couvrez-la, & même tout le corps d'une bonne couverture; faites rougir deux ou trois pierres assez grosses; versez dessus de l'huile d'olive, de façon qu'il en reçoive toute la vapeur par dessous la couverture, & particulierement par les nazeaux: réïterez cette fumigation trois fois par jour pendant deux ou trois jours, & après la premiere fumigation, faites-lui avaler trois demi-septiers du sang tout chaud d'un mouton ou d'une brebis, avec chopine de lait de vache tout chaud, & autant de bonne huile d'olive.

Ce dernier reméde a encore plus d'efficace dans une espéce de maladie de feu, à laquelle on a donné le nom de *Mal de Tête de contagion.*

Si au bout de quatre ou cinq jours la fiévre ne se modere pas, vous ferez un breuvage avec deux

onces de Kinkina en poudre, que vous ferez infuſer dans une chopine de vin émétique & autant d'eau commune où l'on aura fait fondre demi-once de cryſtal mineral. On réïtérera ce reméde trois ou quatre jours de ſuite, & on eſſaiera l'appetit du Cheval en lui préſentant de la nourriture. Si l'appetit paroit revenu, c'eſt un bon augure. En prenant ce reméde, il faut le tenir quatre heures devant & autant après au filet.

Mal de Tête de contagion.

C'EST vraiment une maladie épidémique & contagieuſe, qui peut infecter tous les Chevaux de vingt lieues à la ronde. Cette maladie ſembleroit avoir quelque rapport avec l'héréſipele phlegmoneux, par les ſignes ſuivans. La tête du Cheval devient extrêmement groſſe; les yeux ſont enflammés, lui ſortent preſque de la tête, & larmoient perpétuellement. Il coule par les nazeaux une matiere jaune & pourrie, dont l'attouchement ſeroit capable de gâter tous les Chevaux d'une écurie. C'eſt pourquoi on ſequeſtre d'abord un Cheval, que l'on reconnoît atteint d'une telle maladie, & on le ſépare des autres, auxquels elle ſe communiqueroit promptement. Au reſte cette maladie, quoique dangereuſe, eſt plûtôt terminée (en bien ou en mal) que la gourme, la fauſſe gourme & la morfondure, &c. avec leſquelles elle a quelque reſſemblance; l'écoulement des matieres provenant des glandes qui ſe groſſiſſent ſous la ganache & de la ſuppuration qui s'enſuit, en fait la guériſon La couleur jaune des matiéres qui ſortent par les nazeaux diſtingue cette maladie, de l'étranguillon où les matiéres ſont vertes. Il faut d'abord ôter l'a-

voine au Cheval malade, lui donner très-peu de foin, & le nourrir de son; on le fera boire à l'eau blanche, & on lui fera un billot avec racine d'angélique, & de gentiane en poudre, de chaque demi-once; poudre de réglisse & *assa fœtida*, de chaque une once, que l'on incorporera avec un quarteron de beure frais: on continuera l'usage de ce billot tous les jours; & de deux jours l'un on lui donnera le breuvage suivant; un gros de safrant; agaric, rubarbe, oliban, gentiane, racine d'angélique, cristal minéral, de chaque demi-once; le tout en poudre, délayé dans cinq demi-septiers de vin, ayant soin qu'il n'ait rien pris vingt-quatre heures auparavant; & on donnera le soir un lavement émolliant. On parfumera deux fois par jour le Cheval avec la fumée de cette corne tendre qui vient aux jarrêts, & qu'on appelle vulgairement *Châteignes* ou *Ergots*; on en coupera par preférence à un Cheval entier, & on la mettra hachée bien menue sur un réchaud, & on en fera recevoir la fumée par le même moyen que dans la précédente fumigation, ou par le moyen d'un sac percé par les deux bouts, en noüant l'orifice supérieur autour du col du Cheval. Il faudra aussi prendre deux plumes d'oye avec leurs barbes, & les froter avec de l'huile de laurier, & attacher le bout du côté du tuyau, avec une petite corde, en faisant entrer les plumes par la barbe dans le nez, une à chaque narine, de toute leur longueur, & les attacher avec cette petite corde à la muserole du licol, & attacher le Cheval de façon que la matiére ne tombe pas dans la mangeoire, & faire cela 3. ou 4. fois par jour, une demi-heure à chaque fois. Il ne faudra pas négliger de froter aussi

deux fois par jour les racines des oreilles & les parties postérieures de la machoire jusques dessous la ganache, avec un mélange d'égales parties d'huile de laurier & d'onguent d'altheâ, envelopant la tête avec une peau d'agneau ou de lievre ; parce qu'il faut dans cette maladie faire tous les efforts pour faire aboutir cette enflure en matiére ; & si elle peut percer d'elle-même, le Cheval en sera plûtôt guéri. Si le mélange que l'on vient de prescrire n'avance pas assés la suppuration, il faut faire cuire de gros oignons de lys dans la braise, les appliquer le plus chaudement que le Cheval pourra souffrir, avec led. onguent & de la filasse pardessus, que l'on fera tenir avec un bandeau, ou une peau d'agneau ou de liévre, pour que cette partie soit plus chaudement ; Et si l'aposthume ne perce pas au bout de 7. à 8. jours, il faudra le percer avec un fer rouge, de la grosseur du bout du doigt ; la matiére en sortira & si elle sort abondamment, on y introduira tous les jours une tente de filasse, frotée avec de l'onguent basilicum jusqu'à ce qu'il ne sorte plus de matiére ni de sang, continuant toûjours à tenir la playe bien chaudement ! S'il n'étoit point sorti de sang de cet abcés, il seroit presque inutile de rien mettre dans la playe, on le frotera seulement avec l'onguent ci-dessus.

Du mal des Yeux ; De la Fluxion & du coup sur l'Oeil.

Le mal des Yeux se manifeste par une grande sensibilité, rougeur, chaleur, & tension, que le Cheval ressent dans cette partie, craignant même d'ouvrir l'œil à la lumiere qui le blesse, & qui est un corps

dont l'impreſſion eſt encore trop rude pour lui. Les paupiéres ſont épaiſſes & enflées; couvrent preſque la prunelle, qui paroît enflammée lorſqu'on les ſépare; & il ſort de l'eau des deux angles de l'œil, qui eſt toûjours humide. On appelle ce mal d'un nom général *Fluxion*, parce que cette partie ne s'enfle que par l'amas & l'engorgement des humeurs qui viennent s'y rendre en affluence, & n'en ſortent pas de même. Cette fluxion peut venir de cauſe interne, auſſi-bien que de cauſe externe. On les diſtingue l'une de l'autre, en ce que celle qui vient de cauſes externes, comme de chûte, contuſion, coup, ou bleſſure fait en peu d'heures un progrès infini; & celle qui vient de cauſe interne, comme d'acreté dans les humeurs, ou d'une trop grande abondance de ſang, ne croît qu'en pluſieurs heures.

A moins que la meurtriſſure ne ſoit violente ou compliquée, c'eſt-à-dire, avec fracture de quelque os voiſin, cette fluxion guérit aiſément & promptement, en y appliquant les remédes convenables. Il n'en eſt pas de même de celle qui vient de cauſe interne. La cauſe, en étant plus cachée, rend la guériſon de ce mal plus longue & plus difficile; c'eſt pourquoi il eſt à propos, autant qu'il eſt poſſible, de ſe faire inſtruire par les perſonnes qui n'ont pas quitté de vue le Cheval, dès avant les commencemens de ſon mal; de l'occaſion qui l'a fait naître; des progrès qu'il a faits; & ſi cette fluxion n'eſt pas périodique, ce qu'on appelle *Lunatique*, on ne riſque point de le ſaigner au col, ſur tout ſi le mal vient de cauſe externe, & ſi la contuſion a été violente; & on lui baſſinera l'œil avec une des eaux ſuivantes.

Prenez iris de Florence, en poudre fine ; sucre candi, eau-de-vie & de la reine d'Hongrie, de chaque quatre cuillerées ; vitriol blanc, deux gros ; mêlez le tout dans quatre pintes d'eau de fontaine, lavez l'œil avec une éponge, de trois heures en trois heures, jusqu'à ce que vous voyiez un amandament ; puis continuez de six heures en six heures si le mal diminue ; & enfin employez la suivante qui est plus simple.

Une cuillerée de poudre de la racine d'iris de Florence & autant de sucre candi dans une pinte d'eau. La suivante est préferable, quand on a la commodité de l'avoir ayant été longtems éprouvée avec succès.

Prenez pierre calaminaire rouge, tuthie, couperose blanche & sucre candi, de chaque demi-gros en poudre fine ; coupez un œuf dur tranversalement, ôtez le jaune, mettez vos poudres à la place, enveloppez votre œuf rejoint dans un linge que vous mettrez infuser dans trois onces d'eau de plantin, & autant d'eau-rose ; exprimez ensuite l'œuf & le linge fortement, & vous servez de cette eau, ou la gardez pour le besoin.

De toutes les fluxions provenant de cause interne, la plus dangereuse, la plus difficile à guérir, & qui dépare le plus un Cheval, est une espéce de fluxion habituelle sujette à revenir régulièrement de tems à autre, & qui donne au Cheval le nom de *Lunatique*.

Du Cheval Lunatique.

L'on appelle un Cheval lunatique, celui qui est sujet à une fluxion sur un ou sur les deux yeux, dont le retour périodique au bout d'un ou plu-

ſieurs mois lui obſcurcit tellement la vue, qu'il n'en voit aucunement pendant des jours entiers. La fluxion paſſée, l'œil redevient auſſi beau, & il paroît en voir auſſi clair qu'auparavant.

Les accès de ce mal, paroiſſant avoir un cours à peu près auſſi réglé que celui de la Lune, auront ſans doute donné lieu de croire qu'elle pouvoit y contribuer par ſes prétendues influences. Mais ſans examiner ſi c'eſt à bon titre que l'on prend cet aſtre à partie, nous nous contenterons d'obſerver, que cette maladie provient de l'abondance d'une humeur laquelle n'acheve ſa circulation & ſa depuration qu'au bout du terme limité de trente jours, de ſoixante ou quatrevingt-dix; en un mot, d'une ou pluſieurs fois, le nombre de trente jours, plus ou moins ſoit en vertu de la configuration & méchanique des organes, ſoit par l'impreſſion, ſi l'on veut, d'une cauſe ſupérieure. Cette maladie ſe diſtingue de la fluxion ordinaire, en ce que dans la périodique on remarque au deſſous de la prunelle une eſpece de couleur de feüille morte. Du reſte, au retour périodique près, les accidens ſont les mêmes, inflammation à l'œil ou chaleur, enflure, obſcurciſſement ſur la vue, abondance de larmes, taches jaunes, blanches & rouges, &c.

Quoique ce ſoit une perfection & pour la beauté & pour la bonté d'un Cheval, que d'avoir la tête ſêche, il eſt pourtant un juſte degré, paſſé lequel cette qualité dégénére en défaut. C'eſt pourquoi il ne faut pas s'étonner de voir des Chevaux qui ont la tête fort ſêche, attaqués de fluxions lunatiques; car quoique ce mal paroiſſe affecté aux têtes graſſes, à cauſe de la grande humidité qui y abonde, & qu'elles y ſoient plus ſu-

jettes, le deſſêchement & l'émaciation des autres produit quelquefois le même effet. L'œil manquant de nourriture, le Cheval perd enfin l'uſage de la vue.

Cette remarque doit engager à faire une égale attention ſur la vue des têtes ſêches, comme ſur celle des têtes graſſes.

Cette eſpéce de fluxion eſt d'autant plus dangereuſe, que certainement elle fait perdre la vue au Cheval en très-peu de tems, ſoit qu'elle vienne tous les mois, ou tous les deux ou trois mois; car on remarque qu'au plûtard au huitiéme ou neuviéme retour périodique, le Cheval en perd entierement la vue & l'œil perd ſa nourriture, & devient maigre & atrophié. A moins que l'on ne reconnoiſſe cette maladie dans ſon commencement, il eſt inutile d'y tenter aucun reméde; parce qu'ils ſont ordinairement inutiles, & que l'on perd en vain ſon tems & les remédes ſans ſoulager le Cheval.

Dans cette eſpéce de fluxion, on ne doit point ſaigner les Chevaux; mais on peut bien les purger. On ne le doit cependant pas faire d'abord, mais il faut pendant quatre ou cinq jours donner deux lavemens par jour au Cheval, puis paſſer à la purgation, & lui laver les yeux avec l'eau décrite au Chapitre précédent; mais pour éviter la récidive, il ſera plus ſûr de lui barer la veine du larmier. Quand la fluxion eſt paſſée, quelques-uns prétendent qu'il faut au mois ſuivant, le dénerver au bout du nez. Voyez la maniere d'y proceder aux opérations de Chirurgie.

Il eſt bon d'obſerver que quelques perſonnes prétendent, que rien ne rend les Chevaux plus

sujets à ces sortes de fluxions, que de leur donner du grain ou de l'avoine de trop bonne heure comme font quelques-uns qui en donnent aux jeunes Chevaux dès l'âge d'un an, non que cette nourriture ne soit bonne: mais il faut faire moudre le grain, parce que les machoires trop foibles à cet âge se fatiguent trop sans cette précaution.

Du Dragon.

Le dragon est une tache blanche, ou rousse, ou noire, qui vient au milieu de l'œil; & qui s'étend insensiblement, & couvre enfin toute la prunelle. Cette tache à quelquefois la figure d'un petit ver ou serpent tortueux, qui lui a fait donner le nom de *Dragon*. Un coup peut en être l'occasion; ce mal peut aussi venir de cause interne; mais de quelque cause qu'il vienne, comme ce mal demanderoit plûtôt une opération (qui n'est pas aisée à faire à un Cheval), qu'une simple application de remédes extérieurs, qui ne peuvent agir sur le mal même, & que les Chevaux ne sont pas des animaux patiens & tranquiles, on regarde ce mal comme incurable. C'est pourquoi il se faut donner de garde d'acheter un pareil Cheval, quelque espérance de guérison que celui qui le vend veüille en donner.

De la Taie.

Les yeux des Chevaux ne sont pas exempts d'une maladie, qui n'est que trop commune parmi les hommes; on la nomme *Taie* ou *Cataracte*. Cette maladie est l'épaississement des liqueurs qui circulent dans le crystallin ou dans la membrane qui l'envelope, ou la formation d'une nou-

velle membrane qui vient se jetter comme une toile à travers au devant de la prunelle, & obscurcit par conséquent, & même fait perdre la vue. Il y a peu de guérison à espérer, par les mêmes raisons qu'au Dragon. Cependant quand on s'en apperçoit dans son commencement, il n'y a aucun danger de barer la veine, & de faire les autres remédes; mais si c'étoit simplement dans la cornée que fût l'épaississement, ou dans l'humeur acqueuse, comme il arrive à quelque vues grasses, on prend du sel marin, que l'on enferme dans un morceau de bois d'aune, creusé exprès & rebouché; on calcine le tout; & quand le bois est en charbon, on le retire, & on sépare adroitement le sel que l'on met en poudre; & avec le pouce on en introduit dans l'œil. Quand le mal est extérieur, il n'y a point de vue que ce reméde ne nettoye; mais si le mal est profond, il ne peut l'emporter.

De l'Onglet.

Il vient aux Chevaux aussi communément qu'aux hommes une incommodité qui n'est pas fort dangereuse; mais qui, étant négligée, pourroit faire perdre la vue; on l'appelle *Onglet*: c'est une dilatation variqueuse des vaisseaux de la cornée transparente, qui vont se rendre par un tronc à la cornée opaque, & dont les membranes s'épaississent insensiblement au point que les ramifications qui partent du centre de la cornée transparente qui est vis-à-vis de la prunelle, deviennent épaisses & opaques, & ôtent par conséquent la vue au Cheval. Pour y remédier, il faut faire l'opération que l'on trouvera au Chapitre des Opérations.

De l'Etranguillon ou *Esquinancie.*

Ce que l'on appelle aux hommes *Esquinancie*, attaque dans les Chevaux les mêmes parties qui sont le siége de l'étranguillon : c'est pourquoi nous regardons l'une & l'autre comme la même maladie, d'autant plus que les accidens sont les mêmes dans l'homme & dans les animaux. Cette maladie est une inflammation des glandes maxillaires situées sous la portion de la machoire inférieure, que nous avons appellée *la Ganache*; ce creux formé par les deux côtés de la ganache, s'appelle *L'auge* ou *la Braye.* Par la proximité, cette inflammation se communique aux glandes voisines, qui se trouvent situées à la base de l'os hyoïde, (c'est l'os du gosier) & même aux muscles qui environnent cette partie & aux glandes parotides, qui sont celles qui se gonflent dans le mal qu'on nomme *Avives* : En se gonflant elles compriment les veines jugulaires & font périr le Cheval en très peu de tems d'une espéce d'appopléxie, s'il n'est promptement secouru. Ce gonflement est si considérable que le Cheval ne peut tourner la Tete ni à droite ni a gauche. On remarque dans cette maladie que le Cheval jette une pourriture verte par le nez qu'il ne faut pas confondre avec la morve.

Les alimens trop chauds, comme le grain en trop grande quantité, le froid subit & glaçant d'une eau de puits ou de source, donnée à un Cheval arrivant en sueur, ou la trop grande fraîcheur du lieu où on lui laisse reprendre haleine lorsqu'il est essoufflé pour avoir été surmené, sont les causes les plus fréquentes de cette maladie.

Les

Les accidens en ſont violents : ces glandes reſſerrées, & la lymphe qui y circule, congelée ſubitement par le froid, qui a ſaiſi cette partie, empêchent les nouveaux ſucs, qui y abordent, de s'y filtrer. La membrane qui enveloppe la glande déjà tendue & comme *criſpée*, eſt obligée de ſe tendre encore ; elle groſſit & comprime la trachée-artére, qui eſt le canal de la reſpiration, & l'éſophage, qui eſt le paſſage des alimens ; & cauſe une douleur, non-ſeulement vive, mais déſeſpérante par le danger continuel de la ſuffocation, ce qui oblige l'animal à ſe veautrer & à ſe débattre, comme s'il avoit des tranchées.

Quelquefois ce mal eſt réellement accompagné de tranchées, auxquelles ſuccéde une rétention d'urine : il eſt violent, dangereux, & demande un prompt ſecours.

Il faut ſaigner le Cheval auſſi-tôt qu'on s'en apperçoit, le vuider, & lui donner un lavement ; réïtérer la ſaignée de quatre heures en quatre heures ; lui mettre du beure frais dans les oreilles, & lui étuver la gorge avec guimauve, graine de lin, alüine & feüille de lierre terreſtre, de chaque une poignée, boüillie en ſuffiſante quantité d'eau de riviére.

Il faut réïtérer ces fomentations le plus ſouvent que l'on pourra ; au moins cinq ou ſix fois le jour ; & après chaque fomentation, frotter la gorge avec populeum, beure frais & huile de laurier fondus enſemble, & tenir la gorge bien enveloppée avec une peau de mouton. On peut auſſi lui paſſer dans la gorge par dedans un nerf de bœuf bien ſouple & uni avec lequel on portera

du miel rosat dans le gozier, en l'introduisant doucement & le retirant de même, deux ou trois fois, pour le nettoier.

Il faut lui ôter l'avoine, lui donner du son à la place, & le faire boire à l'eau blanche, ayant soin de bien battre le son de froment dans l'eau & lui donner très-peu de foin.

Lorsque le mal est si violent, que non seulement le Cheval en perd l'appetit, mais même qu'il lui est impossible à cause de l'inflammation de pouvoir macher ni avaler; il faut lui faire une bouillie avec des biscuits secs ou des croutes de pain, que l'on broïera dans un mortier, & que l'on fera bouillir dans trois pintes de bonne biere ou dans une quantité suffisante de lait, & que l'on fera prendre avec la corne.

Ordinairement le Cheval est hors de danger, quand il a passé dix a douze jours sans mourir.

Des Avives.

Les avives sont une inflammation prompte & soudaine des glandes parotides. Ces glandes sont situées au dessous de la base de l'oreille en descendant vers le coin de la ganache. Le Cheval fait bien-tôt connoître qu'il en est incommodé par les violentes douleurs qu'il ressent, tant dans cette partie, que dans le ventre, parce que ce mal est toûjours accompagné de tranchées, & les tranchées de rétention d'urine, ce qui oblige le Cheval à se tourmenter & à se débattre vivement. La réunion de ces deux accidens fait connoître que le mal principal est les avives; car il y a des tranchées sans avives, mais rarement des avives

ſans tranchées. Auſſi le Cheval porte-t-il ſouvent la tête du côté des flancs à droite & à gauche, comme s'il vouloit montrer l'endroit où il ſent le plus de mal : il ſe couche & ſe reléve ſouvent, ſans trouver une place où il puiſſe avoir du repos, & ne peut uriner. C'eſt pourquoi il faut commencer par lui mettre de la paille fraîche ſous le ventre pour le faire uriner, s'il eſt poſible. ſi cela ne ſuffit pas, on le mênera dans une bergerie où il y ait un troupeau de moutons, & ſi cela ne fait point d'effet encore, on tâchera d'introduire dans le canal de la verge, un poux vivant, ou quelques morceaux de gros poivre concaſſé; enſuite on lui fera introduire dans le fondement le bras d'un homme graiſſé d'huile de noix; on fera preſſer la veſſie, & on frotera le fourreau avec la même huille.

Il faudra enſuite ſaigner le Cheval au col, puis peu de tems après ſous la langue ; & dans l'intervalle lui donner trois quarterons d'huile d'amandes douces avec demi-ſeptier d'eau-de-vie (pour un petit Cheval) ou chopine (pour un Cheval de caroſſe), puis ſaiſir entre les doigts ces glandes gorgées, les manier, & écraſer fortement, & les battre avec le manche du boutoir ou du brochoir pour les meurtrir; car c'eſt une mauvaiſe méthode que de les ouvrir. Enſuite vous ferez une pâte avec des feuilles d'ortie verte que vous pilerez avec de fort vinaigre, de laquelle pâte vous remplirez les deux oreilles du Cheval, de façon qu'elle puiſſe y reſter 7. à 8. heures. Après ces remédes, on pourra lui donner deux onces de thériaque, un quarteron de miel de Narbonne, & un quarteron de ſucre, dans trois demi-ſeptiers de vin.

Si le Cheval continue d'être tourmenté de tranchées, on le saignera aux veines du flanc, & on lui donnera un demi-septier de vin blanc, autant d'huile d'amandes douces, deux gros de cryſtal minéral & deux onces de thérébentine de Veniſe, avec une demi-once de poivre long en poudre, le tout mêlé enſemble. On remarque dans le bas de l'oreille en dedans une enflure, qui forme une eſpéce de repli. Il faut la percer avec le biſtouri ou la lancette. Si le mal eſt recent, il n'en ſortira que du ſang corrompu; s'il eſt ancien, il en ſortira du pus.

Comme ce mal fait perdre l'appetit aux Chevaux, ſi le Cheval reſtoit pluſieurs jours ſans manger, il faudroit lui faire avaler quatre jeaunes d'œufs avec une muſcade rapée, & un quarteron de ſucre, dans une pinte de vin rouge pour le fortifier & le ſoûtenir; ou bien lui donner la bouillie décrite au Chap. de l'Etranguillon. Pour éviter ce mal, qui eſt fort dangereux, & n'arrive jamais que par des accidens étrangers au temperamment du Cheval, comme d'avoir bu une eau vive & froide, ou courante, ou tirée d'un puits très-profond, (c'eſt pourquoi cette maladie eſt plus commune dans les pays de montagnes qu'ailleurs,) il faut avoir ſoin, ſi le Cheval n'eſt pas accoûtumé à la crudité de ces eaux, de la faire chauffer ou de la battre avec la main, ou d'y battre du ſon de froment; ou ſi l'on n'a pas la commodité de faire aucune de ces choſes, de promener le Cheval au pas & au trot après qu'il a bu, pour échauffer l'eau dans ſon eſtomac par cette agitation.

De la Gourme.

Cette maladie eſt une dépuration de la pituite épaiſſe & viſqueuſe provenant de la qualité des nourritures que le Poulain a euës, ou du climat dans lequel il eſt né ; ce qu'il eſt aiſé de concevoir en faiſant attention, que dans les Pays Méridionaux, où l'air qu'on reſpire eſt plus ſec, & les plantes moins chargées de phlegme, les Poulains & les Chevaux ſont moins ſujets à cette maladie, que dans les Pays qui tirent plus ſur le Nord, climat auquel cette maladie ſemble être particuliére.

Cette dépuration ſe fait ordinairement par maniere de dépôt ſur les glandes qui ſont ſituées ſous la ganache, leſquelles s'engorgent conſidérablement, & viennent quelquefois à ſupuration ; quelquefois ſe dégorgent par les nazeaux ſous l'apparence d'une mucoſité fœtide ; & quelquefois ſe dégorgent des deux maniéres à la fois, la tumeur qui ſe forme ſous la ganache ſe perçant quelquefois d'elle-même.

Il eſt rare que les jeunes Chevaux échapent cette maladie vers l'âge de trois ou quatre ans dans ce Pays-ci ; & les deux maniéres dont nous venons de dire que ſe terminoit cette maladie, ſçavoir, par ſupuration, ou en jettant par les nazeaux, ſont les deux plus favorables : car il arrive quelquefois qu'un Cheval jette ſa gourme en maniere de pus par diverſes parties, par une épaule, par un jarrêt, par-deſſus le rognon, par un avant-cœur, par un pied, &c.

Aucun âge n'en eſt cependant excepté ; car

il y a des Chevaux qui jettent dès la premiere année, d'autres dès la deuxiéme ou la troiſiéme; mais ceux qui jettent avant la troiſiéme, ſont ſujets à jetter pluſieurs fois. Il eſt pourtant avantageux qu'ils la puiſſent jetter de bonne heure & dans les pâtures, parce que l'herbe purge le Cheval, & qu'ayant la tête baiſſée, cela facilite l'écoulement des matieres. Mais comme on n'a point cette commodité dans l'Hyver, il faut tenir le Cheval chaudement dans l'écurie, le faire boire à l'eau tiéde & blanche, lui ôter totalement l'avoine, & ne lui donner que du ſon.

La principale vuë que l'on doit avoir dans la cure de cette maladie, eſt de faire jetter par les nazeaux, ou de faire ſupurer la glande ſous la ganache, autant qu'il eſt poſſible.

Quand un Cheval jette imparfaitement, il eſt rare qu'il porte ſanté, juſqu'à ce que cette maladie revienne dans un âge plus avancé, à ſix ou ſept, même à dix & douze ans; c'eſt ce qu'on appelle *Fauſſe gourme.*

Pour prévenir cet accident, quand il paroît diſpoſé à jetter, il faut lui faire un breuvage avec eau de ſcabieuſe, ſcorſonere, chardon béni, roſe & chicorée amére, & vin blanc, de chaque un demi-ſeptier; y délayer une once de confection hyacinte, & le lui faire avaler, après l'avoir laiſſé cinq heures au filet, & l'y laiſſant autant de tems après; ou bien on lui fait un autre breuvage, avec la poudre cordiale, dont il a été parlé ci-devant.

En le débridant donnez-lui du ſon moüillé d'eau chaude, & le faites boire tiéde & à l'eau blanche.

Donnez-lui matin & soir le lavement émolliant, décrit à la maladie du Feu, & lui seringuez plusieurs fois par jour dans les nazeaux de l'eau-de-vie battue avec huile d'olive; ou bien enduisez d'huile de laurier, une plume d'oye; saupoudrez le tout de tabac ou de poivre, & le mettez dans le nez du Cheval, ayant soin d'attacher ce plumeau au licol avec un fil, mettez le Cheval au mastigadour pendant deux heures & réïtérez le lendemain. Le troisiéme jour au lieu de poivre ou de tabac, usez d'ellebore en poudre, jusqu'à ce qu'il cesse de jetter. Il est bon encore de lui faire recevoir la fumée de quelques grains de geniévre jettés sur un réchaut de feu.

Si la tumeur sous la gorge est si considérable qu'elle paroisse plûtôt disposée à supurer qu'à se dégorger par les nazeaux, frotez-la tous les jours avec parties égales d'huile de laurier & de beure frais & le double, d'onguent d'altheâ, mêlés à froid. Tenez le Cheval couvert & chaudement, & envelopez-lui la gorge avec une peau de mouton la laine en dedans, pour achever de digerer & d'évacuer l'humeur qui cause cette maladie, & dont le moindre reste est un levain qui produit par la suite une fausse gourme, non moins difficile à guérir que la gourme simple.

Si la tumeur ne paroît pas disposée à bien supurer, prenez un verre d'huile d'olive commune, deux onces d'huile de laurier, deux onces de beure frais, & la grosseur d'une petite noix de poivre, & plein la coquille d'un œuf de vinaigre. Faites fondre le beure avec les huiles; quand le tout est fondu, jettez le poivre, &c. & faites avaler le tout tiéde par les nazeaux au Cheval. Ce reméde peut

cauſer des battemens de flanc, mais qui ſe diſſipent au moyen de lavemens émolliants, que l'on réïtérera deux fois par jour : ce reméde eſt ſi efficace qu'il guériroit une morve commençante, c'eſt pourquoi on le donne dans la gourme ou fauſſe gourme, quand on a le moindre ſoupçon de morve : on peut réïtérer ce reméde juſqu'à quatre fois, laiſſant quatre jours d'intervalle entre chaque priſe.

Quand un Cheval jette beaucoup, & qu'à cela près il boit & mange bien, & que l'on ſoupçonne la morve, donnez-lui cinq à ſix fois, de cinq en cinq jours, deux onces d'huile d'aſpic pure.

Pour faire jetter facilement & en peu de jours un Cheval, qui a peine à jetter par les nazeaux, ſoit dans la gourme, ſoit dans la fauſſe gourme, on lui fait prendre dans ſon ordinaire, compoſé de moitié avoine & moitié ſon, matin & ſoir, une bonne pincée d'une poudre compoſée de parties égales de graine de paradis, graine de l'aurier, ſoulfre vif; le tout pulveriſé enſemble, & paſſé dans un tamis. Il faut obſerver que plus la tumeur ſous la ganache eſt groſſe, moins le Cheval eſt en danger, plûtôt & plus ſûrement il guérira, qu'en Eté ou au Printems, ſaiſons où cette maladie ſe manifeſte le plus communément. La ſeule pâture guérit preſque tous les Chevaux qui en ſont atteints; quoiqu'en Hyver, en apportant la précaution de tenir le Cheval bien enveloppé dans une écurie bien chaude, cette maladie n'eſt pas beaucoup plus dangereuſe.

On emploie divers mêlanges d'onguens ſur la tumeur.

On peut se servir du suivant : onguent rosat, onguent d'althéa, onguent populeum, miel commun, de chaque 4. onces; onguent basilicum, 8. onces: fondez le tout à petit feu; & après l'avoir retiré de dessus, vous remuerez le mêlange, jusqu'à ce quil devienne froid.

Au défaut de ces onguens, on employera le cataplasme suivant : prenez sauge & lavende, une poignée de chacune, bien broyées dans un mortier; ajoutez-y deux poignées de fleur de farine; faites bouilir le tout ensemble dans du vinaigre à discrétion. Le tout étant bien cuit, vous en appliquerez sur les glandes qui sont sous la ganache, le plus chaud qu'il sera possible, deux fois par jour.

Il est a propos de faire manger par terre tous les Chevaux qui jettent; cette attitude facilite l'écoulement des matiéres par les narines. Il faut avoir attention de bien faire nettoyer la place où on met leur nourriture, pour qu'ils ne respirent point de poussiere. Lorsqu'ils jettent imparfaitement, on les aide par la fumée de ce parfum ou quelque semblable. Prenez oliban, mastic, storax calamite, semence d'ortie, agaric, baies de genievre & de laurier, de chaque une once, faites du tout une poudre dont on jettera une once sur un rechaut de feu pour en faire recevoir la fumée au Cheval, après lui avoir mis la tête dans un sac ouvert par les deux bouts, on réïtére ce reméde tous les jours pendant 10. à 12. jours.

De la fausse Gourme.

Cette maladie, qui comme nous avons dit, est le reste d'une gourme jettée imparfaitement,

eſt alors beaucoup plus conſidérable qu'auparavant, d'autant qu'aux accidens décrits dans la gourme, ſe joignent la fiévre, une difficulté de reſpirer, & de grands battemens de flancs, par où commence cette maladie, & par où on la diſtingue de la morve. Mais le Cheval n'en eſt pas moins en danger, ſur tout quand il vient de nouveau à jetter par le nez ; car dans cet âge avancé, la dépuration ne s'y fait plus avec tant d'aiſance, & l'on aura beaucoup plus de reſſource dans la ſupuration, en ce que la tumeur, à cet âge, n'eſt pas toûjours ſous la ganache, mais quelquefois à la partie externe de l'os de la ganache, au même endroit où viennent les avives.

Quand il n'y a point de tumeur ſous la ganache, le Cheval en eſt beaucoup plus malade, toute l'humeur étant obligée de ſortir par le nez. L'on obſerve encore que cette humeur eſt plus jaune que dans la gourme, ce qui ne ſert pas peu à les diſtinguer.

Il faut dans cette maladie, uſer de beaucoup plus de lavemens que dans la précédente, & beaucoup plus long-tems; enſuite uſer des eaux cordiales ci-devant preſcrites, s'il peut lever la tête; & procurer, s'il ſe peut, une loüable ſupuration, pour mettre le Cheval en ſûreté.

Du Rhûme ou *Morfondement.*

Ce que l'on appelle *Rhûme* dans les hommes s'appelle *Morfondement* parmi les Chevaux, le terme de Rhûme n'y étant point en uſage. Cette maladie a ſes accidens tellement ſemblables

aux précédentes, qu'on ne la peut aiſément diſtinguer; car le Cheval paroît triſte, & dégouté; touſſe; jette auſſi par les nazeaux une pituite âcre, gluante, blanche, ou verte; & a les glandes engorgées ſous la ganache, auſſi-bien que dans les maux dont nous venons de parler. Il s'y joint quelquefois une fiévre aſſez violente; la reſpiration s'embarraſſe; & il paroît en grand danger de ſuffoquer. On la diſtingue pourtant en ce que le goſier devient dur & ſec au toucher. Cette maladie ne laiſſe pas d'être périlleuſe & quelquefois longue.

Elle peut dégénérer en mal de Cerf, & le col devient roide & les dents ſerrées de façon, qu'il n'eſt point de force qui puiſſe ouvrir la bouche du Cheval, comme on le verra, quand nous parlerons du mal de Cerf. Elle peut auſſi dégénérer en morve.

Il faut donc auſſi-tôt qu'on s'apperçoit de la tumeur ſous la ganache, la lui froter avec quelque onguent qui l'excite à jetter; en voici un dont on peut ſe ſervir avec ſuccès.

Prenez huile d'olive, huile de l'aurier, beure frais, de chaque une once; onguent d'altheâ, deux onces; mêlez à froid en conſiſtence d'onguent; s'il y a fiévre, donnez le breuvage décrit à la gourme, avec les mêmes précautions, & lui donnez en le débridant, du ſon mouillé d'eau chaude, & qu'il boive auſſi à l'eau blanche chaude.

Donnez auſſi des lavemens émolliants chaque jour, quoique pluſieurs perſonnes, qui ſe mêlent de Chevaux, craignent de leur en donner dans le morfondement; car l'expérience nous con-

vaine qu'ils y font bien, & la raiſon nous en perſuade : ſervez-vous de la deſcription émolliante donnée à la maladie du Feu.

S'il n'y a point de fiévre, donnez-lui une priſe de la poudre cordiale décrite auſſi au Feu.

De la Morve.

Nous mettons la Morve à la ſuite de ces maladies, parce qu'elle leur ſuccéde quelquefois, quand elles ont été négligées ou maltraitées, & que les ſymptômes en ſont fort ſemblables. Cette maladie a beaucoup de rapport à celle que l'on nomme pulmonie ou phtyſie dans les hommes, car à la toux près, que les Chevaux n'ont point ordinairement dans ce mal, le ſiége de cette maladie paroît être un ulcére dans le poumon, quoiqu'on trouve dans cette maladie des ulcéres dans d'autres parties, comme le foie, la rate, les reins.

Cette maladie ſe reconnoît à un écoulement qui ſe fait par les nazeaux, d'une humeur viſqueuſe, tantôt blanche, tantôt rouſſe, d'autres fois jaune ou verdâtre : joignez à ce ſigne, l'engorgement des glandes ſous la ganache, leſquelles deviennent douloureuſes & adhérentes à l'os. Quand même elle ne ſeroient pas adhérentes, ſi elles ſont douloureuſes, c'eſt un grand préjugé de morve.

On remarque communément que dans la morve les Chevaux ne jettent que d'un côté, & que dans le morfondement, ils jettent des deux.

L'on fait encore une épreuve, c'eſt de mettre la tête du Cheval ſur un ſeau plein d'eau

claire, & de broüiller l'humeur qui coule par le nez du Cheval. Si cette mucosité ou morve se précipite au fond, comptez que c'est du pus; si elle surnage, il y a lieu de croire que ce n'est qu'une lymphe épaissie; quelquefois même on y remarque quelque trace de sang : quand vous voyez ce signe, comptez la maladie pour incurable.

On connoît encore qu'un Cheval est morveux par cette épreuve : on trempe dans de fort vinaigre, un morceau de linge ou un plumaceau, qu'on lui fourre dans les nazeaux; s'il s'ébroue, (c'est l'éternuement du Cheval) il n'est point morveux, du moins confirmé; car il ne pourroit faire un mouvement si violent, s'il y avoit ulcére dans les nazeaux : s'il ne s'ébroue point par conséquent, on le regarde comme morveux.

Cette maladie est périlleuse pour le Cheval; mais elle est encore très-dangereuse dans une écurie, & se communique aisément, même par l'air que les Chevaux respirent. Ainsi la premiere chose que l'on doit faire, est de séparer des autres, un Cheval atteint de cette maladie; ensuite vous lui ferez prendre le remède suivant en breuvage.

Prenez trois tête d'ail, une poignée de graine de geniévre, un demi-verre de suc de bryone; pillez le tout ensemble; prenez outre cela poivre battu & gingembre en poudre, de chaque une once; canelle & clou de girofle battus, de chaque une once & demie; & deux cueillerées de bon miel; mettez infuser le tout dans une pinte de vin blanc, & passez la liqueur. Faites in-

fuſer d'un autre côté, une demi-once de bon tabac dans un verre de vin blanc, paſſez & mêlez les deux infuſions, que vous ferez prendre au Cheval, ayant ſoin de le mener immédiatement après au trot & au galop, pendant un quart d'heure. Il faut qu'il ſoit deux bonnes heures devant & autant après ſans manger ni boire. Il faut auſſi le faire bien couvrir. Ce reméde eſt violent, & le Cheval en eſt à l'extrêmité ; c'eſt pourquoi on ne le donne, que quand la morve eſt bien mauvaiſe. On s'en ſert auſſi pour le farcin.

En voici un autre qui eſt plus doux ; prenez deux onces de Mercure coulant, que vous faites amalgamer avec ſuffiſante quantité de fleur de ſoulfre, dont on fait des pillules avec du beure. Au bout de huit jours, donnez-lui de nouvelles pillules, & ainſi de huitaine en huitaine.

Ou bien donnez-lui chopine de vin émétique de deux jours l'un, pendant quinze jours ; mais malgré tous ces remédes, tenez le mal pour incurable, quelque peu invétéré qu'il ſoit ; & même on ne doit tenter ces remédes que dans l'incertitude où l'on eſt de ſçavoir ſi c'eſt cette maladie : car ſi l'on en eſt aſſûré, c'eſt une dépenſe inutile, cette maladie étant reconnue par tous ceux qui ont de l'expérience pour être incurable. Nous ne ſommes pas entrés dans le détail des trois eſpéces de morve glandeuſe, epineuſe & chancreuſe, dont parlent tous les gens qui ſe mêlent de Chevaux, tant parce qu'ils ne les caractériſent & ne les diſtinguent pas aſſés bien l'une de l'autre, que parce qu'ils les reconnoiſſent toutes trois pour incurables.

Du Lampas ou *Féve.*

Le Lampas eſt une tumeur de la groſſeur d'une noiſette, qui ſe forme à l'extrêmité antérieure de la machoire ſupérieure, proche des pinces : & quelquefois la chair deſcend d'un demi-doigt plus bas que les dents. Cette groſſeur cauſe de la douleur au Cheval en mangeant, particuliérement lorſqu'il mange du grain. Comme ce mal ne s'en va pas de ſoi-même, on eſt obligé d'ôter la féve, même aux jeunes Chevaux, quoique les dents de lait ne ſoient pas encore tombées. Cela ſe pratique avec un fer rouge fait exprès pour cet uſage, lequel eſt plat par le bout, & large comme une piéce de douze ſols. On a ſoin de lui mettre auparavant dans la bouche un pas-d'âne envelopé dans du linge, pour lui tenir la bouche ouverte, de crainte de le bleſſer. Il faut beaucoup d'adreſſe dans le Maréchal qui fait cette opération, premierement pour la faire en une application du fer chaud ; ſecondement pour ne pas cautériſer juſqu'à l'os ; ce qui arrive quand on y revient à deux fois.

Quand les dents de lait ſont tombées, on fait cette opération encore plus hardiment.

L'opération étant faite, il faut que le Cheval ne mange que du ſon moüillé pendant quelques jours ; & s'il ne recouvre point l'appétit, il faut lui laver la bouche avec un linge trempé dans du vinaigre, dans lequel on aura broyé deux ou trois têtes d'ail, avec une petite poignée de ſel : ce linge s'attache au bout d'un bâton.

Quoique cette incommodité ne paſſe pas pour

maladie, il en peut cependant arriver de mauvaises suites, parce que le Cheval ne pouvant ni boire ni manger, tombe malade de foiblesse.

Barbillons.

On appelle barbillons de petites excroissances charnues, qui ont la figure des barbes d'un poisson, qu'on nomme Barbillon, situées à deux doigts au delà des crocs d'en bas à la partie latérale interne des dents; ce mal empêche un Cheval de boire, & par conséquent de manger, ce qui le feroit bientôt dépérir. La guérison de ce mal dépend de l'adresse d'un Maréchal à introduire des ciseaux longs sous la langue du Cheval, & à emporter d'un seul coup ces excroissances à droite & à gauche successivement; ce qui se fait avec le secours du pas-d'âne, comme pour ôter la féve. On tire la langue, & on prend garde que le Cheval ne retire la tête, parce qu'il pourroit arriver, que la langue resteroit dans la main, sur tout si le Cheval étoit vif & peureux; car il n'y a point d'animal auquel la langue tienne moins. Après lui avoir coupé les barbillons, il sera bon de lui donner un coup de corne, & de lui laver la bouche avec du sel, de l'ail & du vinaigre pour le remettre en appetit.

Cirons.

Il vient à la bouche des Chevaux une incommodité qu'on appelle *Cirons* : ce sont de petits boutons blancs, qui viennent au dedans des lévres, supérieure & inférieure, & qui passent la

la premiere peau. Pour les ôter, il faut se servir d'un clou de fer à cheval, ou d'un autre instrument semblable, pourvû qu'il ne soit pas trop tranchant, & prendre avec la main les lévres l'une après l'autre, comme si on vouloit les retourner : ensuite on découpe la premiere peau à l'endroit des cirons, & on coupe legerement la chair en divers sens pour en faire sortir un peu de sang; après quoi on donne un coup de corne au Cheval, on lui lave la bouche, comme ci-dessus, & on le met au son moüillé pendant deux ou trois jours.

Des Surdents.

L'on appelle *Surdents*, des dents machelieres inégales, & qui s'usent plus d'un côté que de l'autre ; ce qui fait que ne portant point également l'une sur l'autre, le Cheval ne peut pas bien broyer les alimens, dont une partie retombe de la bouche. Quelquefois ces surdents deviennent si longues & si pointues, qu'elles blessent le palais & les gencives.

Le remède est de renverser le Cheval par terre si l'on n'a point de Travail; de lui mettre un pas-d'âne dans la bouche ; de lui casser avec un gouge & un grand fer, qui sert de marteau, cette excroissance osseuse, ou du moins l'évuider, s'il se peut ; & lui faire ronger le careau ensuite, pour unir les aspéritez de la dent cassée.

Cette opération même de faire ronger le careau suffit pour unir les dents, & est moins dangereuse, mais demande beaucoup plus de patience. Le careau est une grosse lime quarrée, qu'on

met dans la bouche du Cheval entre les groſſes dents, pour la lui faire mâcher pendant un quart d'heure, ou plus, s'il eſt néceſſaire; au moyen de quoi ces ſurdents deviennent égales aux autres dents.

Il arrive quelquefois aux premieres dents au deſſus des crochets, qu'elles s'allongent conſidérablement, & reſſemblent à des dents de Loup: on les coupe avec des triquoiſes.

La même choſe arrive aux crochets; mais plus communément à ceux d'en bas: on eſt obligé de les rogner de même.

Des Barres & de la Langue bleſſées.

Les barres peuvent être bleſſées, non-ſeulement lorſqu'on eſt obligé de ſe ſervir du pas-d'âne, dont nous avons parlé dans l'opération précédente; mais un Cavalier qui a la main dure, un mors trop rude, & un coup porté par accident ſur le mors ou ſur les barres mêmes, peuvent y faire des écorchures, des bleſſures, & entamer juſqu'à l'os, & en faire ſauter des eſquilles. On peut juger par la cauſe de l'accident, combien la plaie eſt conſidérable. Si la cauſe n'en eſt pas connuë, il faut examiner s'il n'y a point de pourriture & de puanteur dans la plaie, ce qui en fait un ulcére. Cela ſe connoît facilement en portant le doigt dans la plaie, & de-là au nez. Il faut chercher auſſi s'il n'y a point d'eſquille enlevée ou éclatée. Lorſque l'os paroît ſain & entier, & qu'il n'y a point de puanteur, il faut ſe ſervir de billots de miel, qui ſe font de cette maniere. On prend un linge, qu'on étend ſur une table, & que l'on couvre de miel pur

ou de figues sèches pilées avec le miel ; après quoi on le roule, de façon qu'il fasse à peu près la grosseur du poignet. Ensuite on met ce rouleau dans la bouche du Cheval, & on l'y arrête par le moyen d'une corde attachée aux deux bouts du rouleau, & qu'on passe par dessus la tête du Cheval comme une bride; & on le met quatre ou cinq fois par jour une heure à chaque fois : s'il y a pourriture ou quelque chose d'éclaté, il faut y mettre du sucre candi en poudre, ou du sucre commun.

Quant à la langue, si elle se trouve blessée, le repos, ou au moins un mors plus doux, en cas que l'on soit obligé de s'en servir précipitamment, la rétabliront en la frotant avec du miel rosat.

Si la bouche étoit fort échauffée, on pourroit piler de l'éclaire avec du verjus & un peu de sel, & quelques goutes d'huile, & en froter la bouche. Quand il vient sur la langue un limon épais, que l'on appelle communément *Chancre*, on la frote avec poivre, sel & vinaigre mêlés ensemble.

Il est important de guérir promptement un Cheval, qui a la langue blessée ; parce que s'il sent du mal long-tems à cette partie, il s'accoûtume à battre à la main & lever la tête.

Du Pissaneſſe ou *Pinſaneſſe.*

On trouve dans quelques Auteurs une maladie qui est peu commune dans ces Pays, puisque non seulement nous ne l'avons jamais vûe, mais des Maréchaux, pendant plus de cinquante années d'expérience n'en ont jamais entendu parler. C'est une maladie de l'avant-main, comme de l'arrie-

re-main. Elle commence par une démangeaison considérable sous le pied ; & le Cheval ne pouvant se dispenser d'y porter la dent, & même la langue, ce mal se communique avec une telle subtilité, qu'il en perd l'appetit sur le champ. La langue lui devient toute noire, & tombe en vingt-quatre heures. Nous ne sommes point garants de ces faits ; mais nous les trouvons raportés par divers Auteurs qui donnent, comme de concert, le même reméde pour ce mal. C'est de saigner d'abord le Cheval à la pince du pied malade, puis lui laver la langue avec sel & verjus ; & enfin le saigner de la langue ; & ils assûrent que le Cheval guérira miraculeusement.

Du Tic.

Il y a deux sortes de Tics ; l'un est naturel, & l'autre provient d'une mauvaise habitude.

Le tic naturel, ou qui vient de naissance, est un mouvement involontaire des muscles de certaines parties, comme des yeux, de la machoire, ou du col, lesquels agissant sans le consentement de l'animal ; lui font faire des mouvemens, qu'il n'est pas le maître d'empêcher. L'on voit des hommes sujets à cette premiere espéce de tic ; mais elle est sans reméde.

La seconde espéce de tic, est une mauvaise habitude que les Chevaux contractent. Parmi une infinité de ces mauvaises habitudes, qu'il seroit trop long de rapporter, la plus commune, est de ronger la mangeoire ; & comme les uns la rongent plus volontiers avec la machoire supérieure, les autres avec l'inférieure, c'est ce qui fait que les

uns ont les dents d'en haut plûtôt uſées, les autres celles d'en bas. Ce défaut vient de ce que les Chevaux étant jeunes, & ſentant du mal aux dents qui percent les gencives, ils ſe ſont accoûtumés à ronger le bord de l'auge, pour faire paſſer cette démangeaiſon; ou bien ils contractent ce défaut pour l'avoir vû faire à d'autres. Il réſulte beaucoup d'inconvéniens de cette habitude. Le premier, eſt qu'ils perdent une grande partie de leur avoine, le ſecond eſt qu'ils prennent beaucoup de vents, ce qui non-ſeulement les fait roter continuellement, choſe très-déſagréable à entendre; mais encore leur donne ſouvent des tranchées, dont ils peuvent mourir. Il en eſt qui rongent continuellement leur longe & la coupent; à ceux-là il ſuffit de leur mettre une chaîne. D'autres mordent tout ce qui ſe préſente à eux; ceux-là ſont les plus dangereux, & la correction leur eſt néceſſaire. Pour ceux qui tiquent ſur l'auge, on la frote avec du fiel, ou de la fiente, ou bien on y met des lames de cuivre ou de fer; mais le plus ſûr eſt de leur donner leur avoine dans un ſac, & de les attacher court & haut à un anneau de chaque côté.

Du mal de Cerf.

CETTE maladie eſt une eſpéce de rhumatiſme univerſel, qui tient le corps roide dans toute ſon étendue; mais particulierement le col & les machoires, de ſorte que le Cheval ne peut manger & eſt autant en danger de mourir de la faim que de ſon mal. Dans cette maladie il tourne les yeux par un mouvement convulſif, comme s'il alloit mourir, de ſorte qu'on n'en voit que le blanc; & il a par intervalle des battemens de cœur

& de flancs si grands, qu'on croiroit qu'il va périr. En maniant le col on le sent roide & tendu, & la peau aride. La fiévre accompagne cette maladie, qui est souvent mortelle, & demande un prompt secours. Cette maladie est d'autant plus dangereuse, qu'elle est communément accompagnée de fourbure & de gras fondu. Si ces accidens n'y sont pas joints, il y a espérer.

Il faut donc alors saigner promptement à la veine du col, & réïtérer la saignée pendant douze à quinze heures, d'heure en heure ou au moins de deux heures en deux heures, n'en tirant qu'un verre environ à chaque fois; donnez au Cheval des lavemens émolliens tous le jours, & frotez-lui la machoire & le col, si le mal ne le tient que dans ces parties, avec une composition de moitié eau-de-vie & moitié huile de laurier, & autant d'onguent d'altheâ: ou bien avec un mêlange de parties égales d'huile d'aspic, d'huile de thérebentine & d'huile de laurier.

Mais si le Cheval en est attaqué par tout le corps, trempez un drap dans de l'eau-de-vie, ou si le Cheval n'en vaut pas la peine, dans de la lie de vin chaude, & lui enveloppez tout le corps, après le lui avoir froté avec la composition précédente, & le couvrez bien.

Si le Cheval n'a point de fiévre, donnez-lui le quatriéme jour de la maladie, le matin à jeun, une prise de poudre cordiale & le faites boire à l'eau panée.

Et au cas que le Cheval eût la fiévre, donnez-lui le breuvage d'eaux cordiales, & le soir un lavement.

Lorsque le Cheval commencera à fianter des matieres liées & épaisses, cessez breuvage, pou-

dre & lavement, & le mettez à l'uſage d'une boüillie faite avec de la farine d'orge, & de l'eau bien cuite & bien claire ? donnez-lui en une pinte, & prenez garde qu'il ne perdre haleine en l'avalant.

Il ne faut pas oublier le feu dans cette maladie. On paſſe un bouton de feu ſur le haut de la nuque, près du toupet, avec un fer gros comme le doigt, & de la longeur du doigt, on y fait entrer un plumaceau enduit d'un liniment, fait avec une once d'huile de thérebentine & une cuillerée de vers de gris en poudre ; vous en paſſerez deux autres au-deſſus des oreilles ; mais à ceux-là on y paſſe un ſéton enduit du même liniment, ou de ſupuratif, ou de quelqu'autre digeſtif.

Si le train de derriere eſt entrepris, paſſez au troiſiéme nœud de la queue en remontant, un bouton de feu, & y mettez un plumaceau enduit du même onguent.

Si les machoires ſe ſerrent trop, mettés-lui un billot gros comme le poignet, enveloppé d'un linge chargé de miel, pour lui tenir la bouche ouverte, avant qu'elle ſoit tout-à-fait ſerrée, & pour lui mettre de tems à autre la machoire en mouvement, juſqu'à ce qu'il mange. Si les machoires s'étoient tellement ſerrées qu'on ne pût lui couler aucun breuvage dans la bouche, il faudroit faire un coin de bois large & mince, & l'introduire en frapant doucement avec un marteau à pluſieurs repriſes & à pluſieurs heures de diſtance. Il ſuffit que l'on ait deux ou trois lignes de jour, pour qu'il puiſſe prendre des remédes & quelques alimens. On lui préſentera pour nourriture

un peu de son, ou bien de la farine battuë dans de l'eau.

Vous pouvez, pour lui froter les machoires, vous servir de l'onguent pour la nerf-foulure, ou onguent des nerfs, dont voici la description.

Maniere de faire l'Onguent des Nerfs.

PRENEZ des fleurs de romarin, de lavande, de millepertuis, de camomille & de mélilot, de chaque une poignée, & les mettez dans un grand matras; versez dessus une pinte d'esprit de vin bien rectifié; mettez par-dessus un vaisseau de rencontre, que vous luterez bien; puis vous mettrez votre matras au bain-marie, ou sur du sable chaud, & l'y laisserez vingt-quatre heures, remuant de tems en tems, pour en faciliter la teinture; prenez d'autre part chamœpitis, marjolaine, romarin, menthe, ruë, lavande, de chaque une poignée; geniévre verd, deux onces; baies de laurier, racine de pirethre & mastic, de chaque une once; benjoin, demi-once; castoreum & camfre, de chaque trois gros: pilez chacune de ces drogues séparément & les mettez ensemble dans un nouveau matras luté de même que le premier, avec son vaisseau de rencontre sur un bain de sable, ou bain-marie, & le laissez vingt-quatre heures de même, remuant de tems à autre pour en tirer une forte teinture. Au bout de vingt-quatre heures, mêlez dans un troisiéme matras vos deux teintures, que vous verserez par inclination, & y ajoûterez une livre de savon marbré, coupé bien menu; couvrez d'un vaisseau de rencontre, lutez, & met-

tez de nouveau à un bain de sable ou bain-marie, remuant de tems en tems, jusqu'à ce que le savon étant parfaitement dissous, le tout soit en consistence d'onguent. Cet onguent est excellent non-seulement pour les nerfs-ferrures de vieil, pour les entorces & foulures, mais encore pour les efforts d'épaule & de hanches.

Du Vertigo.

Le Vertigo est aux Chevaux ce que l'on appelle aux hommes *Délire*, ou *Phrénésie*, ou *Transport*; il en est aux uns comme aux autres, de deux espéces, l'un tranquille & l'autre furieux.

Dans le premier, le Cheval met la tête entre les jambes, va toûjours droit devant lui, sans se détourner. Il paroît avoir les yeux renversés, & va donner de la tête au mur, parce qu'il ne voit pas, & même se laisse tomber fort rudement par terre dans son étourdissement.

Cette maladie se traite à peu près comme la précédente; on saigne le Cheval de trois en trois heures; on lui met de même des boutons de feu; ensuite on applique une peau de mouton toute chaude sur la tête; on le frote avec les mêmes onctions, & on lui donne les mêmes poudres cordiales.

Le Vertigo furieux est une espéce de rage; & l'on ne peut approcher du Cheval sans beaucoup de péril; il ne veut ni boire, ni manger; il se débat; il se frappe la tête contre les murs & paroît comme désespéré; quand il s'échape il cause de terribles désordres. Dès Auteurs prétendent que ce vertige vient d'un ver qui prend

naiſſance dans la queue, & qui monte toûjours le long de l'épine du dos juſqu'à la tête, où étant parvenu il cauſe tous ces ravages, lorſqu'il vient à toucher la dure-mere; mais cela n'a aucune vraiſemblance; & les maladies qui attaquent le genre nerveux, ſont capables de produire cet effet. Il eſt aſſez inutile de donner des remédes pour ce mal, parce qu'on ne peut approcher du Cheval; cependant ſi on le pouvoit, la ſaignée juſqu'à défaillance, les lavemens rafraichiſſans & purgatifs, & les onctions précédentes, y pourroient donner du ſoulagement.

Cette maladie provient ſouvent d'un coup de ſoleil, ſur tout ſi le Cheval a eu long-tems le ſoleil dans le front, étant au piquet la tête expoſée au plein midi: quelquefois auſſi de l'indiſcretion d'un Ecuyer, qui aura fatigué trop long-tems un Cheval, en lui donnant une leçon trop violente & trop longue ſur les voltes ou pirouettes; ce qui eſt capable d'étourdir un Cheval.

Il faut attacher un Cheval atteint de ce mal entre deux piliers avec un licol à double longe, afin qu'il ne puiſſe ſe frapper la tête ni contre l'auge, ni contre le ratelier.

Du mal de Taupe.

Ce mal vient aux Chevaux qui tirent au collier, préférablement aux Chevaux de ſelle ou de harnois: il vient ſur le ſommet de la tête, entre les deux oreilles, ou plûtôt derriere les deux oreilles, à l'endroit où porte le licol; & eſt une meurtriſſure qui dégénére en abſcès, qui fuſe ſouvent tout le long de la criniere. Les autres Che-

vaux peuvent pourtant gagner ce mal, lorſqu'ils tirent trop au licol, ſur tout ſi le licol eſt fait de corde, ou lorſqu'ils ont reçû quelque coup violent; ou bien quand ils ont été trop long-tems expoſés au ſoleil, comme il arrive au piquet à l'armée. Cette tumeur excéde quelquefois la groſſeur du poing, & eſt remplie de ſang extravaſé ou d'eaux rouſſes; s'étend tout du long de la criniere, & gagne baucoup de terrain en peu de tems, à cauſe de ſa pente.

Les Chevaux ombrageux ſont plus ſujets à ce mal, que les autres; parce qu'à la moindre peur, ils tirent ſur leur licol, qui écorche inſenſiblement cet endroit, y fait venir de l'inflammation, une tumeur, & finalement de la matiere.

Ce mal peut encore provenir d'un coup violent donné ſur la tête du Cheval.

Il faut commencer par ſaigner promptement le Cheval, pour empêcher que le dépôt n'augmente, & réïtérer même la ſaignée; puis raſer le poil & mettre deſſus toute la tumeur une charge avec poix, thérébentine, farine, ſaindoux, huile de laurier, & vieux oing; ou bien on ſe ſert de l'onguent de Montpelier. On purge après quelques jours, le Cheval, & on réïtére la purgation de tems en tems; car ces maux ſont longs, & on en a vû durer plus de ſix mois.

Outre la charge que l'on applique ſur la tumeur, on y paſſe encore au travers un bouton de feu de la groſſeur du petit doigt, qui perce d'outre en outre, & enſuite un ſéton chargé d'un bon digeſtif, comme de ſupuratif, thérébentine & jaunes d'œufs cruds; le lendemain on baſſine la place avec de l'eau tiéde; & l'on frote avec

une teinture d'aloës, qui se fait, en mettant dissoudre de l'aloës dans de l'eau-de-vie; ou bien au défaut de cette teinture, usez d'oxycrat tiéde. Il faut prendre garde que le Cheval ne s'écorche en se frotant; puis on jette dessus la plaie de l'os de séche en poudre, ou de la colofane, ou des os calcinés, ou de la savate brûlée; ou bien on se sert d'Egyptiac.

Tumeurs & bleſſures ſur le Garrot.

L'UNE & l'autre viennent ou de coups, ou de morsures de Chevaux entr'eux, ou plus souvent de ce que la selle, dont les arçons sont entr'ouverts, a porté dessus, ou le coussin du harnois. Quand ce mal est négligé, de simple plaie il devient ulcére.

Si c'est une simple foulure sur le garrot sans écorchure, & qu'il n'y ait pas lieu de soupçonner une extravasation de sang, ou met dessus un liniment d'huile de laurier, onguent d'altheâ, & eau-de-vie, avec l'essence de thérébentine & le basilicum, ou bien le suivant. Il faut prendre cinq ou six blancs d'œufs, les battre long-tems pour les mettre en écume; ensuite prendre une once d'alum de roche crud, qui n'est pas calciné; le mettre en poudre, comme de la farine, & le mêler parmi les blancs d'œufs: le tout étant bien mêlé, y ajouter environ un verre d'esprit de thérebentine; battre encore tout cela, & y ajouter autant d'eau-de-vie; & à force de battre le tout ensemble, cela deviendra comme une espéce d'onguent, dont vous froterez l'enflure trois ou quatre fois par jour. On peut se servir encore du

savon ordinaire dissous dans l'eau-de-vie, sur une assiette, que l'on met sur des cendres chaudes.

Mais s'il y avoit ulcére, & qu'il fût invétéré, on fait dessus une incision cruciale : c'est-à-dire, qu'on donne un égoût de chaque côté à l'ulcure, & par dessus on fait une incision longitudinale ; puis on prend urine d'homme, deux pintes ; sel, un litron ; alum pilé, quatre onces ; on met le tout dans un grand poëlon, qui tienne au moins quatre ou cinq pintes, parce que la liqueur monte beaucoup sur le feu, & l'on remue toûjours avec une petite cuillere de bois ; on prend de cette liqueur pendant qu'elle bout, & avec la cuillere de bois, on en verse toute boüillante dans le garrot ; on réïtére le lendemain, & on laisse la plaie sept à huit jours sans y toûcher. Il est rare qu'on soit obligé d'en venir à une troisiéme projection, qu'on peut cependant faire, si la nécessité le requiert, mais il suffira, suivant les apparences, de mettre dessus de l'égyptiac, pour mondifier & sécher l'ulcére, & empêcher que le Cheval ne se frote.

Bien des personnes se servent, pour les simples foulures ou échorchures, du lappa major ou bardane, qu'ils appliquent dessus, ou bien de la morele.

On peut se servir encore de ce reméde, dont nous venons de donner la description, pour les ulcéres & blessures sur le rognon.

De l'effort d'Epaule, ou *du Cheval entr'ouvert*, ou *faux Ecart.*

QUELQUES personnes se trompent souvent à cette

maladie, quand ils ne sont pas instruits de sa cause en traitant dans le pied un mal, qui a sa source plus haut; comme ils voyent un Cheval boiter, ils passent plusieurs jours à y mettre divers charges, remolades, &c. puis parlent de le dessoler, & au bout de plusieurs semaines, s'avisent enfin que le mal pourroit bien être dans l'epaule. C'est pourquoi, lorsque l'on voit un Cheval boiter, il est d'une très-grande importance de chercher quelle en est la cause; car il y en a une infinité qui peuvent occasionner cet accident. Un clou de ruë, un chicot, un morceau de verre ou de grés qui aura percé la sole, & même le petit pied, une atteinte que le Cheval se sera donnée en courant, ou qu'il aura reçûe, toutes les maladies de jambe & de pied, dont nous parlerons dans la suite & plusieurs autres, sans compter le mal d'épaule, peuvent le faire boiter.

Voici les signes les plus ordinaires pour reconnoître ce dernier, lorsque l'on n'a point été témoin de l'accident. Premierement, voyant le Cheval ne s'appuyer bien que sur trois jambes, il faut examiner le pied qu'il léve, la fourchette & la sole; & faire lever le fer, pour voir s'il ne cacheroit point le mal, ou s'il ne le causeroit pas lui-même par être trop serré, ou par quelques clous qui serreroient trop la veine, ou le petit pied, &c. puis avec des triquoises, on pince la sole & le sabot tout au tour, après avoir fait parer le pied. Si le Cheval ne feint point à toutes ces épreuves, on examine le paturon & le boulet; on voit s'il n'y a point d'entorce; on passe la main le long du nerf en remontant vers

l'épaule, & ne trouvant mal ni douleur jusques-là, on la frote un peu rudement, en pressant avec la main. Le Cheval pourra alors témoigner quelque douleur, d'où on conjecturera que cette partie est le siége du mal. On a coûtume de faire promener un Cheval un espace de tems un peu considérable, quand il paroît boiter, pour l'échauffer. & lui denouer les épaules : s'il arrive qu'après cet exercice il ne boite plus, on en conclut que le mal étoit dans l'épaule, & cela est vrai. Mais s'il boite plus fort, il ne faut pas conclure que le mal soit dans le pied nécessairement. Cela arrive cependant d'ordinaire, mais quand le mal d'épaule est un peu considérable, il ne fait qu'augmenter par cet exercice, & fait boiter le Cheval tout bas, aussi-bien que s'il avoit mal au pied.

La plus sûre maniere pour connoître le mal d'épaule, c'est de faire troter le Cheval en main quelque pas, & d'examiner comme il porte toute la jambe malade, si au lieu de porter toute la jambe sur une ligne droite en avant, il prend un cercle pour y arriver. Ce mouvement, qui s'appelle *Faucher*, est le signe le plus certain, que le mal est dans l'épaule, & si l'on examine bien le Cheval, on le reconnoîtra infailliblement peu ou beaucoup, en cas qu'il soit atteint de ce mal, & de plus il traine la pince, comme s'il étoit débouleté, quand il marche & quand il est reposé, il a toûjours la jambe malade en l'air & en avant.

Cet accident arrive souvent pour une chûte ou pour un effort que le Cheval a fait, pour se retenir & empêcher la chûte. Dans cet effort, il met en contraction les muscles extérieurs

de l'omoplate & de l'épaule, & écarte ainſi des côtes, les os de l'épaule, qui y ſont unis par des attaches fibreuſes ſeulement. Par cet écart, il ſe déchire de ces parties fibreuſes, qui laiſſent ſuinter des goûtes de limphe & de ſéroſité, leſquelles forment des amas d'eau qui devenue, par ſon extravaſion, corps étranger, incommode conſidérablement le Cheval, & empêche la reunion de ces parties, & même y attire une fluxion de nouvelles humeurs.

Il faut donc commencer par ſaigner le Cheval à l'ars, recevoir ſon ſang dans un vaiſſeau & le remuer avec la main, de peur qu'il ne ſe grumele, y mêler un demi-ſeptier d'eau-de-vie, & en faire une charge ſur l'épaule.

Si c'eſt un Cheval de prix, au lieu de ſon ſang, mêlez avec de l'eau-de-vie du beaume ardent, ou bien mêlez parties égales d'eſſence de thérebentine, d'eau-de-vie & d'huile d'aſpic.

Si ces remédes ne ſuffiſent point, vous réïtérerez la ſaignée & vous paſſerez un ſéton au-dedans de l'épaule du Cheval, & non au paleron, & le ſuſpendrez ou le retiendrez au ratelier, de façon qu'il ne puiſſe ſe coucher de quinze jours, afin que les humeurs, que le ſéton ou l'ortie fera ſortir, puiſſent avoir leur écoulement. Le Cheval étant obligé de demeurer long-tems ſur ſes jambes courroit riſque de devenir forbu, ſi l'on n'avoit ſoin de le ſaigner de tems en tems.

On peut, au lieu du ſéton ou de l'ortie, appliquer une roue de feu ſur la noix : (on appelle la noix le joint de l'humerus avec l'omoplate.) Il y a un inconvénient, c'eſt que le Cheval en demeure

demeure marqué toute la vie, mais auſſi ce remède eſt plus efficace que le ſéton.

Il faut remarquer que tous ces remédes, quelques puiſſants & efficaces qu'ils ſoient, ne conviennent pas à toutes ſortes de maux d'épaule, que l'on prend preſque toûjours pour des écarts ou faux écarts (quoiqu'à tort); parce que le Cheval boitte de l'épaule. Voici trois cas où ces remédes ſeroient inutiles. Le premier, c'eſt lorſqu'un Cheval eſt foulé ou trop preſſé par un des arçons de la ſelle, ſoit par la malfaçon de la ſelle, ſoit parce qu'il aura monté deſſus quelque gros homme peſant, qui aura eu un des étriers plus long que l'autre; en ſorte qu'un Cheval en ſera incommodé tant qu'il ne changera pas & de cavalier & de ſelle.

A ce mal ſuffit de faire des frictions avec le ſavon & l'eau-de-vie, ou autre remède ſemblable; & pour prévenir la récidive, changer la ſelle. Le ſecond cas où un Cheval boitte de l'épaule, c'eſt lorſqu'en marchant, il ſe ſera froiſſé l'épaule contre un arbre, un mur, ou quelque choſe de dur. Il faut employer les mêmes remédes que dans le cas précédent; & il ſeroit inutile alors d'employer le feu, le ſéton, ni l'ortie.

Le troiſiéme cas eſt quand un Cheval a les épaules plates & ſéches, ou de naiſſance ou par le travail. Ce dernier cas eſt ſans remède; & ceux dont nous venons de parler, ſont diamétralement oppoſés à la cure qui conviendroit en pareil cas; puiſqu'il faudroit bien plûtôt chercher à nourrir l'épaule, qu'à la deſſécher.

De l'Ecorchure entre les Ars, ou *du Cheval frayé entre les Ars.*

ON appelle un Cheval frayé entre les ars, lorſqu'il eſt écorché dans le pli de cette partie. Ces deux termes ſignifient la même choſe; cet accident, qui eſt fort leger, arrive quand un Palfrenier n'a pas ſoin de nétoyer cette partie, qu'il oublie fort ſouvent; & lorſque le Cheval a le cuir tendre; ou à la ſuite d'un long voyage.

Le reméde eſt de prendre parties égales de graiſſe de rognon de mouton & de miel, & d'en faire un onguent à froid, que l'on applique ſur le mal; & de tenir enſuite la partie nette pour éviter la récidive.

De l'Ancœur, *Avant-cœur*, ou *Anti-cœur.*

C'EST une tumeur contre nature, formée par un amas de ſang extravaſé à la partie antérieure du poitrail, qui ſe communique ſouvent ſous le ventre, juſqu'au fourreau aux Chevaux, & juſqu'aux mammelles aux Cavales.

Cette tumeur approche de la nature du bubon peſtilentiel.

La triſteſſe du Cheval, les battemens de cœur, la fiévre ardente & les défaillances, juſqu'à tomber par terre, auſſi-bien que le dégoût univerſel, en ſont les ſimptômes.

Il faut tâcher de faire venir cette matiére à ſuppuration. C'eſt pourquoi il faut appliquer ſur la tumeur une charge compoſée avec un litron de farine, une demi-livre de poix noire, autant de

poix blanche, demi-livre de thérébentine, un quarteron d'huile de laurier, avec une demi-livre de ſain-doux ou vieux-oing : faites cuire le tout à petit feu, & chargez le Cheval.

On peut ſe ſervir auſſi de l'onguent de Montpelier ; mais comme il eſt trop coulant, il faut le corporifier avec ſuffiſante quantité de poix.

Si la tumeur étoit trop lente à venir à ſuppuration, on ouvriroit la peau avec un biſtouri entre les deux jambes de devant au bas du poitrail ; & avec la corne de chamois, on feroit une loge entre cuir & chair à droite & à gauche, ſuffiſante pour y placer un morceau de racine d'hellebore noir, trempé pendant quelques heures dans du vinaigre, de la groſſeur d'une noix ; enſuite on recout la peau. Si au bout de vingt-quatre heures il ſe trouve en cette partie une tumeur groſſe comme la tête d'un homme, c'eſt un ſigne qui fait eſpérer une prompte guériſon. Cette maladie eſt preſque mortelle dans les pays chauds, fort dangereuſe dans les climats comme le nôtre, & très-peu en Hollande & dans les pays froids.

De la Loupe.

La loupe eſt une tumeur molle & indolente dans ſon commencement, enfermée dans un kiſte ou dans une poche, laquelle groſſit inſenſiblement & eſt ſituée entre le cuir & les muſcles aux environs des parties membraneuſes. Ces ſortes de tumeurs renferment ordinairement des humeurs glaireuſes, quelquefois une matiere ſemblable à du plâtre, quelquefois à du ſuif ; quelquefois une matiere charnue, & quelquefois d'une autre nature.

Quand cette tumeur roule aiſément ſous la peau on peut eſpérer de la fondre ou réſoudre ; mais quand elle eſt adhérente, cela eſt beaucoup plus difficile. Cette tumeur apporte plus de difformité que d'incommodité réelle, à moins qu'elle ne ſoit ſituée ſur quelque articulation, & que par cette cauſe elle n'empêche l'action & le mouvement.

Le Maréchaux connoiſſent peu cette eſpéce de loupe qui vient indiféremment ſur toutes les partie du corps ; mais voici la maladie à laquelle ils donnent ce nom, quoiqu'elle ne ſoit rien moins qu'une loupe.

Il eſt des Chevaux qui ſe couchent en vaches , c'eſt-à-dire , les jambes ſous le corps. Lorſque les éponges du fer ſont trop longues , elles bleſſent le coude & le meurtriſſent ſi conſidérablement, que peu d'heures après on trouve un ékymoſe fort grande , (on appelle *Ekymoſe*, un ſang extravaſé, ou épanché hors des vaiſſeaux) & une tumeur qui ſe voit quelquefois égale en groſſeur à la tête d'un homme ; cette loupe eſt fort dangereuſe, & veut un prompt ſecours ; il faut d'abord déferrer le Cheval, & rogner toutes les éponges, quand on voudra le ferrer de nouveau. Il faut le ſaigner, parce qu'ordinairement dans ce mal, il eſt entrepris de tous ſes membres, & employer les mêmes remédes que dans l'Avant-cœur.

Si la tumeur eſt trop conſidérable pour eſpérer un bon ſuccés de ces remédes, & qu'elle paroiſſe remplie d'eau rouſſe ou de pus, mettez une pointe de feu par-deſſous pour donner égoût à la partie.

Si l'on s'apperçoit de la tumeur dès le premier jour, & qu'elle ne soit pas considérable, après avoir remédié à la ferrure, il suffira de laver cinq à six fois par jour la tumeur avec l'eau la plus froide que l'on pourra trouver, par le moyen d'une éponge, & d'employer un seau d'eau à chaque fois.

Des Malandres.

C'EST une espéce d'ulcére qui se forme au pli du genou en dedans, où la peau se trouve fendue & rongée par l'âcreté des humeurs qui en découlent. Ce mal rend quelquefois le Cheval boiteux, ou du moins lui tient la jambe roide au sortir de l'écurie. Le poil se trouve moüillé & hérissé en cet endroit, & plein d'une saleté grenue. Quelquefois il s'y forme une croûte plus ou moins grosse.

Outre que ce mal n'est pas aisé à guérir, quand on le pourroit faire certainement, il ne faut pas toûjours risquer de le faire subitement, parce que les accidens seroient pires que le mal, l'humeur descendant dans le pied, où elle produit souvent ce qu'on appelle un Fic ou Crapau; c'est pourquoi il faut seulement tâcher de l'adoucir & d'en empêcher le progrès.

Ce mal est plus ordinaire à des Chevaux chargés de poil, & nourris dans des pâturages gras & humides, qu'à d'autres. Ce mal paroît souvent se guérir en Eté, quoique cependant la place en reste toûjours marquée, tant parce que la transpiration, plus abondante dans cette saison, détourne une férosité surabondante, qui est la cause de ce mal, que parce que la poudre qui vole alors en

l'air, les desséche en partie. Dans l'Hyver au contraire, la transpiration moins abondante, oblige les sérosités superfluës de refluer sur cet égoût, & les éclabousſures des bouës irritent ces crevasſes, & entretiennent ces ulceres, qui restent exposés à toutes les injures de l'air; & font souvent broncher & même tomber un Cheval, excellent d'ailleurs.

Il est vray que cela ne diminue pas infiniment le prix d'un Cheval; mais il est beaucoup mieux qu'il soit entiérement sain.

Pour proceder avec sûreté à la guérison de ce mal, qui ne différe que par la situation seulement, des Solandres & Mules traversines, dont il sera parlé dans leur lieu; il faut commencer par purger le Cheval, pour en détourner la source; ce que l'on réïterera plusieurs fois pendant la cure: & après la premiere purgation, on fera usage d'un des onguens suivans.

Mêlez ensemble parties égales de populeum, de savon noir & de beure frais; & frotez les Malandres matin & soir, avec ce mêlange. Ou bien prenez un quarteron de poudre fine d'écailles d'huitres bien calcinées, autant pesant de navets; netoyez, pilez vos navets, & mêlez le tout dans une demie livre de sain-doux, que vous ferez cuire en consistence d'onguent.

Du Sur-os, de l'Osselet, & de la Fusée.

Le sur-os est une tumeur dure, calleuse & sans douleur, qui croît sur l'os même du canon, à la partie latérale, tant interne qu'externe.

On en distingue trois sortes.

La premiere, eſt lorſqu'il ſe trouve ſeul.

S'il eſt malheureuſement placé dans le genou ou ſous le tendon, que l'on appelle en terme de Cavalerie, *Nerf* : il eſt très-mauvais, fait boiter le Cheval, & le rend inhabile au ſervice. S'il eſt éloigné de l'un & de l'autre, c'eſt un défaut, mais qui n'empêche pas qu'on ne puiſſe tirer du ſervice d'un Cheval, à moins que le mal ne s'étende.

La ſeconde eſpéce eſt le chevillé, c'eſt lorſque ſur la même jambe, il y en a un d'un côté, & l'autre de l'autre, ſe correſpondant ſi juſte, qu'on croiroit l'os traverſé d'une cheville oſſeuſe.

La troiſiéme, eſt lorſque deux ſe trouvent au deſſus l'un de l'autre du même côté du canon ſur la même ligne, on l'appelle alors *Fuſée*.

L'on voit quelquefois à la partie interne & ſupérieure du canon, un gros ſur-os, qui ſemble s'étendre juſques dans le genou ; c'eſt une dilatation de la partie latérale de la tête, ou extrêmité ſupérieure du canon. Il n'eſtropie pas le Cheval comme le ſur-os dans le genou ; mais il eſt très-dangereux : on l'appelle *Oſſelet* improprement. La même choſe arrive auſſi quelquefois à l'os du pâturon. Comme la différence de ces accidens eſt difficile à connoître, ils ſont toûjours fort ſuſpects.

Le ſur-os ſimple qui n'approche pas du genou ni du nerf, ſe diſſipe ordinairement de lui-même & n'a beſoin d'aucun remède ; mais on en voit peu de cette eſpéce au deſſus de huit ou neuf ans.

Toutes ces maladies viennent ſouvent au Che-

val, pour s'être blessé l'os au travers du périoste. L'os contus recevant de nouveaux sucs nourriciers & ayant perdu son ressort, se dilate & forme cette éminence. Les maladies internes peuvent aussi y contribuer.

Voici la maniere de les traiter. Il faut commencer par raser le poil où est le sur-os; le batre long-tems & à petits coups avec un bâton aplati par un côté, afin de le ramollir; ensuite y appliquer le reméde suivant.

Prenez mercure deux onces; euforbe trois gros; soulfre trois gros; cantarides un gros; réduisez le tout en poudre & l'incorporez avec huile de laurier; apliquez-le sur le sur-os & l'y laissez vingt-quatre heures.

Ce reméde demande une main légére & habile, parce que si ce caustique, qui est violent, venoit à s'étendre au-delà des limites qui lui doivent être prescrites, il causeroit du dégât & feroit une escare trop considérable.

En voici un autre, qui ne laisse pas de demander beaucoup d'adresse.

On fait boüillir dans un poisson d'huile de noix la grosseur d'un pois de sublimé corrosif. Le Cheval étant tenu ferme, ou placé dans le travail, on trempe dans cette huille boüillante un noüet d'ail, qu'on a auparavant attaché ferme au bout d'un bâton, & on le porte avec quelques goutes d'huile boüillante sur le sur-os, en pesant un peu. On réïtére deux fois de deux jours l'un cet attouchement. Quand l'escare est tombée, on jette dessus de la savate brûlée, ou de la poudre d'huître calcinée, & on recommence le lendemain.

On préfére ordinairement à tous ces remédes l'étoile de feu ; on verra au Chapitre des Opérations, la maniere de la mettre. On donne à l'oſſelet, ſuivant ſa grandeur, deux ou trois petites raies de feu. Il eſt vray que ce reméde ne guérit pas le ſur-os ; mais comme ce mal n'eſt dangereux que dans ſes ſuites, il l'empêche de croître, & c'eſt aſſez.

A la fuſée, une étoile ne ſuffiſant pas, on donne le feu à couleur de ceriſe en raye ou en fougére. (Voyez le Chapitre des Opérations) & ſi le nerf étoit adhérent, il n'y auroit pas de danger à le toucher légérement avec le couteau de feu pour le détacher.

Il y a encore un autre procedé pour traiter les ſur-os & les fuſées, qui conſiſte après les avoir amollis à petits coups, comme dans la méthode précédente, à y donner quelques petits coups de flame ou de lancette, pour percer la peau à pluſieurs endroits ſur l'étenduë du ſur-os ou de la fuſée ; en faire ſortir du ſang ; dégorger & faire pénétrer avec plus d'activité le reméde que l'on y applique enſuite.

Ce reméde eſt de l'eſſence de thérebentine, dont on imbibe un plumaceau de filaſſe, que l'on met ſur le mal ; on poſe pardeſſus une compreſſe en cinq ou ſix doubles : on recouvre le tout avec un morceau de veſſie de bœuf ou de cochon ; & on tient tout cet appareil en état, non avec une corde, mais avec une bande de linge de la longueur & de la largeur à peu près d'une bande à ſaignée de pied pour les hommes. Il ne faut lever cet appareil qu'au bout de vingt-quatre heures, & le renouveller trois ou quatre jours de ſuite.

Quelques-uns donnent le nom d'oſſelet, particuliérement aux exoſtoſes ou excroiſſances oſſeuſes, qui viennent à la partie inférieure du canon en approchant du boulet; & diſtinguent ce mal en trois eſpeces, comme nous avons fait le ſur-os : mais la différence de la ſituation ne doit pas faire faire deux eſpeces d'un mal, qui au deſſus ou au deſſous du milieu du canon a toûjours la même cauſe, le même prognoſtic, & demande la même cure.

Du Nerf féru.

En terme de Cavalerie, le nerf étant un terme conſacré pour ſignifier tendon, il s'enſuit que la nerférure eſt l'atteinte qu'un Cheval ſe donne ou reçoit à un des tendons de la jambe. La grandeur de l'atteinte ou du coup, fait juger de la grandeur & de la conſéquence du mal, ſi l'on a vû donner le coup; mais on s'en apperçoit plus communément, parce que l'on voit boiter un Cheval.

Il faut examiner les jambes en preſſant le nerf entre les doigts de haut en bas; & quand on vient à preſſer l'endroit du nerf ou tendon qui a été contus, on reconnoit aiſément que le Cheval y reſſent de la douleur. Quoique la peau n'ait pas été entamée, la meurtriſſure peut avoir été très-conſidérable : c'eſt pourquoi il faut y apporter remède au plûtôt. Si l'on s'en apperçoit ſur le champ, quelque conſidérable que puiſſe être le mal, il y a lieu d'eſpérer qu'il ne ſera pas long ni dangereux, en le traitant comme il convient.

Coupez en deux une groſſe éponge que vous

tremperez dans un mêlange de parties égales de fort vinaigre & d'eſprit de thérébentine battus enſemble; enveloppez-en toute la jambe, & particuliérement le nerf dans toute ſa longueur; recouvrez vos éponges avec de la veſſie, & retenez le tout en état avec une ou pluſieurs bandes de linge, ayant attention de ne pas trop ſerrer le nerf, ce qui feroit un mal plus grand que le premier.

Au defaut de ce reméde, on peut ſe ſervir du ſuivant.

Prenez de la mie de pain bien broyée; paitriſſez-la avec bonne bierre, comme pour en faire du pain; & enſuite la délayés avec de la bierre encore, comme de la boüillie; faites-la cuire, & y ajoûtez la groſſeur d'une noix de populeum, & autant d'onguent roſat; étendez ce cataplâme ſur du linge blanc de leſſive & l'appliquez; mettez par deſſus des compreſſes trempées dans l'oxycrat chaud; & ayez ſoin de les imbiber de tems en tems du même oxycrat juſqu'à guériſon

Il y a pourtant des nerférures, que l'on ne peut guérir ſans y mettre un feu léger en fougere ou en pate d'oye; & quand le mal dure trop long-tems, on prend ce parti, ou bien lorſque la nerférure qui ſe préſente à guérir, eſt ancienne.

De l'entorſe, ou *Mémarchure.*

L'ENTORSE eſt une extenſion violente des tendons & des ligamens qui aſſemblent les deux os du pâturon avec le canon & le petit pied, quoiqu'il n'y ait point de diſlocation, qui eſt un fait à part. Ce mal peut être très-conſidérable,

premierement, par lui-même; mais de plus, parce que ce mal, demandant le repos, le poids du corps du Cheval, qui porte entier sur l'autre jambe, le met en danger de devenir forbu.

S'il y avoit disloçation, c'est-à-dire, que l'os fût dérangé de sa place, & ne roulât plus dans sa cavité ordinaire, le mal seroit si considérable qu'il seroit inutile de songer à y appliquer des remédes. Il faudroit plûtôt songer, si faire se pouvoit, à rétablir cette luxation ou disloçation.

La différence que nous mettons entre l'une & l'autre, est que dans la luxation, l'os reste en partie dans sa cavité, & en est en partie dehors. Celle-ci est plus dangereuse, parce qu'elle tient plus long-tems les ligamens tendus dans un état violent; & dans la disloçation, l'os étant sorti entiérement de sa boëte, les ligamens reprennent leur étendue naturelle. Mais toute l'adresse des plus habiles Maréchaux de nos jours, n'a pas encore été jusqu'à ce point de perfection; & ils abandonnent un Cheval dans cet état. Il faut espérer qu'avec le tems, ils imiteront l'heureuse hardiesse des Chirurgiens, qui entreprennent avec succès cette opération sur les hommes.

Les Maréchaux ne remédient donc aux entorses, que lorsqu'elles sont de simples extensions ou foulures de tendons; & leur cure consiste dans le moment à laisser le Cheval en repos, & à apliquer dessus des remédes astringens & les repercussifs les plus forts, pour le premier apareil, afin de rafermir & resserrer les parties qui ont été outrément tendues; & y empêcher la fluxion des humeurs.

Si ce premier apareil n'emporte pas le mal

il faudra épincer le Cheval, c'eſt-à-dire, le ſaigner en pince; enſuite froter le boulet avec de l'eau-de-vie & de l'eſſence de thérébentine, & appliquer deſſus un cataplâme fait avec trois demi-ſeptiers d'urine, un quarteron d'huile d'olive & un picotin de ſon; le faire boüillir deux ondées; & mettre ce cataplâme ſur des étoupes, l'appliquer chaud ſur le mal, le laiſſer vingt-quatre heures, & réïtérer pendant cinq ou ſix jours.

Si le Cheval ſe trouve ſoulagé, vous le froterez avec de l'eau-de-vie, ou du baume de romarin; s'il ne va pas mieux, vous froterés la partie avec un demi-ſeptier de baume ardent & autant d'eau-de-vie.

Voici un autre reméde; prenez huile de laurier, eſſence de thérébentine & eau-de-vie, c'eſt une eſpéce de véſicatoire fort doux, que les Maréchaux appelle feu mort, parce qu'il fait tomber le poil; vous en frotez le boulet une fois & quand le feu mort a fait ſon effet, on le frote tous les deux jours avec de l'eau vulneraire & du ſavon noir pendant ſix jours, après quoi on l'envoye à l'eau. Comme on ne trouve pas partout les remédes dont on a beſoin ſur le champ, on peut uſer du ſuivant qui ſe trouve aſſez communément partout.

Prenez vieux-oin, une livre; vinaigre, une bouteille. Il faut faire hacher & piler le vieux-oin, enſuite le mettre dans un pot avec une bonne poignée de farine de ſeigle; à ſon défaut on peut ſe ſervir d'autre farine, & ſi l'on n'en a point prenez du ſon: vous aurez enſuite la moitié d'une peau de lievre hachée bien menuë; vous ferez

bouillir tout cela enſemble, & l'étendrez le plus chaud que le Cheval pourra le ſouffrir ſur une autre peau de lievre du côté du poil, pour l'appliquer tout au tour de la jointure : réïterez ce reméde tous les vingt-quatre heures juſqu'à guériſon.

Voici encore un reméde qui eſt fort aſtringent & capable de reſſerrer ces parties. Prenez une chopine de vin blanc, une poignée de farine de froment, un quarteron de miel, demi-quarteron de ſain-doux, une poignée de roſes de provins, quatre blancs d'œufs, deux onces de bol d'Arménie, & deux onces de thérébentine, mettez le tout dans un pot de terre bouché, frémir ſur le feu, & après jettez-y un demi-ſeptier d'eau-de-vie ; faites un cataplâme ſur des étoupes, l'appliquez tout chaud ſur le boulet, & réïtérez juſqu'à guériſon. A chaque fois lavez le mal avec eau-de-vie ou eſprit de vin.

Si le mal eſt recent, & que l'on ſoit à portée d'un ruiſſeau ou d'une riviere, le plus court & le plus ſimple eſt d'y mener le Cheval ſur le champ, & de l'y remener cinq ou ſix fois par jour, & de le laiſſer une heure à chaque fois. Après quoi ſi cet expédient, qui ſouvent réuſſit ſeul, ne ſuffiſoit pas ; on auroit recours aux autres remédes que l'on vient de décrire.

Mais ſouvent après tous ces remédes on eſt obligé d'en venir au feu, que l'on met en côte de melon ſur le boulet, ou autrement, s'il convient mieux ; & ce dernier reméde eſt le plus ſûr de tous, mais ſon effet eſt long.

Nous avons parlé dans cet Article d'un reméde qui eſt fort uſité pour les Chevaux, &

même pour les hommes. C'eſt le baume ardent qui eſt très-aiſé à faire. Mettez demi-once de camfre en poudre dans chopine d'excellent eſprit de vin, mettez le dans un matras, adaptez y ſon vaiſſeau de rencontre, & le lutez bien, mettez le à un bain-marie, qui ſoit fort chaud ſans boüillir, & y laiſſez circuler la matiere juſqu'à ce que tout le camfre ſoit diſſous. Délutez vos vaiſſeaux & ajoûtez deux onces d'ambre jaune concaſſé de nouveau, & mettez le ſur le bain pendant deux fois vingt-quatre heures. On s'en ſert pour la forbure, pour l'encloueure & pour des plaies.

De l'Effort du Genou.

UN Cheval peut ſe donner une entorſe au genou auſſi-bien qu'au boulet, ſoit par une enchevêtrure ou par quelqu'autre accident. Cette entorſe ſe nomme *Effort du genou*, elle ſe traite de même que celle du boulet, parce que c'eſt également une extenſion outrée des tendons & ligamens des os du bras & du canon. Dans ces ſortes d'efforts, pour peu qu'ils ſoient négligés, le genou devient de la groſſeur de la tête d'un homme.

On peut ſe ſervir avec ſuccés de la charge pour l'avant-cœur; & en cas d'opiniâtreté, on y met le feu à côte de melon.

Tous les remédes décrits pour la mémarchure y conviennent auſſi, puiſque le mal provient d'une cauſe ſemblable.

Des Jambes foulées, travaillées ou *uſées.*

S'IL y a quelque différence entre ces trois ex-

preſſions, qui paroiſſent aſſez indifféremment employées par ceux qui veulent parler d'une jambe fatiguée par un long travail où par un exercice violent, cette différence eſt fort petite. Il paroît cependant que par le terme de jambe foulée, on a voulu déſigner plus particuliérement une jambe enflée par un grand & long travail dans les premiers jours ou les premieres heures qui ſuivent immédiatement ce travail. Celui de jambe travaillée, ſignifie une jambe enflée auſſi ou fatiguée ; mais cependant en état de rendre encore quelque ſervice, même dans le moment préſent : & celui d'uſée, marque celle qui eſt peu ou point du tout en état de ſervir pour l'inſtant & pour l'avenir, à cauſe du travail paſſé.

Comme ces différences, ſi l'on veut les admettre, ne ſont que du plus au moins, l'ordre que l'on ſuit dans l'application des remédes s'y trouve conforme ; & les remédes, qui dans le commencement du mal, auroient été ſuffiſans pour le guérir, ou en prévenir les conſéquences fâcheuſes, font place à d'autres plus éfficaces que les premiers, quoique d'un ſuccés plus incertain. Paradoxe aiſé à comprendre, en faiſant attention, qu'un petit obſtacle ſe léve plus aiſément qu'un grand.

L'enflûre, les tumeurs particulieres, les fentes, les plaies, les ulcéres, la roideur des jointures, en un mot tout ce qui s'éloigne du crayon, que l'on a donné d'une jambe belle & ſaine dans la premiere Partie de cet Ouvrage, donne à connoître, par le plus ou le moins, juſqu'à quel point une jambe eſt altérée ou uſée

Il faut appliquer ſur la jambe des emmiélures capables

capables de raffermir les nerfs, par exemple, celle-ci. Prenez une pinte de lait & suffisante quantité de farine pour faire de la bouillie; un peu avant qu'elle soit achevée de cuire, vous y incorporerez demi-livre de cire neuve, autant de thérébentine, autant de poix de Bourgogne, autant de miel, & autant de sain-doux, que vous aurez auparavant fait fondre dans un vaisseau à part à un feu très-doux, & vous jetterez le tout dans cette bouillie, après l'avoir bien mêlangé. Vous appliquerez ce reméde chaudement une fois par jour.

Ensuite vous userez de l'onguent de Montpelier, ou des bains faits avec les herbes aromatiques bouillies dans le vin, ou dans la bierre, ou dans la lie de vin. Si ces remédes ne réussissent pas, on a recours au feu.

Il y a un infinité de remédes, que l'on peut employer pour les jambes dans cet état; comme le vin blanc & l'huile de noix, parties égales, bouillies ensemble, dont on frotera les jambes à rebrousse poil, deux fois par jour. Mais quelque reméde que l'on emploie, il faut au moins un bon mois de repos, pour que ces remédes réussissent.

On peut user des remédes suivans, qui sont fort bons.

Prenez égale quantité d'huile d'olive & de vin rouge, bien mêlés & battus ensemble pour les réduire en espéce d'onguent, dont vous froterez soir & matin les jambes du Cheval. Ou bien prenez égale quantité de feuilles de sureau, feuilles de morelle & de poirée, hachées & pilées dans un mortier pour en tirer le jus; il faut de ce jus en froter les jambes du Cheval cinq ou six fois. Ou bien prenez racine de guimauve concassée,

vieux-oin, de chaque une livre ; six pintes de lie de vin ; faites bien cuire le tout ensemble en remuant toûjours le mêlange : étant cuit & refroidi, frotez-en les jambes du Cheval trois ou quatre fois par jour.

On se sert pour les jambes roides d'un ciroüene dont voici la composition.

Prenez cire neuve, quatre onces ; huile d'olive, thérébentine, céruse, mine de plomb, de chaque une once ; litarge d'or, demie once. Mettez le tout dans l'huile & la cire, que vous ferez fondre à petit feu. Le tout étant fondu, vous y mêlerez une once de verd de gris, que vous ferez encore cuire à petit feu. Le mêlange étant cuit & de couleur verte, vous y ferez tremper des morceaux de toile de vieux linge, que vous retirerez après, laisserez dégoutter sur le pot, & mettrez sécher, jusqu'à ce que tout votre onguent soit consommé & imbibé dans vos morceaux de toile.

Blessure sur le Boulet.

Nous ne donnerons pas de définition d'une chose sur laquelle un seul coup d'œil nous en apprend plus que les plus longues descriptions ne pourroient faire. Il les faut traiter comme la nerférure, avec l'altheâ, l'onguent rosat & le populeum, &c.

Des Molettes, du Ganglion & de l'Osselet du Boulet.

La molette est une tumeur tendre & molle de la grosseur d'une noisette, quelquefois d'une

noix, sans douleur dans les commencemens & remplie d'eau, située à la partie latérale du boulet, tant interne qu'externe. Cette tumeur blesse le Cheval, si elle a quelque adhérence au tendon ou nerf du pied, & pour lors on l'appelle *Molette nerveuse*; laquelle est dangereuse & estropie à la fin le Cheval. Lorsque deux molettes se correspondent vis-à-vis l'une de l'autre, on leur donne le nom de *Chevillées*. Il en est de cette derniere espéce de nerveuses, & qui résonnent comme si elles étoient remplies de vent. Il est dangereux de les vouloir percer, pour en faire sortir les eaux rousses qui y sont contenuës; comme font quelques-uns; il faut user de remédes plus doux, que l'on va décrire, tels que celui-cy.

Après avoir rasé le poil autour des boulets & dessus les molettes, on appliquera cet onguent dessus. Prenez mouches cantarides, euforbe, ellebore noir, de chaque deux onces; mettez le tout en poudre, & faites-en un onguent avec suffisante quantité d'huile de laurier & de thérébentine, autant de l'une que de l'autre. Vous laisserez l'onguent vingt-quatre heures, & avant que ce tems soit expiré, il tombera beaucoup d'eau rousse: ensuite vous leverez avec une spatule l'ancien onguent, pour en mettre de nouveau; & vous ferez cela pendant huit ou dix jours de suite tous les vingt-quatre heures. Il vous semblera que la peau soit tombée sans espérance de revenir; mais cela ne doit point étonner, la peau & le poil reviendront aussi beaux qu'auparavant. Il est certain que si les molettes sont nouvelles, elles disparoîtront, & ne reviendront de long-tems; à moins que ce ne soit par le même accident,

c'eſt-à-dire, par un trop grand travail.

Le repos ſeul, ou tout au plus quelques legers remédes, emportent une molette ſimple dans ſon commencement.

Il vient au même endroit; ſçavoir, au boulet à droite & à gauche, une tumeur aſſez molle, remplie d'une matiere glaireuſe, & qui acquiert la groſſeur de la moitié d'une noix. Cette humeur glaireuſe paroît être le ſurcroît d'une lymphe gélatineuſe; qu'on nomme *Sinovie*, deſtinée à faciliter le mouvement des articulations. Par la grande fatigue & le long travail, il ſe déchire quelque filet de la membrane, qui doit retenir cette lymphe gélatineuſe dans l'article; & cette humeur glaireuſe venant ainſi à s'extravaſer, forme une tumeur à laquelle dans les hommes on donne le nom de *Ganglion*.

Cette même partie eſt encore ſujette à une tumeur, qui au premier coup d'œil, a l'apparence de la molette; mais c'eſt un oſſelet, qui a groſſi: il eſt ordinairement ſitué un peu plus bas que la molette, au lieu que celle-ci occupe l'eſpace qui reſte vuide entre le tendon ou nerf, & la partie latérale de l'os, ce petit oſſelet ſe trouve ſitué à la partie latérale même.

Rarement l'oſſelet & le ganglion font-ils boiter.

Comme ces incommodités naiſſantes déparent plus un Cheval qu'elles ne lui nuiſent réellement, il ſuffit d'en empêcher le progrès, ce qui ſe fait en l'envoyant ſouvent à l'eau & frotant le mal au retour avec de l'eſſence de thérébentine & de l'eau-de-vie. Mais ceci ne ſe doit entendre que d'un Cheval qui n'auroit qu'une molette ſeule, ou auquel elle ne paroîtroit que depuis

peu de jours ; car si elles sont chevillées, ou nerveuses, c'est-à-dire vieilles, ou qu'il y en ait plusieurs ensemble, il n'en faut point faire l'acquisition, parce qu'un Cheval moleté ne vaut rien, & est bien-tôt entierement hors de service.

Cependant les gens qui veulent se défaire d'un Cheval, les font disparoître totalement ; & même en vingt-quatre heures ou environ : ils prennent la mie d'un pain sortant du four, la trempent dans de l'esprit de vin & l'appliquent sur les molettes.

Ou bien on prend une livre de bol, demi-livre de galbanum, & autant de mastic dissous en eau-de-vie & vinaigre, & on en frote la partie. Les Marchands de Chevaux se servent de ce dernier remède pour resserrer les jarrets enflés, & c'est un bon astringent ; mais son effet n'est pas d'une fort longue durée : ainsi si l'on prétend guérir radicalement le Cheval, il faut employer le feu.

La maniere de quelques-uns qui fendent l'ergot & prétendent tirer les molettes par là, est sans fondement & très-dangereuse.

Le ganglion se doit traiter de même : quant à l'osselet, nous avons dit qu'il y falloit mettre le feu, puisque c'est un sur-os.

De la Forme.

LA Forme est une tumeur indolente, qui croît jusqu'à une grosseur considérable, située à quelque distance de la couronne sur un des tendons qui se trouvent à la partie antérieure du paturon, & qui arrête dans cet endroit, & met à son profit le suc nourricier qui devroit passer dans le petit

pied & dans la corne, d'où s'enſuit le deſſéchement de toute la partie inférieure, lequel eſtropie à la fin un Cheval.

Ce mal eſt quelquefois héréditaire. Plus communément il eſt la ſuite des efforts violents que le Cheval a faits, ou dans des ſauts de force ou en maniant aux airs, ou dans des voltes extrêmement diligentes, ou dans une courſe précipitée, ou dans une âge trop tendre.

Ce mal n'eſt pas commun; mais des Chevaux qu'il attaque, un grand nombre ſont eſtropiés, ſur tout lorſque la tumeur ſe trouve près de la couronne, parce que l'étranglement eſt plus grand.

Il faut deſſoler le Cheval auſſi-tôt qu'on s'en apperçoit, & mettre ſur la forme deux ou trois raïes de feu, ſuivant ſa grandeur, & toucher de façon que la raïe gagne le ſabot, afin qu'il ſe faſſe une avalure pour communiquer la nourriture à la partie inférieure. (On appelle avalure une nouvelle corne.) Sans cette précaution les autres remédes ne ſerviroient de rien, ou s'ils ſoulageoient, ce ne ſeroit que pour quelques jours, à moins que le mal ne fût bien récent; auquel cas on appliqueroit deſſus des racines de guimauve cuites & pilées: ou bien l'onguent noir (ou de la Mere) pendant une quinzaine de jours.

De l'Atteinte du Javar, de l'Atteinte encornée, du Javar encorné.

Les Chevaux qui vont pluſieurs de compagnie, ſoit à côté ſoit à la queue l'un de l'autre, ou allant l'un à l'autre, front contre front, ſont ſujets à ſe donner des coups de pied, ou ſur les jambes,

ou sur les tendons, ou sur les pieds. Ces sortes de coups se nomment *Atteintes*, soit aux jambes de devant, soit à celles de derriere; quoique celles de devant soient plus communes, parce qu'un Cheval peut se les donner lui-même. C'est la même chose que la nerférure; avec cette seule différence que l'on donne le nom de nerférure à toute atteinte donnée au dessus du boulet, & celui d'atteinte simplement à quelque coup que ce soit donné au dessous. De la violence de l'atteinte, on juge de la grandeur du mal; car il peut y avoir plaie sans contusion, ou meurtrissure; (ou du moins elle est legére;) & contusion sans plaie; ou toutes les deux ensemble.

Quand ces sortes d'atteintes sont legéres, le Cheval en guérit bien-tôt; il n'en est pas de même quand elles sont violentes ou compliquées.

Ces deux premieres espéces ou circonstances différentes de l'atteinte, sont l'origine de deux maladies très-graves.

Quand il y a plaie sans contusion, & que cette plaie a été mal ou point pansée, elle devient un ulcére puant & sordide, auquel on donne le nom d'*Atteinte encornée*, lorsque la matiere est tombée dans le sabot.

Quand il y a contusion sans plaie, & que l'on n'y remédie pas à tems; il se forme un abscés sous le cuir, lequel étant situé au milieu de toutes parties nerveuses & tendineuses, est très-douloureux & se nomme *Javar*.

Ce javar peut venir cependant d'autres causes en maniere de dépôt, comme d'un reste de gourme, ou pour avoir laissé séjourner trop longtems des ordures dans le paturon; car ce lieu est

le siége de cette maladie, depuis & compris la partie supérieure du boulet, jusqu'à l'extrêmité des talons, & même peut gagner jusqu'à la partie antérieure du paturon, & tomber dans le sabot jusqu'à la pince.

Ce mal est précisément le même que le panaris ou mal d'avanture aux hommes.

Aussi en distingue-t-on, comme à ceux-ci, trois sortes; sçavoir, le simple, le nerveux, ou plûtôt le graisseux, & celui de la gaine du tendon; auquel on en ajoûte un quatriéme particulier aux Chevaux, mais qui se rapporte à ce dernier, & ne différe que parce qu'il est situé sur le boulet même, mais attaquant toûjours le tendon; sa situation le rend plus long à traiter & plus dangereux que les autres.

Cette quatriéme espéce n'attaque ordinairement que les jambes de derriere.

Le javar simple est une tumeur douloureuse située sur le paturon, formée par une humeur âcre & mordicante, qui rarement forme un pus loüable, mais qui heureusement est contenue entre cuir & chair. Ce sont des eaux rousses qui viennent se jetter sur cette partie, lesquelles causent par une longue irritation, un engorgement dans toute la jambe; il faut que ces eaux sortent avec une espéce de petit bourbillon.

Le javar nerveux ou plûtôt le graisseux; (car celui-ci n'attaque encore ni nerf ni tendon, mais seulement les graisses & le tissu cellulaire) est plus douloureux que le précédent; mais il en sort une plus grande quantité de pus, & il en tombe une escare plus forte. On appelle *Escare* un morceau de chair pourrie ou brûlée, qui se cer-

ne d'avec le vif, ou d'elle-même, ou à l'aide de quelque médicament.

Le javar vraiment tendineux ou nerveux, parce qu'il attaque ce qu'en terme de Cavalerie on apelle *Nerf*, qui eſt le tendon de la jambe, eſt de tous le plus dangereux, & celui qui met le Cheval plus en riſque d'être eſtropié pour ſa vie. Il attaque le tendon, quelquefois par la partie externe, quelquefois par l'interne, ſuivant la cauſe qui le produit. Quand il eſt à la partie externe, il vient plus aiſément à ſuppuration. Lorſqu'il eſt à la partie interne, il n'a point d'iſſue, ce qui cauſe des ravages extraordinaires : avant qu'on puiſſe lui en procurer, la matiere fuſe, c'eſt-à-dire, ſe gliſſe tout du long de la gaine du tendon, qu'elle pourrit. Voilà pourquoi on lui donne encore le nom de *Javar* dans la gaine du tendon, il faut à celui-là, qu'il tombe une eſcare du tendon même. Si l'on n'en arrête pas le progrès, la matiere tombe ſous la corne, juſques dans la boëte du ſabot, pourrit le côté du ſabot dans lequel il tombe, ou oblige à l'emporter. Cette corne peut bien revenir après, & c'eſt ce qu'on appelle *Avalure* ; mais ce quartier n'eſt jamais ſi bon que l'ancien. Voilà pourquoi on a raiſon de dire, qu'un Cheval qui a fait pied neuf ou quartier neuf, n'eſt jamais ſi ferme. Il ne faut pas cependant laiſſer de chercher à guérir ce mal.

Voici ce que l'on doit faire en cette occaſion. Quand le mal gagne juſques dans le ſabot il y a deux expédiens; le fer, & le feu.

Le fer, en levant avec le biſtouri ou la feüille de ſauge, le quartier qui couvre le mal.

Quand on veut appliquer le feu, on rape la corne, pour qu'il pénétre mieux, auſſi-bien que les onguens qu'on y doit appliquer. On met donc de haut en bas, une raie de feu, qui prenne ſur le milieu du mal, & deſcende juſques ſur le ſabot, ſur lequel on appuye fortement, ſans s'éfrayer du ſang qui en pourroit ſortir. On en applique une autre à côté, puis une autre, ſuivant l'étendue du mal, que la ſonde a fait reconnoitre; enſuite on met pluſieurs boutons de feu ſur la couronne, mordant également ſur la corne comme ſur la chair; & finalement un plus gros à l'endroit du mal, ce qui donne la fiévre au Cheval, mais elle ne dure pas, & quand le Cheval commence à manger & à ne plus ſouffrir tant, on le deſſole, pour donner écoulement au reſte des mauvaiſes humeurs ou eaux rouſſes, & faire reprendre nourriture au pied. On met auparavant ſur la jambe de bonnes emmiellures.

Il eſt tellement néceſſaire d'en venir à cette opération, que pour l'avoir négligé, on a vû des Chevaux avoir la hanche deſſéchée, & porter en boitant la jambe très-haut, & toute recourbée. Cette opération donne facilité aux eaux rouſſes & âcres de ſe dégorger, & fait comme un égoût ſous le pied, de ſorte que l'on a vû la ſonde entrer par deſſous la corne & ſortir par la couronne.

Si le javar n'étoit pas encorné, on pourroit ſe contenter de le couper en croix par le milieu avec un couteau de feu, après avoir coupé le poil fort près avec des ciſeaux, & ajoûter une petite ſemence de feu tout autour.

Quand le tendon eſt noirci, il faut de néceſſi-

té, qu'il en tombe une eſcare, parce que c'eſt une marque ſûre qu'il eſt gâté, ainſi il n'y a aucun danger de le toucher legérement avec un couteau de feu.

Ordinairement cette manœvre guérit le javar à l'endroit où il a paru d'abord, & il s'y forme une bonne cicatrice, mais un reſte de pus qu'il ſe trouvera enfermé deſſous, & qui ſe ſera gliſſé dans l'interſtice de quelque membrane, forme un nouvel abſcès dans les environs. Procédez alors de la même maniere que devant: car le feu eſt le ſeul & le plus court reméde du javar nerveux. Il faut obſerver qu'on doit avant & après le feu, uſer d'onguens émolliens.

Quand le mal ne fait que commencer, & que c'eſt un javar ſimple, les excrémens humains, appliquez deſſus, le font venir à ſuppuration, ou bien on ſe ſert de l'emmiellure blanche, ou du ſuppuratif, ou bien des oignons de lys cuits dans la braiſe & pilés dans un mortier avec l'huile de navette ou de lin, ou telle qu'on pourra l'avoir.

Si ce n'eſt qu'une atteinte nouvelle, & avec plaie, & qu'elle ne ſoit pas conſidérable, écraſez dans votre main une amorce de poudre à canon, la détrempez avec votre ſalive, & en mettez ſur la plaie. Ou bien lavez la plaie avec du vin chaud où l'on aura délaïé du miel; bandez la plaie, & donnez du repos pendant quelques jours: & même pour toute plaie ſimple, c'eſt-à-dire où il n'y a pas de meurtriſſure, déchirement ou briſement de parties au delà de la plaie, ſoit aux hommes, ſoit aux animaux, il ſuffit de la garantir des injures de l'air extérieur par une compreſſe de toile & un bandage convenable; & on prolonge ſou-

vent la guériſon d'une plaie en voulant y appliquer des remédes merveilleux.

Si cependant la plaie avoit été négligée quelques jours, & qu'elle fût devenuë ſale & de mauvaiſe couleur, elle pourroit dégénérer en ulcére ſordide: en ce cas il ne ſuffiroit pas de la laver avec du vin mielé, il faudroit mettre deſſus des plumaceaux chargés d'un digeſtif fait avec un quarteron de thérébentine avec deux jaunes d'œufs & quelques cuillerées d'eau-de-vie, où l'on ajoutera, s'il paroît des chairs baveuſes ou fongueuſes, de l'alum calciné; ou même, ſi ce cauſtique ne ſuffiſoit pas, du ſublimé corroſif. Il ne faut point y mettre le feu comme quelques-uns font; c'eſt une mauvaiſe méthode, & on court riſque d'endommager le tendon par l'eſcare.

Il faut dans le cours des panſemens purger le Cheval, ſurtout s'il ſe porte ſur le mal une grande abondance d'eaux.

Onguent propre pour les Atteintes legeres & les Nerférures.

PRENEZ au mois de Mai des vers de terre, & les mettez dans un pot avec ſain-doux & vieux-oing, & les y laiſſez mourir. Gardez cet onguent pour le beſoin; & quand vous voudrez vous en ſervir, après en avoir oint la partie malade, envelopez-là d'une peau de mouton non paſſée, & qui ait encore ſon ſuif. Cet onguent eſt bon pour une atteinte ſourde, où il ne paroît pas qu'il ſe forme de matiere.

Ce reméde eſt bon encore pour un nerf féru de vieux.

On se sert aussi pour une atteinte sourde, c'est-à-dire, lorsqu'il y a contusion sans plaie, du remède suivant. Prenez poivre battu avec suie de cheminée & quatre blancs d'œufs, faites-en un mêlange; & appliquez ce remède sur le mal, & l'envelopez. Il ne faut point que le Cheval aille à l'eau jusqu'à ce qu'il soit guéri. Ce remède est un bon restrainctif.

De l'Enchevêtrure.

L'ENCHEVETRURE est une plaie ou meurtrissure, que le Cheval se fait au paturon, pour se l'être pris ou dans la longe ou dans une corde dans laquelle il s'entortille & se scie, pour ainsi dire, le paturon.

Il faut faire un cataplâme avec deux onces de thérébentine, un jaune d'œuf, du sucre & de l'huile d'olive; mettez-le sur des étoupes, appliquez-le sur le mal, & le bandez. Lorsque la coupure est legere ou même considérable, mais récente, le jaune d'œuf seul appliqué dessus, & des compresses imbibées dedans posées pardessus, retenuës par un bandage & renouvellées au bout de vingt-quatre heures, suffisent pour procurer la guérison.

Si la plaie a quelques jours, & que les chairs surmontent les bords de la plaie, employez l'onguent de litarge, connu sous le nom d'*Onguent nutritum.*

De la Forbure.

CE qu'on appelle d'un nom général le *Sang*;

eſt l'aſſemblage de toutes les différentes liqueurs qui arroſent le corps animal, coulant ſous l'uniforme d'une ſeule & unique couleur, ſçavoir, rouge.

Entre une infinité de ces liqueurs différentes, il en eſt trois principales, qu'il eſt aiſé de remarquer au premier coup d'œil; ſçavoir, la lymphe, ou la partie blanche, ou fibreuſe, ou gélatineuſe du ſang, (c'eſt la même choſe;) la rouge ou globuleuſe; & la ſéroſité ou l'eau, qui eſt comme le véhicule des deux autres.

Cette lymphe eſt appellée *Gélatineuſe*, parce que, ſemblable à la gelée, étant refroidie, elle ſe congéle, s'épaiſſit, & forme le coagulum du ſang, c'eſt-à-dire, le fait cailler. On pourroit même la refondre à un feu lent.

On appelle la ſeconde, *Partie rouge*, parce que c'eſt elle qui donne à la maſſe du ſang ſa couleur rouge; & *Globuleuſe*, parce qu'à l'aide du microſcope, nous découvrons que cette partie rouge reſſemble à une infinité de petits globules, leſquels tant par réflexion que par réfraction, communiquent leur couleur au liquide dans lequel ils nagent.

La ſéroſité eſt de toutes les trois la plus coulante & la plus lympide ou claire.

Dans le ſang d'un homme qui a une violente fiévre, & particuliérement lorſqu'il eſt atteint d'une pluréſie ou fluxion de poitrine, on remarque diſtinctement ces trois parties, deux ou trois heures après que le ſang eſt tombé dans la poëlette.

On voit au deſſus une couëne blanche & dure; c'eſt la lymphe.

Deſſous on voit au même coagulum ou caille-

bot, une matiére moins coriace, plus molle & d'un rouge foncé, pour ne pas dire noire; c'eſt la partie rouge ou globuleuſe, mêlée & retenuë encore en maſſe par quelque portion de la lymphe.

Et aux environs des bords de la poëlette, on voit une liqueur claire & lympide ou quelquefois ambrée; c'eſt la ſéroſité.

Du mêlange parfait & bien lié de ces différents liquides, dépend la ſanté de l'animal, autant que de la juſte température de chacune de ces humeurs en particulier.

Ces trois différentes liqueurs ont comme nous venons de dire, chacune leur conſiſtance particuliere.

La lymphe, qui par ſa nature gélatineuſe, dont nous venons de parler, ſemble deſtinée à lier & corporifier les deux autres, étant ſuſceptible de la moindre chaleur ou du moindre froid, il eſt aiſé de concevoir ce qui doit arriver à un Cheval, dans le corps duquel cette gelée aura été miſe dans une fonte entiére, au point de devenir auſſi liquide que la ſéroſité, par un travail long & outré, ſur tout lorſqu'on le laiſſera ſurprendre au froid, ſoit par le laiſſer à l'air, ſoit par le mener dans une eau courante & froide, où il trempera preſque tous le corps. Ces humeurs miſes en un grand mouvement, & qui cherchoient à s'exhaler en vapeurs inſenſibles par les pores de la peau, les trouvant fermés tout à coup par le froid ſubit de l'eau ou de l'air, s'amaſſent en foulle à la partie interne de toutes ces petites portes; & celle qui étoit ſur le point de ſortir, preſſée par celle qui la ſuit de près, fait un engorgement

dans toutes les parties saisies par le froid. De là viennent les douleurs que le Cheval ressent dans la forbure aux jambes & même par tout le corps. Les jambes, étant toutes nerveuses, tendineuses & membraneuses, sont plus susceptibles de cet engorgement que les parties musculeuses du reste du corps; la pente naturelle dans ces parties, à cause de leur situation, ne contribuë pas peu à les en charger plus que les autres, joint à ce que le ressort des membranes & des fibres de la peau dépendant de la partie spiritueuse & balsamique du sang, se trouve perdu par l'épuisement d'une longue & violente fatigue. Ainsi cette peau prête comme un sac sans faire aucune résistance, & se gorge d'humeurs. C'est à ce signe principalement, joint aux douleurs universellement répanduës par tout le corps, en forme de rhumatisme, que se reconnoît la forbure.

Le Cheval a ordinairement dans ce mal les oreilles froides, il ne peut plier les jambes en marchant, & il ne les leve qu'avec peine; ce qui fait que ne pouvant rester long-tems sur ses pieds, il cherche toujours à se coucher: lorsqu'il est levé, il recule de la mangeoire en tirant contre son licou, & si on le chasse en avant, & qu'on se retire ensuite, il revient dans la même posture, c'est-à-dire recule aussi-tôt qu'on s'est retiré.

L'enflure de la jambe devient à quelques-uns si considérable, qu'elle cerne le pied de dedans le sabot, & le fait perdre. La fiévre s'y joint aussi quelquefois, ce qui rend la maladie très-dangereuse.

Un Cheval peut aussi devenir boiteux & forbu dans l'écurie, pour ne rien faire & manger trop d'avoine.

d'avoine. Pareille choſe arrive à ceux qui étant boiteux, ſont obligés de demeurer pluſieurs ſemaines appuyés ſur une jambe. Il y en a beaucoup qui deviennent forbus à l'armée, lorſqu'on eſt obligé de leur donner du bled en vert, ſur tout lorſque les ſeigles ſont en fleur. Il n'eſt pas difficile, avec un peu de réflexion, d'en trouver la raiſon.

La ſaignée eſt le reméde le plus efficace que l'on puiſſe apporter à cette maladie; on ſaigne le Cheval des deux côtés du col en même tems. Il faut tirer environ une livre & demie, ou deux livres de ſang de chaque côté, & cela doit être fait dans le moment qu'on s'apperçoit de la forbure : car s'il n'eſt traité bruſquement dans les premieres vingt-quatre heures, il court riſque d'être perdu.

Après la ſaignée, on lui fait avaler gros comme un œuf de ſel commun fondu dans une pinte d'eau de riviére, ou dans trois demi-ſeptiers de ſon ſang; & on lui fait une onction ſur les quatre jambes avec une chopine de vinaigre, autant d'eau-de-vie, un quarteron d'eſſence de térébentine, & une poignée de ſel : ayant ſoin de froter particuliérement ſur les gros vaiſſeaux.

Demi-heure après donnez un lavement émolliant, & deux heures après deux pilulles puantes dans une pinte de vin; quatre heures après deux autres des mêmes pilulles, & dix heures après encore autant.

Ces pilulles ſe préparent, en mettant en poudre parties égales d'aſſa fœtida, de foye d'antimoine & de baïes de laurier, que l'on incorpore enſemble dans un mortier, avec ſuffiſante quantité

de vinaigre ; on en fait des pilulles de 14. gros, qui diminuent en féchant à l'ombre sur un tamis de crin renversé. La dose est de deux, dans du vin ou autre liqueur appropriée.

Il ne faut pas oublier de faire fondre dans une cuillere de fer, demi-livre d'huile de laurier, & l'appliquer boüillante dans les pieds avec des étoupes & des écliſſes, deux fois par jour pendant deux jours, pour conſerver la ſole. Quand on n'a point d'huile de laurier, on y ſupplée par de la fiente de Vache fricaſſée avec ſuffiſante quantité de ſain-doux & de vinaigre.

Comme les humeurs, qui engorgent les jambes dans la forbure, font un bourlet à la couronne, qui deſſoude quelquefois le ſabot, il faut l'éventouſer, c'eſt-à-dire donner quelque coup de flamme autour de la couronne, pour faire couler la limphe & la ſéroſité abondante, & appliquer enſuite par-deſſus un reſtrainctif compoſé avec ſuie de cheminée ou bol détrempé, & vinaigre.

Il faut avoir ſoin de promener le Cheval de trois heures en trois heures ; ne fit-il que dix à douze pas à chaque fois, cela ſuffit.

Le lendemain réïterez la ſaignée & la même manœuvre, en ce qui ſe peut réïterer.

Cette maladie eſt quelquefois compliquée, & s'il y a courbature, qui ne va guére ſans grafondure, quoique vous y ayez apporté ſecours dès le premier jour, le Cheval eſt plus mal le troiſiéme que le premier, & court un très-grand danger, particulierement lorſque l'on voit autour des genoux, des jarêts, des boulets & du plat des cuiſſes le poil ſe friſer. Beaucoup de Chevaux même en périſſent. Donnez en ce cas à votre

Cheval un breuvage composé avec deux onces de beaume de Copahu, demi-quarteron de sirot rosat, & demi-once de contrayerva dans trois demi-septiers de vin.

Ensuite mettez-le au billot, que vous ferez avec miel blanc & sucre, de chacun un quarteron, & une once de thériaque. Vous réïtererez l'usage de ces billots.

En cas que la fiévre & le battement de flanc continuent, il faut avoir recours à l'eau cordiale, & faire un grand usage de lavemens émolliants.

On éviteroit la forbure dans beaucoup d'occasions, avec un peu d'attention. Par exemple, lorsqu'un Cheval a extrêmement chaud & est en nage, il ne faut point lui donner à boire sur le champ, sur tout de l'eau froide. Il le faut mettre à l'abri du vent & du froid, ce qui les rend forbus quelquefois sur le champ, sur tout lorsqu'un Cheval a le vent au nez. Si l'on est obligé par quelque nécessité pressante de donner à boire à un Cheval dans l'instant qu'il arrive, quoiqu'en sueur; il faut faire chauffer de l'eau, & en mêler avec la froide qu'on lui donnera à boire, & y jetter une poignée de son ou demi-poignée de fleur de farine. Si l'on n'a pas toutes ces commodités, du moins faut-il battre l'eau avec la main, & l'échauffer pendant quelques momens pour en ôter la crudité. Si enfin on étoit obligé de faire boire à un Cheval une eau crue & froide, comme celle de quelque ruisseau par une nécessité absolue; il faudroit en ce cas le mener au trot en sortant de l'eau; lui faire faire ensuite quelques pas de galop, & après le mener au pas jusqu'à ce

qu'il arrive à l'écurie, afin d'échauffer d'abord l'eau qu'il aura bûe, ou du moins par un mouvement continué empêcher la coagulation de son sang; & ensuite par le mouvement d'un pas plus modéré le remettre par degrés à un point de fraîcheur temperée, qui ne puisse point causer de coagulation. On prétend encore que des Chevaux sont devenu forbus dans l'écurie pour avoir vû sortir pour aller boire d'autres Chevaux avec lesquels ils étoient arrivés. Cette jalousie, que l'expérience nous fait reconnoître comme un fait constant & dont ce n'est point ici le lieu de développer le mystére, augmente leur soif & est capable, à ce que l'on prétend, de leur causer la forbure. Il est aisé de prévenir cet inconvénient, ou en leur donnant quelques pintes d'eau dégourdie en attendant qu'on puisse leur donner à boire plus abondamment avec sûreté, ou en les amusant avec quelque poignée de foin moüillé.

De la Crapaudine.

Il vient sur l'os de la couronne à un demi-pouce au-dessus du sabot, à la partie antérieure tant de la jambe de devant, que de celle de derriere, un ulcére par où distille une humeur âcre & mordicante; c'est quelquefois le reste d'une atteinte, qu'un Cheval se sera donnée en passant un pied sur l'autre, soit par hazard, soit dans des voltes trop diligentes. Cet ulcére se nomme *Crapaudine*, jette une grande quantité d'eaux rousses, & le Cheval même en boite; en ce cas, servez-vous d'abord de l'emmiélure & ensuite de l'onguent noir pour dessécher.

Cet accident arrive plus communément à de gros Chevaux de tirage chargés de poil, & qui travaillent dans des bouës, ou dans un terrain marécageux, qu'à des Chevaux de selle qui auront la jambe fine & le poil ras. Cet accident est d'autant moins à négliger, qu'il dégénére souvent en soie ou pied de bœuf.

Lorsque le reméde précédent ne paroît pas avoir donné de soulagement au bout de plusieurs jours, il faut avoir recours au feu, dont on applique trois raies, qui toutes trois doivent descendre jusques sur le sabot. Celle qui passe par le milieu de la crapaudine doit être appuiée par proportion un peu plus fortement que les autres; & après avoir donné le feu, vous appliquez dessus l'onguent qui suit.

Prenez thérébentine, miel, poix resine, de chaque deux onces; alum de roche en poudre, une once: mêlez le tout ensemble, & le faites fondre dans un pot, & en faites un onguent avec lequel vous panserez la plaie; & vous réïtererez votre pansement pendant huit ou dix jours toutes les vingt-quatre heures. A chaque fois que vous panserez, vous aurez soin d'avoir un peu de vin tiede & de sucre fondu dedans, pour bassiner la plaie; & lorsque le mal sera prêt d'être cicatrisé, vous vous servirez de cendres de savates brûlées, ou de l'alum calciné, pour dessécher la plaie, jusqu'à ce que la peau soit tout à fait revenue. Le poil reviendra comme auparavant.

Des Peignes & Grapes.

On connoît de deux sortes de peignes, de séches & d'humides.

Les séches sont une espéce de galle farineuse, qui tombe du paturon & de la couronne comme du son sale & jaunâtre. Cette matiere fait hériſſer le poil autour de la couronne.

Les humides sont une espéce de galle, d'où suinte une humidité âcre & puante, qui fait hériſſer le poil de la couronne, & deſſéche quelquefois la corne du sabot, au point que la partie supérieure qui en est imbibée, devient éclatante, se casse, & fait boiter le Cheval.

On trouve aux environs des crevasses, par où suintent ces humidités, de petites glandes engorgées, comme des grains de millet, les unes auprès des autres. Ces sortes de peignes s'appelle *des Grapes*.

S'il y a du feu dans la partie, mettez l'emmiélure.

S'il n'y a point d'inflammation, coupez le poil avec des ciseaux le plus près de la peau qu'il vous sera possible, & ensuite frotez tout ce que vous aurez rasé, avec du savon noir, ce que vous ferez soir & matin pendant huit ou dix jours; mais ayant soin une fois tous les deux jours de laver la partie affligée avec du vin chaud avant d'y remettre le savon noir. Si le mal étoit opiniâtre, vous useriez au lieu de savon noir, de parties égales d'onguent de pompholix, de litharge & néapolitanum: ou bien de l'onguent suivant.

Prenez une livre de miel, un quarteron de noix de galle & deux onces de couperose blanche, que vous ferez tiédir dans un pot, pour en froter les peignes. Ce reméde peut être mis aussi en usage pour les mules traverſines.

Pour les grapes, prenez une pinte de fort vinai-

gre, demi-livre de vert de gris, une once de couperose verte calcinée, une once d'alum de roche, six noix de galle; pulverisez bien le tout, & le mettez dans un pot de terre bien bouché, & luté avec de la pâte; mettez-le digérer dans le fumier chaud pendant huit jours; ou bien faites lui jetter un bouillon sur le feu; & lorsque vous voudrez vous en servir, coupez le poil, & en lavez le mal.

Ou bien, prenez une livre de miel commun, trois onces de vert de gris en poudre avec la fleur de farine de froment; mettez le tout ensemble, & en posez sur le mal. S'il y a des poireaux parmi les grapes, il faut les couper avant d'y mettre l'onguent; on en met de deux jours l'un, pendant une quinzaine de jours, sans moüiller les jambes.

Dans tous les maux de jambes, & même dans tous les maux qui sont à portée de la bouche du Cheval, il faut prendre garde, qu'il n'y porte la dent; car rien n'envenime plus une plaie, que de la grater; & un mal très-léger, faute de cette attention, devient quelquefois incurable: c'est pourquoi il faut ou le lier très-court, ou lui mettre le colier.

Ce mal vient plus communément aux Chevaux qui ont les jambes chargées de poil qu'aux autres, particulierement lorsqu'ils sont exposés à travailler dans les boues, & qu'on n'a pas une attention extrême de leur laver les jambes & le dedans des paturons avant de rentrer à l'écurie.

Matiere ſouflée au poil.

ON appelle matiere ſouflée au poil, quand à la ſuite d'une enclouëure négligée ou abſcés dans le ſabot, la matiere ne pouvant ſe faire jour par la ſole ni par aucune autre partie, remonte par la partie ſupérieure du ſabot, court tout autour de la couronne, & y fait un bourlet, ce qui peut cerner entiérement le petit pied dans ſa boëte & le carier; ce mal eſt par conſéquent très-dangéreux.

Il n'y a point d'autre reméde que de deſſoler le Cheval, & de mettre deux ou trois raies de feu ſur le bourlet, pour le percer & en faire ſortir le pus, & en donnant iſſuë à la matiere empêcher qu'elle ne gagne le dedans du ſabot.

Méchans pieds.

DEUX choſes contribuent à faire appeller des pieds mauvais.

La qualité & la figure.

La qualité, quand la corne eſt éclatante ou caſſante, ce qui ſe remarque aiſément, en ce que l'on a de la peine à brocher les cloux ſans emporter le rebord de la corne, ou bien quand elle eſt trop dure & trop ſéche, ce qui eſt un défaut bien moins conſidérable, & auquel on remédie plus aiſément. Les cornes blanches paſſent pour être éclatantes. Celles de couleur de bouc paſſent pour les meilleures; il en eſt pourtant de bonnes & de mauvaiſes des unes & des autres; mais il eſt aiſé de les connoître.

Quand un pied péche par la figure, c'eſt par la férure qu'on peut le changer. Voyez le Chapitre de la Férure.

Quant à la dureté, on la ramolit en tenant les pieds dans de la terre glaiſe, ou dans de la fiente moüillée, & en ſe ſervant de l'onguent de pied décrit ci-après.

Il y a des Chevaux qui, ayant la ſole mince ont les pieds ſenſibles & douloureux au moindre choc ou travail. Quand ils ſentent du mal mettez-leur dans le pied deux oignons cuits dans la braiſe, tout chauds, & de la fiente de vache ou de Cheval par deſſus, de façon que cela tienne.

De l'Encaſtelure.

Comme c'eſt une eſpéce de mauvais pieds, que ceux qui ont les deux côtés du talon ſerrés, ce qu'on appelle encaſtelés, nous en faiſons un article exprès, & nous le mettons à la ſuite des mauvais pieds. Ces ſortes de pieds ont toûjours la fourchette fort étroite, ce qui en eſt une ſuite ; & les quartiers (ce ſont les côtés du ſabot) ſont plus proches l'un de l'autre auprès du fer, que dans leur partie ſupérieure. Les ligamens & les tendons qui environnent le petit pied, ſe trouvant ſerrés dans une demeure ſi étroite, le Cheval boite & ne peut marcher. Comme c'eſt ſouvent par une férrure mal entendue, que les Chevaux contractent ce mal, auſſi une ferrure bien ordonnée communément les rétablit.

Ces ſortes de pieds ſont plus ſujets que les autres aux bleimes & aux ſeimes ; & quand ils ſont

guéris, ils ſont ſujets à retomber dans ces mêmes accidens, ſi l'on ne prend les précautions convenables pour les prévenir : il faut les entretenir dans l'humidité, autant que l'on peut, parce que la corne venant à ſe relâcher, met le pied beaucoup plus à ſon aiſe. L'onguent de pied, dont voici la deſcription, eſt auſſi excellent pour ces ſortes de pieds, & pour faire croître la corne, la nourrir, & empêcher qu'il ne vienne des ſeimes & autres accidens au pied.

Onguent de pied.

CIRE jaune, poix réſine, poix graſſe, colofane, ſuif de mouton, ſain-doux, miel, thérébentine, huile d'olive : Il faut prendre de chacune de ces drogues une demi-livre ; les fondre en onguent dans un pot de terre, à petit feu, l'eſpace d'environ un heure. Il faut que le pot ou le chaudron ſoient aſſez grands, de peur qu'en cuiſant, les drogues ne ſortent, & lorſqu'elles commencent à ne plus s'élever, & qu'il ne paroît plus d'écume, l'onguent eſt fait. Il ſe garde tant qu'on veut : afin qu'il opére bien, il faut en froter le pied autour de la couronne, environ deux doigts en deſcendant, entourer enſuite la partie avec une liſiére pour conſerver & faire pénétrer l'onguent. Il ne faut pas trop ſerrer la bande, parce que la corne venant à s'amollir par l'effet du reméde, il ſe formeroit un cercle à l'endroit du bas de la liſiére, qui empêcheroit la corne d'être unie.

Pour empêcher que les pieds de devant ne ſe deſſéchent à l'écurie, il faut les froter deux fois la ſemaine avec cet onguent, & il n'eſt point

beſoin de liſiére, quand ce n'eſt que pour entretenir & nourrir la corne.

Voici encore un autre onguent de pied qui ſe fait à peu de frais. Une livre de tarc ou gaudron, une livre de ſain-doux, demi-livre de miel; le tout incorporé enſemble & mis dans un pot de terre verniſſé, pour s'en ſervir au beſoin.

Après s'être ſervi pendant pluſieurs jours de quelques-uns de ces onguens, mais particulierement du premier, pour amollir toute la corne du ſabot, ſi les talons ſont extraordinairement ſerrés, il faut faire une autre opération pour les élargir: voici en quoi elle conſiſte. Il faut faire parer le pied, & particulierement les talons, mais à plat ſeulement, & ne point attendrir la corne avec le fer chaud, comme font les maréchaux communément pour avoir plus de facilité à couper la corne, & ſe bien garder de fendre les talons & de ſéparer les quartiers d'avec la ſole, ce qui leur donne occaſion de ſe renverſer encore davantage. Enſuite avec une reinette vous faites trois ou quatre raies à un petit travers de doigt l'une de l'autre ſur les quartiers, creuſant depuis la couronne juſqu'au bas du ſabot, juſqu'au vif; & vous rempliſſez enſuite ces raies d'onguent de pied pour les amollir, & vous en couvrez le ſabot & même le dedans du pied, qu'il faut ferrer avec un fer à pantoufle, pour que les talons ſoient chaſſés en dehors par la forme de ce fer à meſure que la corne recroîtra. Si l'encaſtelure eſt ſi conſidérable qu'il faille y remédier promptement, au lieu du fer à pantoufle on peut en faire faire un qui différe des fers à tous pieds en ce qu'ils n'ont qu'une ſeule charniere, & que celui-ci en doit avoir deux

qui séparent le fer en trois portions à peu près égales. Comme cet accident n'arrive qu'aux pieds de devant, la portion du fer qui regne autour de la pince doit être étampée à quatre cloux, & chaque branche à deux seulement ; & on tient les deux branches écartées par le moyen d'une clavette. A mesure que la corne prend accroissement, on écarte encore les branches que l'on tient écartées par le moyen d'une clavette plus longue que la premiere ; & on tient ces parties amollies tant en dehors qu'en dedans avec l'onguent de pied, ayant soin de tenir de la filasse imbibée de cet onguent dans le pied avec des écliſſes de fer.

Si le Cheval est encastelé de vieux, & que les remédes cy-dessus n'ayent pas réussi ; le plus court est de le dessoler, & de se servir du dernier fer cy-dessus décrit

Fourchette neuve.

On appelle fourchette neuve, lorsque la corne de la fourchette venant à se pourrir, il en repousse une autre à la place, ce qui rend cette partie sensible & douloureuse, & fait souvent boiter un Cheval. Cela arrive ordinairement aux Chevaux d'Espagne & aux Barbes, qui ont le dedans des pieds fort creux ; & lorsqu'on est longtems sans les ferrer, la fourchette se pourrit : c'est pourquoi il faut leur parer la fourchette tous les mois ou cinq semaines pour prévenir cet accident. Pareille chose arrive aussi aux Chevaux de carosse qui ont le pied plat & la fourchette grasse, laquelle est aussi sujette à se pourrir : il est à craindre à ceux-ci, qu'il ne s'y forme un fic, maladie

dangereuſe, dont nous parlerons dans la ſuite
Pour remédier au pied d'un Cheval qui a la fourchette pourrie, il faut, après lui avoir bien paré & nettoyé la fourchette, ſe ſervir d'eau ſeconde pour deſſécher la partie, ou bien du deſſicatif ſuivant.

Une once de couperoſe verte, deux onces de litarge d'or, une once de noix de galle, demi-once de vert de gris, & demi-once de vitriol de Chipre, le tout en poudre, & infuſé à froid dans une chopine de fort vinaigre l'eſpace de quatre à cinq jours avant de s'en ſervir. Plus cette compoſition vieillit, meilleure elle eſt. Elle eſt encore excellente pour deſſécher toutes les mauvaiſes humeurs qui tombent ſur les jambes des Chevaux.

On peut faire une eau ſtiptique avec une once de cantharides, autant de verd de gris, & deux onces de ceruſe en poudre, que l'on mêlera dans une pinte d'eau de vie & chopine de vinaigre. Elle ſert au même uſage.

De l'Ognon dans le pied.

L'Ognon eſt une groſſeur, qui vient entre la ſole & le petit pied; c'eſt ordinairement un reſte de forbure ou meurtriſſure, quelquefois une goutte de ſang meurtri ou extravaſé, qui au lieu de ſuppurer, ſe deſſéche ſur la ſole, & y forme une eſpéce de durillon.

On deſſole d'abord le Cheval, & avec une feuille de ſauge ou un biſtouri on le détache & on panſe la plaie comme à un Cheval deſſolé de nouveau.

Du Cheval deſſolé de nouveau.

APRES l'avoir laiſſé ſaigner, il faut mettre de la thérébentine pure ſur de la filaſſe.

Il faut remarquer ici que tous les Auteurs & la plûpart des Maréchaux recommandent, après avoir appliqué les étoupes, de bien preſſer & ſerrer l'appareil, de crainte que les chairs ne ſurmontent; ce qui eſt fort mal, car ſi la compreſſion eſt plus forte qu'il ne convient, c'eſt préciſément ce qui les fait ſurmonter, par l'inflammation que cette preſſion cauſe dans la partie; & ſi elle eſt outrée, les chairs ne ſurmontent pas à la vérité mais la mortification & la gangrene s'y mettent. On peut faire d'autres digeſtifs, ſi le cas le requiert. On appelle digeſtif une compoſition molle & de la conſiſtance de l'onguent, faite ordinairement avec des huiles, des baumes, & des adouciſſans, pour calmer la douleur, faire revenir les chairs, déterger les ulcéres, & mondifier le pus. Ce qui eſt décrit au Chapitre de l'atteinte & du javar peut ſervir ici avec les mêmes précautions. On peut, ſi on veut le rendre déterſif, y ajouter du miel.

Il faut après avoir fait le panſement de la ſole, appliquer autour du paturon & de la couronne un défenſif, que l'on fait avec deux livres de ſuie de cheminée, demie livre de thérébentine, autant de poix graſſe & autant de miel, ſix jaunes d'œufs & environ une pinte de vinaigre. On applique ce mêlange ſur des étoupes, dont on environne le paturon & la couronne, pour deffendre cette partie contre l'inflammation. C'eſt pourquoi on

appelle ce remède (ainsi que ceux qui sont employés à pareille intention) un défensif. Il faut le continuer huit ou dix jours, & employer après l'onguent de pied autour du sabot.

De la Bleime.

Si l'on ne remédie pas à tems à l'encastelure, il arrive quelque fois une meurtrissure dans le sabot par la longue compression des parties qui y sont enfermées. La cause n'étant pas ôtée, cette meurtrissure engendre une corruption & une pourriture, qui met le Cheval en un danger éminent de perdre le pied & de garder long-tems la litiére.

La même chose pourroit arriver par quelque chute ou par quelque coup, que le Cheval se seroit donné sur la sole.

Il n'y a aucune différence à faire entre la bleime & le javar, quand la bleime est ancienne : car on distingue trois sortes de bleimes, comme de javars ; sçavoir, la simple contusion ou meurtrissure sous le pied ; la bleime nouvelle & où le tendon souffre altération ; & l'encornée ou ancienne, lorsque la matiere soufle au poil. Cependant dans la bleime encornée, on trouve plus fréquemment un os de graisse ou filandre. On appelle os de graisse une matiere endurcie & congelée, soit par un sang extravasé, coagulé & desséché, soit par de la graisse & des parties tendineuses, fondues & mastiquées autour de quelque filandre, détachée intérieurement de la corne. En un mot c'est une escare de quelqu'une des parties contenues dans le mal, qui est pourrie & doit

néceſſairement ſortir par ſuppuration : & le ſiége de la bleime eſt ſous le petit pied, & celui du javar, comme nous avons dit, dans tout le pâturon ; c'eſt la ſeule différence que l'on puiſſe faire.

Pour la bleime nouvelle, on ne deſſole pas le Cheval ; on ſe contente de faire bien parer le pied juſqu'au vif, pour découvrir la contuſion qui paroît au travers de la corne, rouge & de la largeur d'une piece de douze ſols, quelquefois plus, & faire ſortir le ſang extravaſé ; & enſuite mettre de l'eſſence de thérébentine avec de l'eau-de-vie ; mais s'il y a ſuppuration, & que le trou pénétre juſqu'au tendon, le plus court eſt de deſſoler le Cheval, de peur qu'il ne ſe faſſe un renvoi à la couronne, & que la matiere ne ſoufle au poil, ce qui gâteroit le tendon. Après quoi on traite le mal comme il eſt dit à la fin du Chapitre du Cheval deſſolé de nouveau.

Des Seimes.

LA Seime eſt une fente dans les quartiers du ſabot, laquelle s'étend quelquefois depuis la couronne juſqu'au fer ; ce qui arrive plus communément aux quartiers de dedans, comme les plus foibles ; & aux pieds de devant, comme les moins expoſés à l'humidité, laquelle eſt le préſervatif de cette maladie.

Cet accident eſt cauſé par l'aridité de la corne, qui s'eſt deſſéchée, ou pour avoir marché ſur des ſables brûlans ou ſur un terrain dur dans la gelée ; ou bien par la mauvaiſe habitude, qu'ont certains maréchaux, de parer trop à fond le pied d'un Cheval ; ce qui l'affoiblit ; ou ce qui eſt encore pis,

pis, de brûler la corne avec le fer rouge avant de parer; car cela affame le pied d'un Cheval, & eſt capable de le ruiner.

La ſeime ſaigne quelquefois; parce que le Cheval, poſant ſon pied par terre, la corne fendue s'entr'ouvre, & en ſe reſſerrant, lorſque le Cheval reléve le pied, elle pince la chair qui environne le petit pied, & coupe ou pince quelque veine ou artére, ſource de cette petite hemorragie. Ce n'eſt pas un des moindres accidens qui puiſſent arriver à un Cheval; car il eſt pour du tems hors de ſervice: & étant guéri, il eſt fort expoſé à retomber dans le même inconvénient.

Il eſt des Chevaux qui ont les pieds de derriere fendus par le milieu de la pince. Cet accident, que quelques-uns appellent *Soie*, arrive plus fréquemment aux Mulets qu'aux Chevaux. Ces ſortes de pieds ſe nomment, par reſſemblance, pieds de Bœufs. Les Chevaux pinſards y ſont plus ſujets que les autres. On appelle Chevaux pinſards ou rampins, ceux qui marchent ſur la pince.

Cette maladie arrive même aux pieds de devant, par la foibleſſe de la ſole, ou pour n'avoir point de corne en pince.

Il eſt encore une autre eſpéce de ſeime; mais qui eſt fort rare. C'eſt une fente de la corne du ſabot, qui eſt totalement interne, & qui vient à la partie antérieure quelquefois; mais plus communément à la partie interne du quartier de dedans d'une des jambes de derriere: on ne la peut connoître, qu'en parant le pied, parce qu'on apperçoit la fente à l'extrémité de la corne. Cette maladie ne vient ordinairement qu'aux Chevaux

des Pays Méridionaux, comme Barbes, Eſpagnols, &c. C'eſt pourquoi il eſt d'une conſéquence extrême d'avoir ſoin de nourrir le pied avec de l'onguent autour du ſabot ; & de le rafraîchir par deſſous avec de la fiente de Vache, ſurtout à des Chevaux qui ſortent peu ou qui travaillent l'Eté dans de grandes ſéchereſſes.

Quand ces accidens viennent d'une trop grande aridité, ou qu'ils ſont trop conſidérables, le plus court eſt de deſſoler le Cheval, & ſi les chairs ſurmontent par la crevaſſe, on trempe dans de l'eau-forte un petit bourdonnet de charpi, que l'on introduit dans la crevaſſe ; on peut auſſi au lieu d'eau-forte, ſe ſervir du ſublimé, comme pour les ſur-os. Si les chairs ne ſurmontent point, on lave la ſeime avec de l'eau-de-vie, & on y met un plumaceau avec un bandeau, on fait enſuite ferrer le Cheval avec un fer, qui ait un pinçon de chaque côté au deuxiéme clou.

Si la ſeime ne faiſoit que commencer, on appliqueroit horiſontalement ſur le haut du ſabot une S de feu ; par ce moyen on arrête le progrès de la ſeime, comme par une eſpéce de lien, parce que la nouvelle corne ou avalure qui s'y fait, eſt plus ſouple & moins *fiſſile*, c'eſt-à-dire, éclatante. Mais ſi la fente eſt conſidérable, il faut appliquer la même S de feu, de diſtance en diſtance, & toûjours horiſontalement ſ juſqu'au bas de la ſeime : on applique enſuite deſſus de l'onguent tout chaud, compoſé de poix noire, thérébentine, colofane & ſain-doux, parties égales & fondues enſemble ; on lui en remet deux jours après, & ainſi de ſuite pendant huit à dix jours. Il faut pendant tout ce tems, tenir le ſa-

bot envelopé & graiſſé d'onguent de pied. Il ne faut pas croire que cette cure ſoit peu de choſe ; car ſi la ſeime eſt fort ouverte, le Cheval reſte ſouvent deux à trois mois hors d'état de ſervir & le plus court en ce cas, comme on vient de le dire, eſt de deſſoler le Cheval, ſe ſervir des ſuſdits onguents autour du ſabot, & mettre de la thérébentine dans le pied pour panſer la ſole.

Quelques Auteurs propoſent de percer les deux côtés de la corne éclatée, de paſſer dans ces trous un fil de fer ſouple, & de lier ainſi la ſeime ; mais ce moyen ne vaut rien, parce qu'on riſque d'éclater la corne davantage, qu'il n'eſt pas aiſé de faire cette manœuvre, & que le poids du Cheval eſt plus fort que la réſiſtance que peut faire ledit fil : ainſi il s'en faut tenir à l'S de feu & en parant le pied, il faut faire un ſiflet ſous la ſeime. On appelle ſiflet une eſpéce de gouttiére que l'on fait ſous le pied à l'endroit où ſe termine la ſeime, afin que la réünion puiſſe ſe faire plus aiſément. Si l'on étoit abſolument obligé de faire ſortir le Cheval au bout de quinze jours où trois ſemaines, après y avoir mis des ſ de feu, il faudroit faire rogner l'éponge du fer du côté de la ſeime, pour éviter que le Cheval venant à s'apuier deſſus le fer en fléchiſſant, ne vint à écarter la fente mal réünie ou à éclater de nouveau la corne encore tendre & peu affermie. On appelle cette ſorte de fer demi-lunette : ceux qui lui ont donné le nom de demi-pantoufle confondent inutilement les termes, puiſqu'il y a une eſpéce particuliére de fer dont on a donné la deſcription, à qui ce nom eſt conſacré.

De la Solbature & des Pieds douloureux.

L'ON peut rapporter la solbature à la bleime de la premiere espéce; c'est-à-dire, à la meurtrissure ou contusion sous le pied; c'est pourquoi il est bon de prévenir ce mal dans son principe, aussi-bien que l'autre. Celui-ci arrive au Cheval, ou pour avoir marché à nud, ou parce que le fer portoit trop sur la sole. Quand cela vient du fer, on le remarque aisément, parce que le fer est lisse à l'endroit où il a porté sur la sole. Le Cheval qui en est incommodé le fait aisément connoître, parce qu'ayant les pieds douloureux, & ne pouvant se soûtenir dessus, il aime mieux se coucher, que de manger; se portant bien à cela près. On s'en assûre encore en tâtant la sole qui se trouve chaude, & en la pinçant legerement tout autour avec des triquoises parce que le Cheval feint aussi-tôt que l'on presse l'endroit douloureux.

Il faut après l'avoir déferré mettre dans le pied une emmiélure composée avec poix noire, saindoux ou vieux-oint, que l'on fait fondre avec un peu de thérébentine, & que l'on applique chaudement.

De l'Etonnement de Sabot.

CETTE maladie est des plus longues que puisse avoir un Cheval, des plus difficiles à traiter, & même à connoître.

Nous avons déjà dit, que cette masse que l'on appelle le pied d'un Cheval, étoit composée

d'un os, que l'on nomme *Le petit pied*, & du sabot. Le sabot est composé de quartiers, de sole & de fourchette. Le petit pied, qui est enfermé dans cette boëte, est attaché par sa partie postérieure, par de forts tendons qui ne prêtent pas aisément, & ne peuvent que très-difficilement se rompre. Par la partie latérale & antérieure, il est soûtenu ou retenu par une substance charnuë, graisseuse, nerveuse & tendineuse, qui lui donne de fortes attaches aux parois internes lateraux & antérieurs de la voûte du sabot par autant de feuillets (semblables à ceux qui se trouvent sous la tête d'un champignon) qui rencontre une surface également feuilletée dans la partie interne du sabot. Lorsque cette chair (qui quoique très-forte, a moins de résistance que les tendons) vient à se déchirer, corroder ou détruire, de quelque façon que ce soit; la pointe de l'os du petit pied, que nous avons dit être sémi-circulaire, baisse sur la sole vers la pointe de la fourchette, & avec le tems fait voir au travers une impression en forme de croissant. Cette partie n'ayant plus de soutien pardevant, le Cheval est obligé, en marchant de poser le talon le premier, ainsi que nous faisons nous-mêmes quand nous avons mal sous le pied par delà le talon.

Une humeur maligne qui environne les chairs qui sont autour du petit pied, & lui ôte son appui en rongeant toutes les adhérences, peut être la cause de cette maladie: c'est pourquoi on voit cet accident arriver dans la forbure; mais on en voit aussi sans forbure, à l'occasion d'un coup reçû sur le sabot, ou d'une chûte violente.

Il faut saigner à la pince du pied malade & mettre des emmiélures dans le pied comme à la solbature, pour empêcher que la corne ne se desséche, & un restrainctif sur la couronne avec la suie, ou le bol & le vinaigre ; ou bien avec la thérébentine & le miel : s'il n'y a pas d'amandement au bout des vingt-quatre heures, dessolez le Cheval, & continuez toûjours les restrainctifs sur la couronne.

Des Teignes.

Il n'y a point de partie dans le corps de l'animal exempte de maladie. La fourchette a les siennes, aussi-bien que les autres : elle est quelquefois criblée, comme si elle étoit vermoulue, & tombe par morceaux en pourriture. Le mal venant à pénétrer jusqu'au vif, le Cheval a des démangeaisons si grandes, qu'il lui arrive d'en boiter. Ce mal est plus douloureux que dangereux ; mais comme il n'est point de petits maux, il faut y remédier plûtôt que plûtard. On s'apperçoit aisément de ce mal, en ce que les Chevaux, qui en sont atteints, trépignent beaucoup, croyant se soulager, & que ce mal jette dans toute l'écurie une forte odeur de fromage pourri. Ce mal s'appelle *les Teignes*, parce qu'il y a une espéce de vers qui piquent le bois, de la même maniere que la fourchette de ces Chevaux est vermoulue.

Il faut bien parer la fourchette & la laver avec de l'eau-de-vie, ou du vinaigre chaud, où l'on aura éteint un morceau de chaux vive ; & appliquer par dessus le restrainctif fait avec les blancs d'œufs, la suie & le vinaigre.

De l'Enclouure.

LA dénomination ſeule de cette maladie en donne l'idée d'abord. On entend aiſément, que c'eſt une bleſſure faite par un clou dans le pied. Ce nom eſt pourtant commun à celle qu'un Cheval reçoit ou d'un chicot dans un bois, ou d'un éclat de verre, ou d'un têt de pot caſſé, ou autres choſes ſemblables, qui ne ſe rencontrent que trop ſouvent dans les ruës, & qui piquent ou percent le deſſous du pied ; mais comme le pied eſt compoſé de différentes parties, dont il y en a, qu'il eſt plus dangereux d'offenſer l'une que l'autre, cela nous oblige à diſtinguer différentes eſpéces d'enclouеures. Nous diſtinguerons donc l'enclouеure ſimple de la compliquée : nous appellons ſimple, celle qui n'a fait qu'ouvrir la ſole & a pénétré peu avant dans les chairs, qui ſont entre la ſole & le petit pied : Compliquée, celle qui non-ſeulement a percé la ſole & les chairs qui ſont deſſous ; mais encore la pince du petit pied, ou le corps même de cet os, qui s'en trouve quelquefois éclaté. Cette derniere eſt la plus dangereuſe ; car ſi l'os eſt éclaté il n'y a onguent ni médicament qui puiſſe le guérir ſans qu'il en tombe une eſquille, & par conſéquent ſans deſſoler le pied ; ce qui n'arrive point, ſans qu'il ſe forme des filandres ou os de graiſſe, & preſque tous les mêmes accidens décrits au javar. Si l'os n'eſt point éclaté ; mais que les tendons qui vont juſqu'à la pince de l'os du petit pied ſoient offenſés, & que le trou ſoit rebouché, le mal travaille ſourdement, & il ſe fait une

fupuration entre l'os & la corne, qui peut faire en peu de jours des progrès d'autant plus grands, que l'on tardera davantage à donner iſſue à la matiere qui, ainſi enfermée, ſoufflera au poil & pourrira tout le pied.

Il faut obſerver que l'enclouëure eſt d'autant plus dangereuſe, qu'elle eſt plus proche de la pince ou de la pointe de la fourchette, parce que vers la partie antérieure du pied, il n'y a aucun intervalle entre la ſole & l'extrémité du tendon d'Achiles : tout au contraire derriere la pointe de la fourchette on a vû des clous entrer dans la ſole & percer de part en part les talons & ſortir vers le pli du pied & de l'os de la couronne, ſans qu'il en ſoit arrivé aucun accident, parce que le clou n'avoit rencontré ni pû rencontrer de parties tendineuſes, & n'avoit percé que des parties graiſſeuſes.

Nous ne parlerons ici que de l'enclouëure accidentelle & inévitable ; car pour celle qui arrive par le manque d'adreſſe d'un aprenti Maréchal, qui encloue un Cheval en le ferrant, nous en avons parlé au Chapitre de la Ferrure ; & il ſuffit ordinairement à celle-là, de retirer le clou auſſi-tôt, & de ne point faire marcher le Cheval, que l'on n'ait ôté le clou qui le bleſſe.

Dès qu'on s'apperçoit qu'un Cheval eſt encloüé, il faut tirer le clou ou le chicot ; en un mot, ce qui le bleſſe : & ſi le Cheval boite, tâcher ſur le champ d'agrandir l'ouverture & faire fondre dedans quelques gouttes de cire d'Eſpagne, ſi l'on n'a rien de mieux à y appliquer dans le moment : ſi le nerf n'eſt point piqué, ni le petit pied offenſé, cela peut ſuffire ; mais

ſi le nerf étoit offenſé, cela ne doit ſervir qu'en attendant qu'on puiſſe avoir du baume dont voici la compoſition. Prenez ſix onces d'huile de pétrole, douze onces d'eſſence de thérébentine, & une poignée de fleurs d'hypericum, & mettez-les enſemble dans une bouteille de verre double; expoſez-les au Soleil pendant ſix ſemaines, & gardez pour le beſoin. On fait chauffer un peu de ce baume, & on en verſe dans le trou que l'on bouche avec du coton; on met une rémolade par deſſus, & on ferre à quatre cloux ſeulement. Comme on peut n'être pas toûjours, muni de cet onguent, ce mal étant fréquent & pouvant arriver dans des endroits où l'on eſt dépourvû de tout ſecours, voici pluſieurs remédes qui ſont plus faciles à trouver. On aura ſoin toûjours, s'il eſt poſſible, d'agrandir le trou, & on y mettra de la mille-feüille, où de l'ortie, où de la racine vierge, où du perſil, ou du perſicaria pilé, & on fera tenir l'herbe en place du mieux qu'il ſera poſſible juſqu'à ce qu'on ſoit à portée d'avoir du ſecours. On peut encore faire fondre de l'onguent de pied, & en verſer chaud dedans le trou, ou bien l'huile de thérébentine: le ſuivant eſt un peu plus efficace, ſurtout s'il y avoit pourriture. Mettez infuſer un gros de vitriol romain en poudre dans une pinte d'eſprit de vin, ou d'eau-de-vie.

Autre Reméde.

PRENEZ aloës ſoccotrin & ſucre, de chaque demi-once; mettez le tout en poudre fine, & mêlez avec trois onces d'huile de thérébentine: s'il y avoit quelque filandre au fond de la plaie en cas

que l'enclououre fut vieille, on y mettroit un peu de ſublimé en poudre : obſervant toûjours de mettre de l'onguent de pied autour du ſabot, & le défenſif avec la ſuie, le vinaigre & le blanc d'œuf autour de la couronne, de crainte que la matiére ne ſouffle au poil, & ne deſſoude le ſabot.

Autre reméde : Prenez vitriol blanc, vitriol Romain ou de Hongrie, vert de gris, le tout en poudre, de chacun une once : mettez le tout dans un pot de terre, & verſez deſſus une pinte du meillieur vinaigre, & une poignée de ſel. Vous ferez boüillir le tout à petit feu, juſqu'à ce qu'il ſoit réduit à moitié ; vous verſerez de cette liqueur dans le trou de l'enclououre, & mettrez pardeſſus de la filaſſe & quelques écliſſes pour tenir ladite filaſſe. Ce reméde eſt un des meilleurs.

On ſe ſert auſſi pour les cloux de ruë du baume de Madame Fueillet ; en voici la recette. Prenez demi-livre d'huile d'olive la meilleure, demi-once d'huile de geniévre, trois gros d'eſſence de gérofle, deux gros de vitriol bleu en poudre, autant d'aloës ſoccotrin en poudre, & autant de thérébentine de Veniſe la plus claire ; mettez le tout dans un pot de terre neuf, remüez-le pendant trois quarts d'heure ; laiſſez-le boüillir un quart d'heure, puis rafroidir ; mettez-le enſuite dans des bouteilles. C'eſt un reméde dont on s'eſt ſervi avec beaucoup de ſuccès, même pour des plaies ſur les hommes : on s'en ſert comme du précédent

Moins un Maréchal peut ſe ſervir de la ſonde & mieux c'eſt ; ſous prétexte de chercher le mal, on en fait un réel.

ARTICLE II.

Des Maladies du Corps.

DE LA FIEVRE.

LA fiévre eſt une accélération dans le mouvement du ſang, durable, cauſée, ou par une compreſſion plus forte du cœur & des artéres, ou par l'augmentation de ſon volume, ou par le mêlange de quelque nouveau principe qui le rend plus actif; ou par tous les trois enſemble.

Comme cette maladie précéde, accompagne ou ſuit ordinairement toutes les autres, nous la mettons la premiere.

On diſtingue en général deux ſortes de fiévres, ſçavoir la fiévre eſſentielle, & l'accidentelle ou ſymptomatique.

Quand la fiévre eſt la ſuite d'une autre maladie, & qu'elle ne joue que le deuxieme rôle on l'appelle *Symptomatique*. Quand elle joue le premier & qu'elle fait elle-même les principaux accidens, c'eſt-à-dire que les principaux accidens diſparoiſſent quand la fiévre ceſſe, ou qu'il n'y en a point d'autre que la fiévre même, on l'appelle *Premiere* ou *Eſſentielle*.

Cette ſymptomatique ne fait point l'objet de ce Chapitre. En guériſſant la maladie, dont elle eſt le ſymptôme, elle ſe diſſipe auſſi; & nous en avons traité dans pluſieurs endroits des maladies de l'Avant-main, comme nous en parlerons encore dans les différentes maladies, qui nous reſtent à décrire.

C'eſt la fiévre eſſentiellement fiévre, fiévre par elle-même, ou fiévre réglée, & portant ſon caractére propre, que nous voulons décrire.

On la reconnoît à pluſieurs ſignes. Le Cheval eſt dégoûté, a la tête peſante & immobile, les yeux ſont tuméfiés, il les ouvres avec peine, il les a remplis d'eau, les lévres pâliſſent & tout le corps paroît flaſque; les teſticules pendent, ſon haleine brûle & ſent mauvais, & l'on s'apperçoit d'une chaleur exceſſive par tout le corps juſqu'au bout des oreilles; il bat du flanc, il paroît inſenſible aux coups, & il eſt ſi chancellant, qu'il ſemble devoir tomber à chaque pas. Eſt-il tombé ou couché, il a de la peine à ſe relever, à moins que ce ne ſoit dans la violence de l'accès d'une fiévre chaude: car dans celle-ci, c'eſt tout le contraire; il ſe roidit, il ſe débat, & s'agite violemment dans le friſſon; les dents lui craquent & il tremble par tout le corps. Lorſque la fiévre eſt violente, les crins s'arrachent facilement, & il paroît à la racine une eſpéce de petit bouton blanc; & quand elle a duré quelque tems on lui trouve la bouche pleine d'ulcéres.

On diſtingue cinq eſpéces particuliéres de cette eſpéce, les voici. L'héphémere ou de 24. heures, la tiérce, la quarte, la continuë, & la peſtilentielle.

L'héphémere eſt donc une fiévre qui ne dure que 24. heures, ou du moins qui ne dure pas deux jours entiers. Cette fiévre n'a point, ou a peu de friſſon, elle eſt violente dans ſes accidens, auſſi vient-elle toûjours de cauſe violente, comme de trop de fatigue, d'un trop grand chaud, d'un trop

grand froid, de coups, de faim, de soif, de blessures, &c. Suivant les causes, on y apporte différents remédes. Le repos, à la fatigue; une chaleur douce, au grand froid; les rafraîchissans, au grand chaud; la nourriture legére, à la faim; la boisson, à la soif; les onctions adoucissantes, aux blessures & meurtrissures, &c. Cette fiévre ordinairement n'est pas dangereuse; mais comme on ne peut pas prévoir dès le premier jour si elle finira au bout des 24. heures, il est bon de ne la pas négliger, comme telle.

La fiévre tierce se reconnoît à son retour périodique de jour à autre, c'est-à-dire, qu'elle laisse un jour de bon, & le suivant l'accès revient, & ainsi des autres.

La quarte laisse deux jours de bon, & revient le jour suivant; en sorte qu'il y a deux bons jours entre deux mauvais, & un mauvais, entre quatre bons.

La continuë n'a point de relâche; mais a quelquefois des redoublemens à chaque jour. Celle-ci est très-périlleuse pour les Chevaux, & est la plus commune. Quand cette fiévre dure plus de trois jours sans intermission, elle est fort dangereuse.

La derniere enfin, est la fiévre pestilentielle ou épidémique, laquelle infecte des Provinces entiéres, ou tout un camp. Elle se connoit par la promptitude avec laquelle elle ravage tout un Pays, en se communiquant d'abord aux Chevaux de la même écurie, puis à ceux du canton, & par la promptitude avec laquelle ces animaux périssent. C'est pourquoi il est difficile de réchaper les premiers qui en sont attaqués;

mais ils donnent des avertissemens pour les autres. Il y a un inconvénient dans cette maladie, qui est que s'il en a couru une pareille dans la Province l'année précédente, ou quelques années auparavant, les remédes & la méthode, dont on aura usé, ne conviendront plus dans cette nouvelle maladie.

Voici les remédes que l'on employe pour la fiévre continue, qui est la plus ordinaire. Il faut saigner le Cheval des deux flancs, & deux heures après lui donner un lavement composé avec catholicon, miel & huile d'olive dans une décoction de mauves & de chicorée sauvage; le laisser bridé toute la nuit; & s'il y a râlement, il faut le mettre au billot la tête basse, & ne le laisser manger de 24. heures; on réitere l'usage du billot de trois heures en trois heures, pendant un quart-d'heure chaque fois.

S'il n'y a point de râlement, on lui donne, avant que de le mettre au billot, demi-livre de bon miel blanc ou de Narbonne dans demi-septier de vin blanc; & on lui fait prendre tous les deux jours deux onces de baume de copahu dans une chopine de vin, avec un quarteron de sirop de roses.

Il faut lui mettre devant lui un seau d'eau blanche avec du son, ou bien avec de la farine d'orge, qui est la meilleure, & lui renouveller cette boisson deux fois le jour, ayant soin de bien laver le seau à chaque fois, le tenir chaudement si c'est en Hiver, & en Eté dans un endroit tempéré; surtout grande litiere sous lui, afin qu'il puisse se reposer, ce qui seroit un bon signe: car tant qu'un Cheval ne se couche point, il est toûjours en danger.

Du Farcin.

QUOIQUE les Auteurs, qui ont traité des maladies des Chevaux, ayent distingué trois, quatre six & jusqu'à huit sortes de Farcin, après les avoir éxaminées toutes avec attention, & comparées avec ce que l'expérience nous présente aux yeux tous les jours, nous ne voyons pas que l'on doive en distinguer un si grand nombre.

Cette maladie, est une corruption générale de la masse du sang, qui se trouvant appauvri des parties balzamiques, & aigri par une humeur âcre & corrosive, cherche à se dépurer à l'extérieur du cuir sous la forme de boutons, qui à la fin se crévent d'eux-mêmes. Cette maladie doit être regardée comme une maladie de la peau, l'orsqu'il n'y a point de pourriture intérieure; & en ce cas elle est facile à guérir, & peut être regardée comme la galle des hommes, ce qu'il sera aisé de reconnoître par la méthode & l'espéce des remédes dont on fait usage dans la cure de cette maladie. Lorsque la malignité de l'humeur a attaqué en même tems les organes intérieurs & les principaux visceres, le farcin devient incurable; comme un éréspele rentré, une dartre repercutée par des remédes astringents, une petite verole, ou une galle rentrée, causent souvent une maladie intérieure & mortelle aux hommes, quoiqu'originairement ce fût une maladie fort simple & aisée à traiter.

Le Cheval peut gagner cette maladie par un trop long repos après un grand travail; par une trop grande nourriture après une maladie où il n'aura été ni saigné ni purgé; pour avoir re-

çu des coups ou des plaies, qu'on aura négligé de panſer ; pour avoir mangé de l'avoine nouvelle ou du foin nouveau ; pour avoir approché d'autres Chevaux infectés de cette contagion ; ou par un reflux d'humeurs, dont on aura ſupprimé l'écoulement, &c.

Quand cette maladie ne vient point de l'intérieur, ou qu'elle ne fait que commencer, il paroît ſeulement quelques boutons volants à différentes parties du corps ; car il n'y en a pas une d'exempte. Cette eſpéce n'eſt pas difficile à guérir. Toutes les autres ſont très-rebelles aux remédes, pour ne pas dire mortelles ; ainſi il eſt inutile de les diſtinguer en rouges, jaunes, blanches & noires, puiſque d'une façon ou d'autres elles ſont également difficiles à guérir ; & que les farcins cordés, à cul de poule, en couillon de cocq, mouchereux, biurques, taupins, &c. ne ſont que différentes figures ou métamorphoſes d'un même mal.

Cette maladie attaque ordinairement les tendons; quand elle ne les attaque pas, on la regarde comme farcin volant. Ce mal veut être traité & par le dedans & par le dehors.

Il faut commencer par ſaigner le Cheval au col; & ſi le Cheval eſt fort chargé de farcin, ou qu'il ſoit invétéré, on réïterera la ſaignée une ou deux fois. On le mettra en même tems à l'uſage du ſon & de la paille de froment pour toute nourriture, & à l'eau blanche pour toute boiſſon: enſuite on le purgera avec une once & demie d'aloës, & une once de ſené en poudre, infuſés à chaud dans une bouteille de vin blanc ; au lieu de la poudre de ſené, on peut employer une once d'hiera

d'hiera diacolocynthidos ou deux onces de confection hamech, que l'on délaïera dans la bouteille de vin où l'on aura fait infuser l'aloës la veille. Il ne faut donner cette médecine qu'après avoir préparé pendant quatre jours le Cheval par des lavemens de mauves, de guimauve, de boüillon blanc & de joubarbe dans chacun desquels on ajoûtera une once de sel de prunelle, & dont il prendra trois par chaque jour. En donnant cette médecine, il faut qu'il y ait dix à douze heures que le Cheval n'ait bû ni mangé; & il faut qu'il reste autant de tems après à jeun: & le jour qui suit la purgation, on commence à le mettre à l'usage des poudres suivantes. Prenez azarum, sassafras, & galanga, de chaque un quarteron; pilez le tout & le passez au travers du tamis fin, & en donnez demi-once le matin & autant le soir dans le son. Quand les poudres sont finies, & qu'elles ont bien fait, on en fait de nouvelles. On peut lui donner le sur-lendemain de la purgation, le breuvage suivant par le nez. Prenez une pinte de lait, une once de galanga, & demi-once d'antimoine crud, l'un & l'autre mis en poudre fine; mêlez le tout dans le lait chaud, sortant de la vache, & réïtérez de dix en dix jours. Le lendemain de l'usage de ce lait, on lui donnera les pillules suivantes.

Prenez mercure coulant & soulfre en poudre, de chaque deux onces: mettez le tout dans un mortier de marbre, & broïez continuellement sans piler jusqu'à ce que tout le mercure soit uni avec le soulfre, & qu'il ne reste qu'une poudre noire: vous y mêlerez ensuite deux onces d'aloës soccotrin en poudre, que vous incorporerez dans un sirop fait

avec deux onces de manne dans suffisante quantité d'eau, & que vous roulerez ensuite sur de la réglisse en poudre, pour en faire des pillules de la grosseur que vous voudrez, & que vous ferez avaler au Cheval avec un verre de vin à chaque pour qu'elles passent plus aisément, & qu'elles se délaïent dans l'estomach du Cheval. On réiterera ces pillules trois ou quatre fois tous les quatre ou cinq jours, suivant la force du Cheval & l'effet du remède.

Quand il y a des boutons épanoüis en rose, on fait une composition de poudres, que l'on applique dessus avec une spatule.

Prenez un demi-quarteron de sublimé, une once de couperose blanche, une once de vitriol bleu, une once de vert de gris, & deux gros de poivre, le tout en poudre fine passée au tamis; mêlangez-les bien pour le besoin. On renouvelle l'application de cette poudre au bout des 24. heures, & on lave les jours suivants avec de l'oxycrat, pour ôter la puanteur.

Si les boutons ne séchent pas par le remède ci-dessus, il faut prendre un fer chaud, tout rouge, & percer les boutons, sur tout ceux qui sont au jarret, au milieu & jusqu'au fond; introduire ensuite dans chaque trou un petit morceau de sublimé corrosif, & boucher les trous avec du soulfre, en le faisant fondre, afin que le sublimé ne sorte pas; ce qui fera tomber les boutons de farcin : Et pour les faire entiérement sécher, on doit les laver avec de l'urine de vache, ou avec la lescive suivante.

Prenez trente ou quarante pommes sauvages, & les pilez; mettez-les avec huit ou dix livres de

cendres de sarment de vigne boüillir dans vingt pintes d'eau, que vous ferez réduire à douze : laissez reposer la liqueur, & la versez ensuite par inclination pour en bassiner tous ces boutons. En Eté on peut faire cette cotion au soleil ; mais en Hyver il faut en bassiner les plaies du Cheval dans l'écurie, à cause du froid & de l'humidité.

Il faut remarquer que le travail fait du bien à un Cheval qui a le farcin ; mais il ne faut pas qu'il aille dans l'eau ou dans la boue, ce mal doit être entretenu sec. On a vu des jambes grosses & enflées de farcin pendant des années entieres, guérir ensuite parfaitement.

Il faut bien prendre garde que le Cheval ne porte la dent sur aucun bouton, ou ne le lèche ; car alors tous les remédes seroient inutiles, & en voulant guérir une partie, il reporteroit le mal à d'autres.

On peut encore se servir des pillules suivantes, qui sont aisées à faire.

Prenez une once & demie d'aloës soccotrin, une once de sené, demi-once d'agaric en poudre fine ; faites-en des pillules avec un quarteron de beure, & les lui faites avaler pour une seule prise, le laissant bridé cinq heures après. En se servant de ces pillules, il faut lui donner quelques jours après les suivantes ; & se servir alternativement de cinq en cinq jours des unes & des autres : lui donnant toûjours la poudre cordiale décrite en ce Chapitre dans les jours intercalaires.

Prenez deux onces de mercure & une once de soulfre amalgamés ensemble dans un mortier, avec un quarteron de beure, qu'on donne avec la même précaution au Cheval.

Les jours intercalaires, c'eſt-à-dire, entre la purgation, on lui fera faire encore uſage d'un billot avec un quarteron d'aſſa-fœtida, & on l'attachera haut, juſqu'à ce qu'il ait tout mâché.

On pourroit auſſi employer pour purgatif, au défaut des compoſitions dont nous venons de parler, les pillules de Cinnabre, une chaque fois, ou deux pillules puantes.

Il faut remarquer que tous les remédes que l'on vient de décrire, ne ſont utiles que lorſque le farcin n'eſt point compliqué, ou n'a point dégénéré par vétuſté dans une eſpece de morve : car ſi le Cheval eſt glandé, & qu'il jette par le nez, ce ſeroient peines & remédes perdus.

On voit par l'uſage du mercure, du ſoulfre & des cotions extérieures, que cette maladie eſt de la nature de la galle des hommes, & qu'elle ne ſe guérit que quand elle n'affecte que la peau. Elle approche aſſez de la nature de la teigne pour la difficulté à ſe guérir ; & on a vu quelquefois le premier bouton qui a paru, être le dernier à ſe cicatriſer. Mais il faut dans cette eſpece de maladie continuer les remédes, tant qu'il en paroît quelques veſtiges.

De la Pouſſe.

LA pouſſe eſt une très-grande difficulté de reſpirer, provenante de quelque embarras dans la ſubſtance du poumon. Cet embarras provient ordinairement de l'épaiſſiſſement de la lymphe qui s'échape dans la reſpiration, & s'épaiſſit dans les veſicules du poumon ; ce qui arrive quelquefois par l'entrée ſubite d'un air froid, dans les mêmes veſicules.

Il peut provenir encore de l'engorgement des glandes du poumon, ou de la gêne du sang dans les vaisseaux sanguins qui entrent dans la composition de ce viscere.

Cette maladie est précisément ce qu'on appelle l'asthme chez les hommes. Si elle n'est pas accompagnée d'ulceres, elle est très-difficile à guérir; & si elle est accompagnée d'ulceres, c'est pour lors la phtysie ou la pulmonie, & elle est absolument incurable.

A cette maladie parvenuë à son dernier période, se joignent la fiévre, le battement de flanc, la rougeur dans les yeux, l'étisie, un écoulement de matieres puantes & infectes par les nazeaux, une faim canine, & le flanc redouble dans la respiration, c'est-àdire, que dans une inspiration le Cheval croyant prendre assez d'air par le poumon, & ne le pouvant à cause que les lobes du poumon sont farcis d'humeurs visqueuses, ou sont desséchés, il met sur le champ tous les muscles de la poitrine dans une violente contraction dans la crainte de suffoquer, pour relever les côtes, ou plûtôt, afin de parler plus correctement, pour les avancer, afin que l'air entre plus librement dans la poitrine. Ce mouvement qu'on appelle *Redoubler*, tend les muscles du bas ventre qui s'attachent aux dernieres côtes, & forme le long des flancs une espéce de cordon, qui est sensible à la vûë à cause de la maigreur du Cheval.

Cette maladie peut être héréditaire; mais elle provient communément ou de violents efforts, qui auront causé la rupture de quelque vaisseau dans le poumon, & à sa suite un ulcére; ou d'un épanchement de sang dans la cavité du thorax,

où il ſera dégénéré en pus, ou d'une toux qui aura été négligée : elle peut provenir auſſi d'alimens trop chauds, comme de trop de foin, ou de l'uſage de vieux ſainfoin, ou de foin poudreux, ou même de trop de ſéjour.

Soleyſel a décrit cette maladie comme une faim canine du poumon : il prétend que ce viſcére a beſoin d'une quantité exceſſive de nourriture, & qu'étant affamé dans cette maladie, il conſomme ſeul tous les alimens que l'on donne au Cheval ; & ne pouvant mettre que peu de choſe à ſon profit, il aime mieux ſe défaire du réſidu par un déluge d'urine, qu'il envoie aux reins par un conduit particulier, connu de ſon tems ſans doute, mais dont la route ſe trouve perduë aujourd'hui, que d'en faire part aux autres membres ſes voiſins. C'eſt ainſi qu'il explique la maigreur énorme qui accompagne cette maladie. Il appuie cette découverte, qu'il ne doit qu'à lui-même, & dont aucun Auteur François, Italien, Allemand ni Latin n'avoit parlé avant lui, ſur des expériences dignes d'attention, & ſa Diſſertation eſt très-curieuſe juſqu'à la fin : on ne pourroit y déſirer que le vrai & le vrai-ſemblable.

Cette maladie eſt longue & difficile à guérir ; cependant quand elle ne fait que commencer, on peu en venir à bout, parce que l'ulcére ne ſe forme pas d'abord.

Il faut commencer par ôter le foin au Cheval, ou du moins lui en donner très-peu & ſeulement avant que de le faire boire; enſuite on le ſaigne au col : deux jours après on prend une once de baume de ſoulfre préparé à l'eſſence de thérébentine, que l'on met dans une chopine de vin blanc

avec une demi-once de cryſtal minéral, qu'on lui fait avaler : deux jours après on réïtere la même doſe ; & deux autres jours après on lui donne encore la même choſe, en diminuant ſeulement de moitié la doſe du baume de ſoulfre : continuez ainſi pendant quelque tems à lui en donner de deux jours l'un. Il faut avoir ſoin ſeulement de le tenir bridé huit heures avant & huit heures après.

Dès le commencement des remédes, il faut mettre le Cheval à l'uſage d'une des poudres ſuivantes dans du ſon ou dans de l'avoine.

Prenez fleur de ſoulfre, fenugrec, ſucre candi, iris de Florence, limaille d'aiguille, régliſſe, de chaque un quarteron ; mettez le tout en poudre fine, & donnez-en demi-once le matin & autant le ſoir. S'il étoit dégoûté, & qu'il ne voulût pas manger d'avoine, on pourroit lui donner du ſon.

Il faut pendant tout le cours de la maladie, mettre le Cheval à l'uſage de la paille pour toute nourriture.

Autre.

Prenez régliſſe, fleur de ſoulfre, baies de laurier, anis verd & ſucre candi, un quarteron de chaque ; & en faites du total une poudre fine. On peut donner de celle-ci une once le matin & une autre le ſoir.

Autre.

Mettez deux livres de fleur de ſoulfre ſur une de limaille d'aiguille, & ajoutez trois quarterons de régliſſe en poudre ; tamiſez le tout : cette poudre opérera à demi-once le matin & autant le ſoir.

Si le Cheval eſt pouſſif outré, les remédes ci-

dessus ne pourront que le soulager & non le guérir : & pour en tirer quelque service, il faut lui ôter entiérement le foin, à la place duquel on lui donnera de la paille de froment propre & sans poussiere, le matin & le soir de l'avoine bien nette, & à midi du son moüillé avec un peu d'eau ; il faut le faire travailler peu & souvent, pour le tenir en haleine. On doit observer le même régime pour les Chevaux qui sont gros d'haleine.

Comme il est impossible de guérir cette maladie, lorsqu'elle est invétérée, quand même il n'y auroit pas d'ulcére ; on ne laisse pas que de rapporter divers remédes qui y donnent du soulagement, pour en pouvoir tirer quelque service. C'est pourquoi nous ajouterons encore les suivants, afin que l'on puisse choisir suivant la commodité des lieux où l'on se trouve

Remédes contre la Pousse.

Faites boüillir trois poignées de bugloſe dans six ou sept pintes de vin blanc jusqu'à diminution de moitié. Faites-en prendre à un Cheval environ une pinte de deux jours en deux jours, & le tenez chaudement ; faites-lui une grande litiere, & qu'il ait été trois heures au filet avant que de prendre le remédе, & qu'il y reste autant après : ensuite il faut lui donner un bonne poignée de bled de seigle, & le foin qu'on lui donnera doit être moüillé. Vous arroserez toûjours son avoine avec de l'eau tiéde. Si on fait ce remédе de mois en mois, on pourra encore tirer beaucoup de service d'un Cheval malgré sa maladie.

Autre.

Si vous êtes dans un pays où les figues soient communes, fraîches ou séches, pilez-les bien pour en tirer environ une demie livre de jus, que vous mêlerez avec du son de froment. Donnez le tout à manger au Cheval soir & matin, & continuez pendant quelque tems.

Autre reméde utile contre la Pousse, & pour maintenir l'haleine à un Cheval.

Il faut prendre des chardons dont on se sert pour grater les draps, (c'est le *dipsacus* ou le chardon à foulon) mettez-les en poudre & passez-les par le tamis ; faites-en prendre à un Cheval soir & matin demi-once chaque fois dans son avoine. Ce petit reméde, quoique simple, est très-bon pour soulager un Cheval pousif, & pour maintenir son haleine, quand il ne le seroit pas ; il est bon même de le faire prendre quand on a une grande course à faire.

Autre pour soulager un Cheval pousif.

Prenez du plomb, faites-le limer le plus fin que vous pourrez ; donnez-en une once chaque fois dans l'avoine du Cheval, & qu'elle soit moüillée ; car il ne faut jamais rien donner de sec dans cette maladie.

Autre reméde pour arrêter la Pousse.

Prenez des branches de genet, feüilles & fleurs, une bonne demi-poignée, que vous hacherez bien menu & mêlerez dans l'avoine, après que vous l'aurez arrosée avec de l'eau. Il faut conti-

nuer à lui faire manger du genet huit ou dix jours de suite, & le mener à l'eau une ou deux fois par jour, pour le faire nager sans le laisser boire.

Autre.

Prenez de la fleur de genet & des feüilles d'épine blanche les plus fraîches & les plus tendres ; des feüilles de saule, des plus jaunes, & du pas d'âne, autant de l'un que le l'autre ; hachez le tout bien menu, & en faites manger au Cheval tant qu'il sera possible dans du son, & qu'il ne soit nourri pendant quinze jours ou plus qu'avec de la paille, & le Cheval sera soulagé pour quelque tems.

Autre.

Faites faire diette au Cheval pendant quinze jours, c'est-à-dire, qu'il ne mange que de la paille & du son, & ne le faites point travailler. Au bout de huit ou dix jours de régime, on lui fera prendre les pillules suivantes.

Prenez agaric, aloës, aristoloche ronde, de chaque demi-once, réglisse, enula campana, fleur de soulfre, le tout en poudre, miel commun, de chaque une once ; lard, deux onces. Réduisez toutes ces drogues en poudre, mêlez-les ensemble, & avec du beure frais, faites-en des pillules, que vous roulerez dans la poudre de sucre ou de réglisse : faites-les prendre au Cheval de jour à autre huit ou dix fois, ce reméde le soulagera beaucoup.

De la Courbature.

L'ON appelle Courbature dans les animaux, ce que les Medecins appellent aux hommes pleuresie ou fluxion de poitrine : effectivement même parmi les hommes, les gens grossiers sont accoûtumés de donner ce nom indifféremment à l'une & à l'autre de ces maladies, lorsqu'ils s'en trouvent atteints. La preuve en est aisée à démontrer par la comparaison des accidens, qui arrivent également dans les uns & dans les autres. Les premiers qui se manifestent, sont une fiévre violente, avec les mêmes accidens décrits dans la Pousse ; mais celle-ci ne vient gueres qu'aux Chevaux qui ont passé six ans : la Courbature au contraire vient indifféremment aux uns & aux autres. Comme cette maladie est aiguë, violente & courte dans sa durée, elle vient ordinairement d'une fatigue outrée, d'un travail excessif, ou d'une intempérie de régime extraordinaire ; il n'est pas étonnant qu'on la voye accompagnée des mêmes accidens décrits aussi aux articles des jambes foulées & de la forbure ; non que la Courbature ne puisse se trouver sans ces accidens, mais parce que ces maladies provenant communément les unes & les autres de causes assez semblables, elles peuvent fort bien être compliquées les unes avec les autres.

Quand il n'y a point de complication, cette maladie ne laisse pas d'être encore dangereuse & vive ; mais elle n'est pas de durée, à moins que ce ne soit un reliquat de quelqu'autre maladie, qui par sa longueur ou sa violence peut laisser quelqu'altération dans le poumon.

Les Chevaux attaqués de ce mal ſont dits Courbattus ; quelques-uns les appellent *Panthis*.

Prenez une pinte de bierre, demi-livre de bon miel blanc, demi-livre d'huile d'olive, trois quarterons de fleur de ſoulfre ; mettez le tout dans la pinte de bierre, & avec la corne faites-le avaler au Cheval, que vous tiendrez bridé cinq heures devant & cinq heures après.

On peut réïterer le même breuvage cinq à ſix jours après, ſi le Cheval n'eſt pas guéri.

Comme cette maladie eſt accompagnée de fiévre qui eſt ordinairement très-violente, il n'y a point de difficulté qu'il faut dans ce cas ſaigner le Cheval, & lui donner matin & ſoir un lavement émollient & rafraîchiſſant, ainſi que l'on doit faire dans toute maladie aiguë, quoiqu'on puiſſe dire au contraire.

De la Toux.

TOUT Cheval qui touſſe, ne doit pas pour cela être condamné pouſſif ni courbattu : quoique cet accident ſoit un ſymptôme de ces deux maladies, il n'en eſt quelquefois que l'avant-coureur, & n'en eſt pas toûjours ſuivi. Même ſi l'on négligeoit moins ce mal, il y auroit moins de pouſſes & de courbatures ; une deſcription de cette maladie ſeroit inutile, des oreilles ſuffiſent pour la reconnoître : elle n'eſt point à négliger. Elle vient quelquefois pour avoir mangé du foin poudreux ou une plume, quelquefois pour avoir avalé de la pouſſiere en Eté ; & quelquefois c'eſt le commencement d'un morfondement. Quand elle eſt opiniâtre, & qu'elle dure plus d'un jour ſans di-

minuer, prenez quatre onces de fleur de soulfre, quatre onces de réglisse fraîche, quatre onces de sucre candi, deux onces d'anis verd & deux onces de baies de laurier en poudre; prenez le blanc & le jaune de deux œufs, & y mêlez deux onces du mêlange de ces poudres avec une once de thériaque, & suffisante quantité d'huile d'olive, pour en faire un opiat; ajoûtez-y la grosseur d'une féve de tarc; (c'est du godron) délayez cet opiat dans une chopine de vin, & le faites avaler au Cheval: réiterez de deux jours l'un, jusqu'à ce que la livre de ces poudres soit employée.

On en peut ajouter aussi dans son avoine, demi-once le matin & autant le soir.

Si l'on peut avoir des branches de genet, on en fera boüillir quatre ou cinq poignées dans huit ou dix pintes d'eau, & on en mêlera deux pintes avec de l'eau commune chaque fois qu'on lui donnera à boire.

Autre.

Prenez deux livres de mine de plomb rouge, autant de soulfre en canon, une once & demie de muscade, une once & demie de sel polychreste, six gros de graine de geniévre: faites du tout une poudre & la divisez par onces & en donnez une once le matin & une once le soir dans l'ordinaire du Cheval.

De la Gras-fondure.

NOUS mettons cette maladie à la suite de la courbature, de la pousse, & de la toux, moins parce que le grand travail en peut être la cause

auſſi-bien que des précédentes, que parce qu'elles ont un ſigne commun, qui pourroit s'y faire méprendre, ſi l'on n'y faiſoit pas une attention particuliére. Mais on évite la ſurpriſe, en examinant les excrémens : car en les faiſant vuider, on les trouve coëffés, c'eſt-à-dire, enveloppés d'une matiere ſemblable à de la graiſſe, & ils ſe trouvent quelquefois ſanglants. Cette maladie eſt très-périlleuſe, & plus commune aux Chevaux gras & qui ont ſéjourné, qu'à d'autres.

Le Cheval atteint de ce mal, en perd le boire & le manger, bat du flanc où il ſent de la douleur, regarde cette partie, & ne peut demeurer couché ni levé. Quand il jette par les nazeaux en abondance, & que la matiere eſt ſanglante, ce qui arrive quelquefois, le mal eſt ſans reſſource.

Auſſi-tôt qu'on s'en apperçoit, il faut ſaigner le Cheval au col, & lui donner des lavemens émollients de deux heures en deux heures ; quelques-uns recommandent en lavement comme un ſpécifique, le ſang tout chaud d'un veau ou d'un mouton qui vient d'être égorgé : il eſt certain que ce reméde eſt bon. Deux heures après donnez-lui deux pillules puantes délayées dans chopine de vin ou de bierre ; & une heure après deux autres pillules pareilles, juſqu'à quatre priſes d'heure en heure. S'il y a peu ou point de fiévre, on peut lui donner les poudres précédentes indiquées pour la pouſſe, & particuliérement la deuxiéme. S'il y a de la fiévre, il faut lui donner le breuvage d'eaux cordiales; le mettre à l'uſage dubillot ; & ſi la fiévre étoit violente, on pourroit lui donner le breuvage avec le baume de copahu.

Ces pillules puantes peuvent être miſes en uſa-

ge dans la forbure, la courbature & les tranchées avec lesquelles cette maladie a grand rapport, se rencontrant fort souvent ensemble.

Les jours suivants un ou deux lavemens suffisent par chaque jour.

On peut après la saignée faire usage du breuvage suivant.

Il faut prendre environ deux livres de plantes de joubarbe, que l'on pilera dans un mortier pour en tirer le jus, & ensuite prendre environ une pinte de petit lait & à son défaut une chopine de lait que l'on mêlera ensemble; vous le ferez tiédir & y ajoûterez demi-once de sel de prunelle: vous réïtérerez ce breuvage deux fois par jour. Si au bout de trois ou quatre jours le Cheval n'est pas guéri, donnez-lui le remède suivant.

Prenez huile d'olive, miel de Narbonne ou miel blanc, de chaque quatre onces; thérébentine de Venise, deux onces. Mêlez le tout ensemble dans une bouteille de vin blanc, que vous ferez tiédir & prendre au Cheval. Le Cheval guérira, en continuant ce remède, pourvu que la forbure & le mal de cerf ne soient point compliqués.

Autre.

Prenez beure frais, jus de rue, jus d'armoise, jus d'herbe de S. Jean, de chaque demi-livre; lait de vache frais tiré, deux livres; douze jaunes d'œufs. Mêlez le tout & le faites prendre au Cheval, un peu tiéde, pendant trois jours de suite; mais vous ne lui donnerez à boire, que trois heures après l'avoir pris: & pendant le cours de la maladie, vous lui donnerez deux ou trois lavemens par jour, que vous composerez de la maniere suivante.

Faites boüillir de gros pois blancs, à leur défaut des féves blanches, jusqu'à ce que cela soit en purée, que vous passerez à travers un tamis ou linge : vous mêlerez dans cette purée autant de lait de vache, & y ferez fondre demi-livre de beure frais ; vous y ajouterez deux onces d'huile de thérébentine. Mêlez le tout pour le donner en lavement au Cheval. Il faut qu'il contienne environ quatre pintes : & tout cela étant bien observé, vous pouvez espérer guérison.

Quand les accidens commenceront à diminuer, on purgera le Cheval avec la médecine suivante.

Prenez thériaque, deux onces ; sené, demi-once ; manne, deux onces ; genciane, une once ; cristal minéral, demi-once : mêlez le tout dans une bouteille de vin blanc, & le donnez au Cheval. Vous réïtérerez au bout de quelques jours le même breuvage, & userez souvent de lavemens laxatifs.

Du Flux de Ventre.

ENTRE le maladies du ventre, il y en a une qui lui est particuliére, & que l'on nomme *Diarrhée* ou *Flux de Ventre*, sous laquelle nous renfermerons deux autres maladies qui en sont des especes plus dangereuses ; sçavoir, la dyssenterie & la passion iliaque, que les Maréchaux appellent l'une & l'autre *Tranchées rouges*.

La simple diarrhée, est lorsque le Cheval rend ses excrémens plus liquides que de coûtume, sans être digérés & fréquemment.

La dyssenterie, est lorsqu'il est tourmenté de tranchées, que les excrémens sont sanglants, & que le fondement est fort échauffé & enflammé.

Et

Et la passion iliaque, lorsqu'il revient par les nazeaux ou par la bouche, une espéce de matiere glaireuse, qui semble venir de l'estomac : maladie rare ; mais qui arrive quelquefois, & qui a toûjours été regardée comme mortelle.

Cette maladie a un si grand rapport avec la passion iliaque ou cholera morbus des hommes, que nous serions presque tentés de douter d'une chose qui a passé jusqu'à présent pour un axiôme inconteſtable parmi les connoisseurs en Cavalerie, au sujet du vomissement des Chevaux, qu'on rapporte ne leur arriver jamais. Il est certain que dans cette maladie, les Chevaux non seulement rendent une abondance d'excrémens ; mais encore qu'ils rejettent par la bouche une si grande quantité de viscosités & de vilainies, que l'estomac paroît devoir en être la source, quoique l'on sçache fort bien que les glandes sublinguales & parotides en peuvent fournir beaucoup. En effet pourquoi dans ces animaux, dont les organes paroissent disposés comme ceux de l'homme, ne seroit-il pas possible qu'il y eût un mouvement antiperistaltique ou renversé, & qu'ils pussent aussi-bien rejetter par la bouche que presque tous les animaux ? Il est vrai que cette maladie est rare parmi les Chevaux ; mais peut-être est-ce faute d'observations assez exactes, que l'on a toûjours été dans cette opinion.

La boisson des mauvaises eaux, & l'usage des mauvais alimens, contribuent beaucoup à ces maladies, aussi-bien qu'à la formation des vers dont nous allons parler.

Pour le simple dévoiement, on fait rougir un morceau d'acier & on l'éteint dans une pinte de

gros vin rouge, qu'on fait avaler au Cheval. Si cela ne suffit pas, on fera usage pendant quelques jours matin & soir du lavement suivant.

Il faut prendre environ quatre pintes de vin émétique, dans lequel on fera boüillir vingt ou trente glands de chêne mis en poudre, les plus vieux sont les meilleurs; lorsqu'ils auront bien boüilli, il faut laisser refroidir cette composition jusqu'à ce qu'elle soit en état de la faire prendre au Cheval. On y ajoûtera la valeur d'un quarteron d'huile d'olive. On pourra aussi lui faire un breuvage d'une pinte de vin émétique, où l'on aura mis une douzaine de glands en poudre. Deux jours après on lui fera prendre une once de rhapontic, qui pour cette maladie fait autant d'effet que la rhubarbe du Levant.

S'il y a fiévre ou tranchées, c'est-à-dire, douleurs d'entrailles, on fait saigner le Cheval au col, & on lui donne force lavemens avec le boüillon blanc ou la traînasse cuite dans le boüillon de tripes ou dans la décoction d'une fraise de veau bien grasse, ou d'une tête de mouton, que l'on fait cuire avec sa laine; ou bien encore le lavement de sang chaud d'un veau ou d'un mouton, dont on vient de parler.

Ensuite de la saignée, on lui donne un breuvage avec trois onces de thériaque dans trois demi-septiers de gros vin rouge: ou bien on fait boüillir dans un pot une demi-douzaine d'œufs dans suffisante quantité de vinaigre; on en fait avaler au Cheval trois le matin, & autant le lendemain.

Faites la même chose à la passion iliaque; mais réïtérez plusieurs fois la saignée dans les vingt-

quatre heures, & les lavemens ; & faites ronger le carreau au Cheval, afin qu'il jette beaucoup.

On peut se servir encore du vin émétique : on en donne une chopine. Il ne fait pas aux Chevaux le même effet qu'aux hommes : il ne les purge presque point ; & par une mécanique singuliere, il semble les rafraîchir au lieu de les échauffer, & leur donner de l'appétit.

Des Vers.

La corruption des alimens qui ne se digérent point dans l'estomac des Chevaux, donne lieu au dévelopement & à la génération de différentes sortes de vers, dont les œufs se trouvent semés sur le fourage & sur les différents grains, dont on nourrit les bestiaux. Ces vers incommodent beaucoup les animaux, aussi-bien que les hommes, & peuvent après les avoir tourmentés long-tems, leur causer enfin la mort aux uns comme aux autres.

Il en est d'espéce plus mauvaise l'une que l'autre ; l'usage les fait connoître. Quand un Cheval les rend par le fondement, il n'est pas difficile de soupçonner qu'il en reste d'autres ; mais quoiqu'on ne lui en voye pas rendre, il est des signes qui font connoître qu'il en a dans le corps.

Quand on le voit maigrir peu à peu, quoiqu'il mange beaucoup, & qu'il se frote souvent la queuë jusqu'à se la peler ; qu'il paroit morne & triste ; que le poil malgré un pansement assidu, devient terne & hérissé ; qu'il regarde souvent son ventre, comme s'il vouloit montrer la source de son mal & le lieu de sa douleur : il y a lieu de

ſoupçonner qu'il eſt incommodé de vermine.

Il en eſt une eſpéce fort commune, qu'on nomme *Moraines*, qui ont leur ſiége dans les replis du fondement, qui par ſa conformation particuliére conſerve le crotin trop long-tems. Les Chevaux qui ſortent des herbes, y ſont plus ſujets que les autres. Cette eſpéce n'eſt pas dangereuſe, & on ſe contente de les tirer avec la main. On peut même tirer ceux qui ſont dans le gros boyau avec la main en ſe graiſſant tout le bras juſqu'au coude avec de l'huile ou du beure, après s'être ſoigneuſement roigné les ongles comme on fait quand on veut tirer le crotin qui y ſéjourne ſi long-tems, qu'un Cheval ne peut fienter ni recevoir de lavement. Mais comme il eſt impoſſible d'aller chercher de même ceux qui ſont dans les autres inteſtins, on a recours à des breuvages ou à des opiates vermifuges. Le breuvage ſuivant eſt bon pour toute eſpéce,

Prenez trois onces de thériaque, une once de corne de cerf en poudre, & une once & demie d'aloës ſoccotrin auſſi en poudre; mettez le tout infuſer dans trois demi-ſeptiers d'eau, & le faites avaler.

Deux jours après on peut donner en pillules l'opiat ſuivant.

Prenez poudre cordiale, une once; ſublimé doux, raclure de corne de cerf, aloës ſoccotrin, de chaque demi-once; incorporez dans ſuffiſante quantité de beure frais, pour en faire un opiat, que l'on fait avaler pour une priſe au Cheval.

Ce reméde eſt auſſi fort convenable pour le battement de flancs qui accompagne la pouſſe.

La poudre d'acier & de ſoulfre, à la doſe d'une

once le matin & une once le soir, convient aussi dans cette maladie. On peut encore employer l'éthiops minéral: on en incorpore deux onces avec suffisante quantité de beure frais, dont on fait des pillules, que l'on roule sur de la poudre de réglice; & on réitére trois ou quatre fois, laissant deux jours d'intervalle entre chaque prise; le laissant à chaque fois quatre ou cinq heures devant & après sans boire ni manger.

Mettez dans son avoine une once de fleur de soulfre & une once d'antimoine crud en poudre.

Si le Cheval a des moraines au fondement, frotez-le lui, si vous voulez, avec de l'essence de thérébentine; & s'ils continuent à reparoître, donnez-lui le breuvage précédent.

De la Jauniſſe.

QUOIQUE cette maladie ne soit pas connuë sous ce nom pour les Chevaux, elle ne les attaque pas moins réellement. Il est vrai que les Auteurs qui en ont traité, l'ont décrite sous le nom de mal de tête, plûtôt que sous son véritable nom; mais comme le mal de tête n'est tout au plus qu'un accident de cette maladie, nous avons été obligés de la transporter des maladies de l'avant-main où elle se présentoit naturellement sous son autre nom, à celles du corps.

Cette maladie se manifeste de maniere à ne s'y pas méprendre: car outre le dégoût, la foiblesse & la tristesse de l'animal, il a les yeux & les levres jaunes, & la férosité du sang qu'on lui tire, est entiérement infectée de cette couleur. Cette maladie vient toûjours d'une obstruction ou engor-

gement du foie, & eſt ordinairement accompagnée de tranchées ; c'eſt pourquoi on y employe aſſez volontiers les mêmes remédes. Cependant en voici un qui a eu un heureux ſuccès dans cette maladie.

Prenez un demi-boiſſeau de cendres de ſarment, & en faites leſſive avec quatre pintes d'eau de riviére, que vous repaſſez quatre fois ſur les cendres toutes boüillantes ; puis mêlez une livre de bonne huile d'olive, & un quarteron de bayes de laurier en poudre dans cette leſſive paſſée à clair.

Faites ſaigner le Cheval aux flancs & le laiſſez bridé toute la nuit. Le lendemain matin faites-lui avaler deux verres de cette compoſition bien mêlangée & le laiſſez encore bridé deux heures après, puis vous le débriderez & lui donnerez à boire de l'eau blanche, & à manger du ſon moüillé pendant un quart-d'heure ; rebridez-le, & deux heures après donnez-lui deux autres verres de ladite leſſive, & lui en donnez ainſi quatre à cinq priſes par jour, & le mettez en lieu obſcur ſur de bonne litiére, éloigné de tout bruit & dans une écurie à part, tant pour éviter la contagion, que pour ſa commodité.

On peut lui faire ronger le carreau un bon quart-d'heure le matin, & lui donner une chopine de vin émétique à la place du précédent remède ; mais le précédent eſt plus efficace, & lui fera jetter de l'eau & de la morve en quantité par le nez ; & quand l'appétit lui ſera revenu, faites-le promener en main un quart-d'heure par jour pendant ſept ou huit jours, & le purgez avec deux onces de pillules appellées *Cephalicæ minores Galeni*.

Des Tranchées.

LES tranchées ſont un tiraillement des inteſtins cauſé, ou par l'abondance des matieres, ou par leur qualité corroſive, ou par un engorgement de ſang ; c'eſt ce qui fait trois eſpéces différentes de cette maladie.

Celle qui vient de l'abondance des matieres, eſt ordinairement la plus ſimple. Ce ſont la plûpart du tems des vents raréfiés & des matieres crues & indigeſtes.

Enſuite vient le teneſme, qui eſt cauſé par l'engorgement des vaiſſeaux ſanguins. Cette eſpéce de tranchées commence par un dévoiement d'un jour, & finit par des efforts inutiles, que fait le Cheval pour fienter; ce qui lui cauſe beaucoup de douleur & le met en danger.

La troiſiéme eſpéce a été décrite ſous le nom de *Paſſion iliaque*. Dans celle-ci, le mouvement des inteſtins eſt renverſé, & les alimens reviennent par la bouche, ou du moins il revient par la bouche, des matieres gluantes & corrompuës, dont nous avons parlé cy-devant : car c'eſt la même maladie, & c'eſt cette eſpéce que les Maréchaux appellent des *Tranchées Rouges*.

En général on reconnoît qu'un Cheval a des tranchées, lorſqu'il ſe débat, qu'il ſe veautre, qu'il cherche ſans ceſſe à ſe coucher & à ſe relever, qu'on entend des broüillemens & des tonnerres dans ſon ventre, que les flancs lui battent & lui enflent, qu'il les regarde, qu'il bat des pieds de derriere, qu'il tremble, qu'il perd l'appétit, que les teſticules ſuent & qu'il ne peut uriner.

Prenez demi-ſeptier de bon vin blanc, un verre d'huile d'amandes douces, deux onces de thérébentine de Veniſe la plus claire, une once de cryſtal minéral & deux onces d'eſſence de genièvre ; mêlez le tout & le faites avaler avec la corne. Ce reméde convient dans les tranchées, parce qu'il eſt propre pour uriner.

Il ne faut pas épargner les lavemens doux & onctueux à ce mal.

On peut au lieu du reméde précédent, lui donner une once de thériaque avec une pincée de ſafran en poudre dans une chopine d'eau-de-vie ; ou bien une chopine d'eau-de-vie & autant d'huile : mais les deux premiers ſont plus efficaces.

Les pillules puantes ſont auſſi bonnes pour guérir de ce mal.

Il y a des gens qui prétendent que le ſternutatoire ſuivant eſt excellent pour les tranchées.

Prenez une bonne poignée de lierre terreſtre, broyez-la dans vos mains, mettez-en moitié dans chaque nazeau du Cheval, & fermez les nazeaux, en les tenant avec les mains, comme pour l'empêcher de reſpirer, l'eſpace de quelques minutes ; lâchez après ; le Cheval s'ébroüera, ſe ſecoüera, ſientera & urinera.

De la Rétention d'Urine.

RAREMENT voit-on cette maladie ſeule : elle eſt ordinairement la ſuite des tranchées ou des maladies du ventre. C'eſt pourquoi on renvoie à ces maladies-là, en cas que le mal ſoit opiniâtre. Mais s'il n'étoit pas accompagné de

tranchées, le reméde suivant suffiroit. Faites avaler au Cheval quatre onces de colofane en poudre dans une chopine de vin blanc.

De la Fortraiture.

On appelle un Cheval fortrait, lorsqu'il devient étroit de boyaux, & qu'on lui voit deux cordons de nerfs, qui vont depuis le foureau gagner les sangles extraordinairement racourcis & douloureux, ce qui fait perdre l'appétit au Cheval, & la nourriture par conséquent. Il est des Chevaux, qui sans être fortraits, sont si maigres, qu'il est nécessaire de les engraisser, soit pour les pouvoir vendre, soit même pour s'en pouvoir servir. C'est pourquoi nous donnerons tout de suite la maniere d'engraisser les Chevaux maigres & dégoûtés.

Des Chevaux maigres & dégoûtés.

Quand on ne connoît point la cause pour laquelle un Cheval, qui mangeoit bien auparavant, cesse tout à coup de manger, on lui donne un coup de corne dans le palais. Cette manœuvre ordinairement réveille l'appétit du Cheval, quand il n'y a pas d'autre maladie.

S'il lui vient des espéces de cloches dans la bouche, comme de petites peaux blanches, faites-lui manger quelques grapes de verjus, si c'est dans la saison.

Si ce dégoût vient d'un vice de l'estomac, mettez-lui deux onces d'assa fœtida envelopé dans un linge au mastigadour.

Et s'il eſt fortrait, frotez ſouvent les deux nerfs retirés, avec onguent d'altheâ & onguent de Montpellier, & lui faites avaler une livre de lard frais ſans coüenne, coupé par roüelles l'une après l'autre, de deux jours l'un, & par deſſus un demi-ſeptier de vin.

Les jours d'intervalle vous pouvez le mettre au maſtigadour avec l'aſſa fœtida.

Quelques-uns les engraiſſent avec des féveroles, c'eſt la petite eſpéce de féve de marais ; mais on prétend qu'elles donnent des tranchées : cela n'arrive cependant pas toûjours.

Les Anglois ſe ſervent de la compoſition ſuivante, & diſent que c'eſt la meilleure de toutes les médecines pour purger, engraiſſer & donner de l'appétit.

Prenez ſix livres de fleur de farine, deux onces d'anis, ſix dragmes de cumin, une dragme & demie de carthamus, une once deux dragmes de fenugrec, une once & demie de fleur de ſoulfre, une chopine d'huile d'olive, une livre & demie de miel, deux pintes de vin blanc, le tout réduit en pâte ; les ſimples pulvériſées & paſſées au tamis ; faites-en des boules de la groſſeur du poing. Le matin & le ſoir en donnant à boire au Cheval, il faut diſſoudre une de ces boules dans ſon eau, la remüant juſqu'à diſſolution, & la donner à boire : d'abord il la rebutera ; mais il ne faut point lui en donner d'autre, juſqu'à ce qu'il la boive.

On ſe ſert encore, pour engraiſſer un Cheval, & lui donner du boyau, d'orge mondé : on en donne tous les matins un demi-boiſſeau dans un ſeau d'eau. D'autres mettent dans l'avoine qu'ils donnent trois fois par jour, une poignée de graine

d'ortie à chaque fois, & font boire le Cheval à l'eau blanche de farine de féves pendant trois semaines ou un mois.

Voici encore une autre méthode, que l'on peut observer. Après avoir saigné le Cheval, l'avoir mis à l'eau blanche & purgé, vous le nourrirez matin & soir avec du son boüilli dans de l'eau; & on le lui fera manger chaud, après y avoir mêlé à chaque fois deux onces de la poudre suivante, & pardessus demi-picotin de froment.

Prenez fenugrec, sel commun, graines de lin, de fenoüil, d'anis & de laurier, fleur de soulfre, réglice, aristoloche ronde, agaric, mirrhe, aloës soccotrin & racine de chardon beni, de chaque deux onces; gérofle, noix muscade, cannelle & gengembre, de chaque une once: faites du tout une poudre fine pour l'usage.

A midi vous lui donnerez moitié avoine & moitié féves.

Blessures & Enflures sous la Selle & sur les Rognons; & des Cors.

Les uns & les autres sont ordinairement l'effet d'une selle trop dure, & des harnois mal faits ou gâtés. Ces maladies négligées peuvent estropier un Cheval & le mettre hors de service.

Si-tôt qu'on s'apperçoit qu'un Cheval est blessé sous la selle, & que l'enflure n'est pas de conséquence, il suffit de froter la partie avec savon & de l'eau-de-vie; mais si l'enflure est considérable, il faut se servir du reméde suivant.

Prenez quatre ou cinq blancs d'œufs, & les battez avec un gros morceau d'alum pendant un quart-d'heure; il faut y ajouter ensuite un verre d'huile

de thérébentine, autant d'eau-de-vie ; battre encore le tout enſemble, & de cette compoſition en froter bien la partie enflée matin & ſoir : on la nétoie enſuite & on la fortifie avec de l'eau-de-vie, lorſqu'elle eſt deſenflée. Par ce reméde, on évite tous les accidens qui peuvent arriver des enflures cauſées par la ſelle, ſur le garot, ſur les rognons & ſous la ſelle.

Si ce ſont des cors qui viennent & ſur les rognons & aux pointes des mamelles de la ſelle, il faut les amolir en les frotant avec onguent de Montpellier toutes les vingt-quatre heures ; ou bien avec du vieux-oint le plus vieux quon pourra trouver. Il fera tomber l'eſcare, que l'on panſera enſuite avec de l'eſſence de thérébentine, & du charpi fait avec de vieilles cordes pilées & miſes preſque en poudre.

On ſe ſert d'un ſuppuratif qui eſt fort bon pour les cors ; mais que l'on ne trouve pas ſitôt, parce qu'il faut l'avoir tout préparé. Il ſe fait avec deux onces d'huile d'olive, cire neuve, thérébentine de Veniſe, poix noire, poix reſine, poix graſſe, graiſſe de mouton, graiſſe de porc mâle, de chaque demi-once, que l'on fait fondre à petit feu pour faire le mêlange de l'onguent.

S'il y a grande plaie, & qu'il faille deſſécher ; mettez deſſus des cendres de coquille d'œuf, de drap ou de ſavate brûlée, ou bien des feuilles de tabac verd pilé dans la ſaiſon, ou de la chaux vive éteinte dans égale quantité de miel.

L'ongent ſuivant eſt excellent pour toutes ſortes de bleſſures & de plaies, ſurtout pour les ulcéres, chancres, vieilles bleſſures & autres difficiles à guérir.

Il faut prendre douze onces de la meilleure huile d'olive, deux onces de la meilleure eau forte, & deux gros de bonnes éguilles : il faut les caſſer en deux pour être ſûr qu'elles ſont de bon acier ; celles qui plient, ne valent rien. Vous mettrez le tout dans un grand vaſe de verre ; ſçavoir, les éguilles les premieres, l'eau forte enſuite, & ſur le champ verſez l'huile. Il faut obſerver, en verſant l'huile, d'éloigner la tête, pour que la vapeur ne monte pas au viſage. On laiſſe le tout pendant vingt-quatre heures ſans le remuer ni le toucher : on enleve après ce tems l'onguent avec la pointe d'un couteau : on jette l'eau qui reſte dans le fond du verre ; on nettoie l'onguent de toute écume qui s'eſt faite ſur la ſuperficie, & on a ſoin d'en ôter toutes les parties d'éguilles qui peuvent reſter : on lave enſuite l'onguent dans une jatte d'eau, juſqu'à ce que changeant de différente eau, la derniere conſerve ſa couleur ordinaire : on ramaſſe alors l'onguent, & on le conſerve dans des pots de fayance pour s'en ſervir au beſoin. On nettoie alors la plaie avec du vin chaud : on met de cet onguent dans une cuilliere, on le fait fondre, & avec une plume on en arroſe un peu la plaie ; enſuite on en imbibe légerement une charpie que l'on applique ſur la plaie, & on la couvre d'une compreſſe trempée dans du vin chaud : on bande enſuite la plaie ; on panſe le mal toutes les vingt-quatre heures.

De l'Effort de Reins.

QUAND un Cheval tombe d'un lieu élevé ſur les quatre jambes, & qu'il ſe trouve avoir un far-

deau lourd sur le corps, il est aisé de juger la forte & douloureuse impression que cette chûte doit causer sur les vertebres des lombes, ou plûtôt sur les tendons des muscles qui les tiennent réünies. Ce que nous avons dit, en parlant de l'entorse, se peut rappeller ici; avec cette différence pourtant, que s'il y avoit luxation, dislocation ou fracture aux reins, il seroit inutile de tenter le moindre secours. Mais il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, que cela arrive, à moins que ce ne soit dans un précipice. C'est pourquoi on traite cette maladie comme une forte extension de nerfs & de tendons avec les résolutifs spiritueux & aromatiques.

Prenez, par exemple, de la lie de bon vin; faites boüillir dedans toutes sortes d'herbes fines, comme sauge, thim, romarin, marjolaine, laurier, lavande, hyssope, &c. faites-les bien cuire & amollir, exprimez-en le jus au travers d'un gros & fort linge, ou à une presse, & ajoutez dans ce jus poix noire, poix résine, poix de Bourgogne, de chaque un quarteron; bol d'Arménie en poudre, deux onces; sang-dragon, mastic, oliban, noix de gale, de chaque une once; huile d'aspic & thérébentine, de chaque deux onces: faites bien cuire le tout en consistance d'emplâtre bien gommeux & gluant, & l'appliquez le plus chaud que vous pourrez, sans pourtant brûler le Cheval, & frotez auparavant toutes les parties douloureuses ou offensées avec de bonne eau-de-vie ou esprit de vin, puis vous mettrez votre emplâtre étendu sur de bonne toile neuve, & vous suspendrez le Cheval pendant neuf jours.

S'il y a tumeur dans quelque partie où l'on

puiſſe ſoupçonner une humeur flottante, on peut y faire une légere inciſion, & y introduire tous les jours huile d'aſpic, d'hypéricum & de pétrole bien mêlangées enſemble.

On peut auſſi ſe ſervir de l'emplâtre rouge ou emmiélure rouge; ou bien du ſuivant.

Prenez cumin, fenugrec, baie de laurier & ſemence de lin, de chaque deux onces; broyez bien le tout enſemble, & y ajoûtez ce qui ſuit: farine de froment, huit onces; galbanum, ſang-dragon, maſtic en larme, de chaque deux onces. Vous y ajoûterez huit onces d'eſſence de thérébentine; d'onguent d'Agrippa, de martiatum, de chaque deux onces, & poix graſſe, demi-livre: mêlez exactement le tout, & le faites fondre lentement à un petit feu, & l'étendez ſur de la toile neuve, que vous appliquerez ſur la partie affligée.

De la Galle, Du Roux vieux, & des Dartres.

CETTE maladie eſt un vice de cuir, qui devient ulceré, plein de puſtules, & plus épais par l'engorgement de toutes les glandes de la peau, qui ſe trouvent abreuvées d'un ſuc acre & mordicant.

On en diſtingue de deux eſpéces, dont l'une eſt une eſpéce de gratelle & eſt ſans écorchure, mais qui s'étend inſenſiblement par tout le corps.

L'autre vient par plaie, en forme de boutons, qui s'écorchent & font place à une croûte qui tombe enſuite, ſi elle n'eſt de nouveau arrachée.

L'une & l'autre ſe connoiſſent aiſément au coup d'œil, parce que cette maladie fait tomber le poil, & paroit à la place.

La premiere eſpéce eſt la plus longue & la plus difficile à guérir ; elle peut provenir ou de contagion, ou de fatigue, ou de miſére ; pour avoir, par exemple, ſouffert la faim & la ſoif, les injures de l'air ; & pour avoir été mal, ou point panſé principalement aux Chevaux entiers & aux Chevaux qui tirent au colier.

De quelque eſpéce que puiſſe être celle dont le Cheval eſt attaqué, donnez-vous de garde de le panſer par des remédes extérieurs pour le guérir de ſa galle : le mieux & le plus ſûr eſt toûjours de le traiter intérieurement & de le guérir par le dedans. Les remédes extérieurs, donnez ſans précaution, peuvent faire rentrer l'humeur, & cauſer par conſéquent une grande maladie. Ils ne ſont pourtant pas à négliger.

Il faut ſaigner le Cheval au col, afin que les remédes agiſſent plus efficacement, & le purger le ſur-lendemain avec une once d'aloës ſoccotrin, demi-once de ſéné & deux gros & demi de fenoüil en poudre, infuſés dans trois demi-ſeptiers de vin, demi-heure avant que de le faire avaler.

Il faut obſerver de ne donner au Cheval que la moitié de ſa nourriture ordinaire le jour avant la médecine, & brider le Cheval cinq heures après. Il faut ſupprimer l'avoine & ne donner au Cheval que du ſon moüillé.

Après qu'il aura été ſaigné & purgé deux ou trois fois, ſi le mal eſt ancien, il n'y aura plus de danger de le froter avec de la leſſive commune où l'on aura fait boüillir deux ou trois onces de tabac de breſil, ou au défaut, du tabac ordinaire.

Voici encore un liniment qui eſt fort bon, & ſur

sur lequel on peut compter, quoique fort simple.

Prenez un quarteron de vieux beure salé, (le plus vieux est le meilleur), faites-le fondre avec un demi-verre d'huile à brûler, & en frotez la partie le plus chaudement que faire se pourra. Cependant si le garrot en étoit attaqué, il faudroit l'appliquer beaucoup moins chaud & le laisser refroidir, parce que cette partie est fort sensible. On peut encore user du remède suivant, après avoir usé quelques jours de la lessive précedente.

Prenez huile de laurier quatre onces; vif argent deux onces; incorporez-les bien ensemble, en sorte que le mercure ne paroisse point, & qu'il soit tout-à-fait éteint, & de cet onguent vous le froterez par tout où il y aura de la galle. Si c'est en été, & que le soleil paroisse, vous l'y laisserez une heure ou deux; & en hyver, vous le laisserez dans l'écurie; mais le remède n'opérera pas si promptement: il ne faut pourtant pas pour accélerer la guérison, faire comme la plûpart de ceux, qui avec une pelle ou fer rouge, approchent des endroits, qu'ils ont frotés d'onguent pour le faire pénétrer; car par ce moyen on détruit & brûle la racine du poil, & par conséquent on l'empêche de pousser, ce qui est fort désagréable; au lieu qu'en frotant cinq ou six fois seulement, une fois ou deux par jour, vous êtes sûr de guérir le Cheval.

La galle dégénere quelquefois par négligence en ce qu'on appelle *rouvieux*. Cet accident qui arrive plus communément à de gros Chevaux entiers, de trait, & de labourage, parce qu'ils sont communément plus chargés d'humeurs; qu'ils ont l'encolure plus grosse, & que les grands replis qu'ils ont dans la criniere, empêchent en les pan-

ſant, d'y entretenir la propreté, n'eſt autre choſe que la galle même, mais plus invétérée, & demande par conſéquent plus de ſoin & moins d'impatience pour parvenir à la gueriſon. Cette maladie gagne auſſi la queuë, auſſi-bien que l'encolure, par la difficulté qu'il y a de nettoyer comme il faut ces deux parties; c'eſt pourquoi cette eſpéce de galle paroît plus rouſſe que la galle ordinaire, d'où ſans doute elle a tiré ſon nom. Il en ſort des eaux rouſſes & quelquefois blanches, toûjours très-puantes & corroſives qui font tomber le poil.

Pour y remédier il faut tondre ou raſer les poils & crins, ſoit de l'encolure ou de la queuë, le plus près qu'il ſera poſſible; le froter rudement avec un bouchon de paille, comme ſi on vouloit faire ſaigner toutes les écorchures; quand même le Cheval ſaigneroit, il n'y auroit point de mal: enſuite il faut prendre du ſavon noir, & en froter par tout comme avec un onguent. Si c'eſt en été il le faut expoſer au grand ſoleil, pour qu'il pénétre mieux; mais il faudra l'attacher bien court, car il pourroit ſe bleſſer. Si c'eſt en hyver vous le froterez dans l'écurie, tous les jours une fois pendant huit ou dix jours de ſuite, après l'avoir rafraichi avec du ſon & fait quelques ſaignées, comme nous avons dit pour la galle ordinaire.

Les dartres, ſoit vives, ſoit farineuſes, ſont toûjours une eſpéce de galle, que l'on traite de la même façon que les maladies précédentes, mais plus opiniâtres que les autres. Quand les remédes généraux ont été pratiqués, on ſe ſert d'abord du ſavon noir avec de l'eau-de-vie, donton frote les places dartreuſes, & enſuite des autres

remédes contre la galle ; mais il en faut uſer plus long-tems, & on donne au Cheval une once de foie d'antimoine & autant de poudre de regliſſe matin & ſoir, dans le ſon ou l'orge qu'il lui faut donner pour nourriture, & il faut continuer au moins ſix ſemaines & l'antimoine & les remédes extérieurs. On peut pendant la cure réïterer quelques ſaignées.

De l'Enflure des Bourſes & ſous le Ventre, & des autres Enflures.

LORSQUE nous parlons d'enflure ſous le ventre, nous n'entendons pas dire que les Chevaux ſoient ſujets à cette maladie commune parmi les hommes, & qui eſt ordinairement la ſuite d'une débauche & d'une intempérance outrée. Les Chevaux moins libres de leurs actions & de leur régime de vivre, ſont auſſi moins ſujets aux ſuites fâcheuſes qu'apporte le manque de ſobriété ; & l'activité des liqueurs ardentes & ſpiritueuſes qu'on ne leur donne qu'en remédes, & qu'ils ne peuvent prendre par conſéquent avec indiſcrétion, les garentit de l'abus que les hommes en font. Ce n'eſt donc point l'hydropiſie dont nous traitons, mais l'enflure qui paroît entre cuir & chair à différentes parties du corps, & particuliérement celle qui vient aux bourſes. Celle-ci ſe diſtingue ordinairement en trois eſpéces ; ſçavoir, la ſimple inflammation, qui ne laiſſe pas d'être dangereuſe ; l'hydrocele, & la hernie.

La ſimple inflammation peut venir de ſaletés dans le fourreau, de coups ou de meurtriſſures reçûës dans ces parties, ou de morſures d'animaux, venimeux ou non.

L'hydrocele, eſt un amas d'eau ou de ſéroſité dans la cavité des bourſes.

Quant à la hernie, nous en traitons en ſon lieu.

Les autres enflures qui arrivent ou aux cuiſſes, ou aux épaules, ou aux jambes, ou aux flancs, proviennent de chutes, de meurtriſſures ou d'écorchures, & alors ce ſont des tumeurs inflammatoires, ou une eſpéce de dépôt, comme dans la fourbure, le farcin & les eaux, &c.

Nous traitons de preſque toutes ces eſpéces d'enflures chacune en leur lieu.

Quant à l'enflure du fourreau, ſi c'eſt en été, menez le Cheval à l'eau une fois ou deux par jour, & l'y laiſſez une heure chaque fois, cela ſuffira. En hyver, lavez-le avec de l'eau qui ne ſoit pas froide, & le frotez enſuite avec de l'eau-de-vie & du ſavon noir fondus enſemble, ou bien avec l'onguent de Montpellier, ſi l'enflure s'étend juſqu'aux bourſes.

L'hydrocele, qui eſt une hydropiſie ou épanchement d'eau particulier dans la bourſe, ſe peut guérir auſſi dans ſa naiſſance par les mêmes remédes; mais ſi elle réſiſtoit opiniâtrement à l'uſage des remédes, on feroit une ouverture avec la lancette du côté de la bourſe où ſeroit l'épanchement, ou des deux côtez ſi l'épanchement régnoit également des deux côtés. On peut avant d'en venir à l'opération, faire uſage du liniment qui ſuit.

Prenez environ quatre onces de jus de poireaux; deux onces de ſel commun; un quarteron de pâte de levain, le plus vieux eſt le meilleur; deux onces de jus de rhuë; deux poignées de farine de ſeigle, & environ un quarteron de

vieux oing, que vous aurez fait fondre auparavant. Faites cuire le tout avec du vinaigre à discrétion, & faites-en une bouillie dont vous froterez délicatement les testicules du Cheval trois ou quatre fois par jour.

Ou bien on se servira de celui-ci qui est plus simple.

Prenez de la farine de fèves & du vinaigre, faites pareillement une bouillie; ajoûtez-y un peu de sel, & vous en servez comme de l'autre. En voici encore un aisé à faire.

Prenez des poireaux, de la mie de pain blanc, à peu près autant de l'un que de l'autre que vous pilerez avec du miel ou du lait. Faites bouillir le tout ensemble en consistance d'onguent que vous appliquerez chaud sur les bourses avec de la filasse, & vous mettrez une vessie de bœuf ou de vache pardessus. Il faut faire tenir cet appareil avec un bandage & le renouveller deux fois par jour, & continuer jusqu'à ce que l'enflure diminuë.

Il ne faut pas omettre, si l'enflure vient d'une meurtrissure ou effort, de tirer du sang du plat des cuisses du Cheval, que l'on mêlera avec farine de féves, farine de graine de lin, thérébentine commune, de chaque quatre onces; populeum deux onces; huile de millepertuis quatre onces. Délayez le tout avec suffisante quantité de vinaigre, & en faites un emplâtre que vous appliquerez sur les reins du Cheval; cela contribuera beaucoup à faire desenfler les bourses. Il faut faire ce reméde dans le même-tems que l'on applique l'autre reméde sur les bourses.

Si l'enflure venoit des piquures de l'éperon, il suffiroit de faire une forte décoction avec l'herbe appellée *Bouillon blanc*, du vin & de la graisse de

porc, & d'en froter la plaïe avec une éponge.

Après avoir parlé de toutes les maladies qui proviennent naturellement par l'altération des humeurs du corps du Cheval, à l'occasion, ou d'un mauvais air qu'ils respirent, ou de mauvaise boisson, ou de mauvais alimens, ou d'une fatigue outrée. Il est à propos pour clorre ce traité des maladies internes, de dire quelque chose de deux maladies fâcheuses qui ne doivent point leur origine à ces causes communes à toutes les autres maladies.

Ces deux maladies sont l'empoisonnement des bestiaux, & la morsure faite à ces mêmes animaux par d'autres, ou venimeux, ou enragés; car on peut reduire ces deux espéces d'animaux mal-faisans à une seule, si l'on considere la promptitude avec laquelle le mal qui en provient fait son progrès, s'accroît & se communique, & la maniere dont on y remédie.

Quand un cheval perd tout d'un coup l'appétit & enfle par tout le corps, c'est un grand préjugé pour croire qu'il a avalé parmi le foin ou l'herbe, ou autre nourriture, quelque chose de venimeux. Quoiqu'il soit très-difficile de remédier au poison, tant parce que de sa nature il détruit promptement les organes, que parce que rarement sçait-on quel il est, & par conséquent sa nature, & encore moins le reméde: cependant comme la plus grande partie des poisons sont caustiques, brûlans, ou corrosifs, ou coagulans, on va indiquer une manœuvre qui doit réussir dans la plûpart de ces cas différens; parce que faute d'avoir l'antidote particulier de chaque espéce de poison, si l'on peut empêcher que l'effet du venin ne se déve-

lope, on produira le même effet que pourroit faire un contre-poiſon. C'eſt ce qu'on a lieu d'attendre du reméde ſuivant, qui eſt capable d'engluer & d'empater ce qui ſe trouve dans l'eſtomac, & d'en empêcher par conſéquent l'action.

Prenez jus de bouillon blanc, huile de noix, de chacun deux onces mêlées enſemble pour les faire avaler au Cheval. Il faut lui faire prendre par-deſſus une chopine de vin blanc & lui donner pluſieurs fois par jour des lavemens laxatifs. Si le Cheval n'étoit pas ſoulagé par ce breuvage, il faudra en ce cas avoir recours au ſuivant.

Prenez orviétan ou thériaque de Veniſe, confection d'hyacinte, huile de noix, de chaque deux onces. Délayez le tout enſemble dans une pinte de vin blanc, que vous ferez prendre au Cheval.

ARTICLE III.

Des Maladies de l'Arriére-main.

DU CHEVAL E'POINTE', E'HANCHE', ET DE L'EFFORT DU JARET.

L'ON appelle un Cheval éhanché, lorſqu'il a fait un effort à la hanche. Le Cheval dans cet effort peut ſe démettre le fémur; il peut auſſi n'y avoir point de diſlocation. On diſtingue la diſlocation, en ce que la tête du fémur, étant ſortie de la cavité cotyloïde de l'os des hanches, elle laiſſe paroître un creux à la feſſe proche du tronçon de la queuë: Cette marque eſt une preuve certaine du déplacement de l'os. L'une & l'autre ſituation ſont très-fâcheuſes pour le Cheval &

très-périlleuses ; mais la dislocation l'est le plus sans contredit. On traite la premiere comme les entorses ou comme l'effort de reins, avec des charges spiritueuses, balzamiques, & résolutives ; mais la seconde est presque incurable ; ou si on guérit c'est par hazard. Voici la manœuvre des Maréchaux, pour en faire la réduction. Ils attachent au pied du Cheval une forte longe, qui environne l'extrémité du pâturon : Il faut que cette longe soit fort longue, afin que le Cheval puisse faire quelque pas sans entraîner l'autre extrémité, que l'on attache à une branche fléxible d'un buisson : quand tout cet appareil est prêt, on fait partir brusquement le Cheval à grands coups de foüet ; & étant surpris par cette longe, qui le retient au milieu de sa course, & à laquelle il ne s'attend pas, il la tire avec violence ; mais en la tirant il s'allonge fortement la cuisse, & l'os dans le moment revenant vis-à-vis de sa cavité, peut y rentrer, mais il peut aussi n'y rentrer pas, & c'est double mal. Il faut que la branche du buisson ne soit pas trop forte, afin que de la facade, le Cheval puisse la rompre ou l'emporter. C'est pourquoi quelques Maréchaux préférent une roüe chargée de moëlons, pierres ou autres choses pésantes, à la branche du buisson, qui peut faire trop de résistance, & ne céde pas comme cette roüe, qui est fort bien imaginée. Mais malgré toutes ces attentions & manœuvres, on guerit peu de dislocations par ce moyen. Les mouvemens & les forces ne sont pas assez mesurés ; & pour faire une réduction, le trop est aussi dangereux que le trop peu de forces : c'est pourquoi on y réüssit rarement. Après cette opération quand elle réüssit,

on fortifie la partie avec des linimens ſpiritueux, comme eſſence de thérébentine & eau-de-vie, & charges, dont il eſt parlé aux efforts des autres parties.

Au jarret les os ne ſe démettent point, mais le gros tendon qui va s'inſérer à la tête du jarret, ſouffre quelquefois une ſi violente extenſion, que la jambe paroît pendante, ſur tout quand il range la croupe. On reconnoît encore cette maladie à la douleur & à l'enflure de la partie. Cette maladie peut arriver par les violens efforts que fait un Cheval dans le travail du Maréchal, ou dans des terres graſſes & fortes, ou par des cauſes ſemblables. La cure eſt la même que des précédens efforts, excepté que l'on pratique la ſaignée au plat de la cuiſſe, & enſuite celle au col, crainte de forbure; & après quoi on emploie le féton & le feu pour derniere reſſource.

Tous ces efforts proviennent d'avoir trop étendu la cuiſſe ou le jarret, ou de chutes, & particuliérement lorſque les Chevaux ſont trop chargez, & qu'ils ſont tellement engagez, qu'ils ne peuvent faire que des efforts inutiles pour ſe relever.

Toutes ces meurtriſſures ou extenſions ou contuſions violentes, ſoit au graſſet, ſoit à la corne de l'os des iles ou des hanches, ou ſur l'enboiture du fémur dans la cavité cotyloïde, demande le repos, la ſaignée, les linimens ſpiritueux, & les charges fortifiantes pardeſſus, telles que la ſuivante.

Prenez ſemence de lin pilé, poix reſine, poix noire, thérebentine, huile d'olive, miel, de chacun huit onces; lie de vin une pinte. Il faut faire cuire le tout enſemble, l'eſpace d'une bonne

demi-heure : enſuite vous le retirerez du feu & le remuerez juſqu'à ce que cela ſoit en état d'être appliqué ſur la partie affligée. Vous y en mettrez deux fois par jour ; & à chaque fois vous y mettrez du papier broüillard par-deſſus, ou de la veſſie, ou du parchemin moüillé pour que le remède ſe maintienne. La même emmiélure eſt bonne pour les jambes travaillées. En continuant ce remède dix ou douze jours on a lieu d'eſpérer du ſoulagement ; mais il ne faut pas que le Cheval ſe couche, non plus qu'en faiſant le remède ſuivant.

Prenez poix reſine, poix graſſe, poix noire, thérébentine, miel, vieux oing, huile de laurier, de chaque quatre onces ; lie de vin huit onces. Le tout étant bien cuit enſemble, vous y ajoûterez en le retirant du feu, eſprit de thérébentine, huile d'aſpic, huile de petrole, de chaque deux onces ; bran-de-vin huit onces. Le tout lié enſemble en conſiſtance d'onguent.

De l'Enflure de la Cuiſſe.

Il y a trois cauſes ordinaires de toutes les enflures qui ſurviennent, tant à la cuiſſe qu'aux jambes. Le coup, la foulure, & la fluxion. Nous avons dit, en parlant des ateintes & de la nerférure, que les enflures provenant de coups ou de meurtriſſures, demandoient des réſolutifs ſpiritueux : les foulures, des remédes aſtringens d'abord, & enſuite d'adouciſſans : & les fluxions demandent des remédes, tant internes qu'externes, qui puiſſent diſſiper les humeurs & détourner leur cours. C'eſt pourquoi ſi cette humeur vient d'une fluxion

gagnée dans l'écurie, comme les jeunes Chevaux y ſont ſujets, ce qui eſt un reſte de gourme qu'ils n'ont pas bien jettée, il faut en venir à la ſaignée, donner au Cheval les breuvages cordiaux preſcrits dans la gourme, & mettre des emmiélures convenables ſur la partie enflée, comme l'onguent de Montpellier fondu avec la poix noire, ou bien une charge faite avec demi-livre de poix noire, autant de poix graſſe, autant de thérébentine commune, environ un litron de farine, & demi-livre de ſain-doux; & en cas que la partie enflée fût froide, ce qui eſt un très-mauvais ſigne, vous y ajoûteriez un quarteron d'huile de laurier.

Du Fondement qui tombe, ou qui ſort.

CETTE maladie eſt un prolongement & un relâchement des muſcles releveurs de l'anus ou fondement, & d'une partie de l'inteſtin, ce qui arrive par foibleſſe des parties; mais beaucoup plus ſouvent par irritation, comme à la ſuite d'un teneſme, d'hémorroïdes ou de l'amputation de la queuë. Lorſque l'enflure paroît un peu conſidérable, elle eſt très-dangereuſe, parce que la gangrêne eſt à craindre dans cette partie, ſi elle vient à ſe refroidir, ce qui eſt le ſigne de cet accident. Il y a des Auteurs qui recommandent de picquer le ſiége avec une aiguille; mais une piquure, qui ne peut dégorger beaucoup de ſang, eſt capable d'irriter encore bien plus. Il faut ſaigner le Cheval & froter l'anus avec huile ou onguent roſat. Et encore mieux étuver ſouvent cette partie avec une forte décoction de mauves, de guimauves, d'oignons de lys & de boüillon

blanc si le mal provient d'irritation ; & réiterer souvent dans le jour la fomentation avec une éponge trempée dans cette décoction dont on donnera même deux ou trois lavemens par jour, en ajoûtant à chaque un quarteron de beure. Si au contraire ce prolongement venoit d'un relâchement des parties, on feroit pour la fomentation une décoction astringente avec une poignée de sumach, autant de roses de Provins, autant d'écorses de Grenade séches, & deux onces d'alun, que l'on fera bouillir dans dix pintes d'eau & réduire à cinq, pour en bassiner souvent le fondement avec l'éponge.

De la Chute du Membre & de la Matrice, de la Rétention, & de l'Incontinence d'urine.

L'ON appelle fort improprement chute de membre & de la matrice, lorsque ces parties paroissent relâchées & sortir à l'extérieur plus qu'elles ne doivent. Quand le Cheval a uriné, la verge doit rentrer dans le foureau. Quand il ne le fait pas, c'est ou par relâchement ou par irritation. Quand cela arrive par relâchement, c'est précisément ce qu'on appelle *Chute de membre*. Quand cela vient par irritation, c'est un priapisme, on dit de ces Chevaux qu'ils sont barez. Cette violente érection cause une si grande inflammation, que tout le reste du corps devient enflé, & que les testicules rentrent entiérement.

Les Cavales ne sont pas exemtes d'une maladie fort approchante, que l'on appelle *Chute de matrice*, qui n'est cependant pas la chute de cette partie, mais le relâchement du canal qui

conduit à cette partie, que l'on nomme *le Vagina*. Cette infirmité qui eſt ordinairement la ſuite d'un accouchement labourieux, quand elle eſt conſidérable, cauſe des ſuppreſſions d'urine, & la gangrêne eſt toûjours à craindre dans ces accidens. Cette maladie s'appelle auſſi *Hernie* ou *Deſcente de matrice*.

Tant pour les Chevaux que pour les Cavales, il faut uſer de lavemens avec le lait & le miel commun, & adoucir la partie avec onguent roſat, ou huile roſat, ou huile d'hypéricon, & mettre le Cheval au ſon & à l'eau blanche, & lui ôter le foin & l'avoine. Si l'inflammation étoit conſidérable, & qu'on eût lieu de craindre la mortification, il faudroit baſſiner avec eau vulneraire ou eau-de-vie dans un verre d'eau tiéde.

Si c'étoit un Cheval baré, vous le méneriez à l'eau courante le matin & le ſoir, & l'y laiſſeriez ſuivant la fraîcheur de l'eau, plus ou moins longtems. S'il arrive ſuppreſſion d'urine aux Cavales à l'occaſion d'un travail laborieux lorſqu'elles mettent bas un poulain, cet accident peut également leur arriver auſſi-bien qu'aux Chevaux par d'autres occaſions. Lorſqu'on force un Cheval de trotter ou de galoper, lorſqu'il a beſoin de piſſer, & que faute de s'appercevoir de ſon beſoin, on ne lui donne pas le tems de ſatisfaire à cette néceſſité naturelle, la veſſie ſe remplit & ſe tend outre meſure, ce qui peut cauſer une inflammation conſidérable & très-dangereuſe, & obligeroit à faire des ſaignées, à donner des lavemens rafraîchiſſans, & à mettre le Cheval à l'eau blanche, & ſur de la litiére fraîche. Cet accident qui eſt très-dangereux arrive plus communément

à des Chevaux travaillés d'une incommodité tout oppoſée ; c'eſt l'incontinence d'urine, parce qu'ayant plus ſouvent que d'autres beſoin de s'arrêter pour piſſer, & le Cavalier n'y faiſant pas attention, ils ſouffrent davantage ; c'eſt pourquoi pour prévenir ces accidens ſouvent funeſtes, il faut tâcher de les rendre capables de garder leur urine un peu plus long-tems, & pour cela on leur fait prendre pendant un mois ou cinq ſemaines la poudre ſuivante.

Prenez deux onces de têtes ou fleurs de bardane, ou glouteron, c'eſt le *lappa major* ; faites-les mettre en poudre très-fine que l'on paſſera au tamis de ſoye, & mêlez-la avec autant de poudre de réglisſe ; faites infuſer le tout dans une pinte de vin ſur les cendres chaudes le ſoir, & le faites prendre le lendemain à jeun au Cheval. On peut encore donner ces quatre onces de poudre en deux priſes à ſec dans le ſon ou dans l'avoine le matin & le ſoir.

Il eſt important que cette poudre ſoit paſſée au tamis de ſoye, parce que ſans cela elle feroit touſſer le Cheval très-violemment.

Si le Cheval piſſoit le ſang, vous employeriez la préparation ſuivante.

Faites bouillir trois groſſes poignées de ſon dans huit pintes d'eau que vous reduirez à cinq. Paſſez cette décoction & y faites bouillir une cinquantaine de figues, & réduire votre décoction à quatre pintes. Pilez d'autre part dans un mortier de marbre une once de ſemence de melon mondé, & une once de graine de citroüille, & verſez à meſure que vous pilerez, votre décoction goute à goute. Vous verſerez par inclination l'eau blan-

che qui ſurnagera dans le mortier, & pilerez de nouveau ce qui reſtera dans le mortier, en verſant de même juſqu'à la fin, votre décoction goute à goute, & y ajoûtez ſur chaque pinte une once & demie de ſirop de nenuphar. Faites-en prendre une pinte le matin & autant le ſoir. En été il n'en faut faire qu'une priſe à la fois, parce que cette liqueur s'aigriroit du matin au ſoir. Il faut continuer ce reméde quelque-tems, même après la gueriſon ; & pendant le cours de la cure, il faut que le Cheval ne ſoit nourri que de ſon chaud ou d'orge écraſée au moulin, & de paille de froment ſans foin ni avoine.

Des Hernies.

En parlant de l'enflure deſſous le ventre, & de celle des bourſes dans les maladies du corps, nous avons dit, que celle-ci provenoit quelquefois d'un effort ; c'eſt ce qu'on appelle préciſément *Hernie* ou *Deſcente*. C'eſt lorſqu'un des inteſtins trop comprimé dans le ventre par l'effort des muſcles, cherchant à s'échaper, force la partie la plus foible du péritoine à l'endroit où paſſe le cordon des vaiſſeaux ſpermatiques, & deſcendant le long de ce cordon, vient joindre par ſon poids le teſticule qui eſt dans la bourſe du même côté, & fait avec lui une tumeur ſi conſidérable, qu'elle met le Cheval en danger de perdre la vie, s'il n'eſt promptement ſecouru.

Il faut auſſi-tôt que l'on s'en apperçoit, tâcher de faire rentrer la tumeur. Si l'on n'en peut venir à bout, il faut jetter le Cheval par terre ſur un terrain mol, ce qui ſe fait en lui mettant les en-

traves; puis le renverſer, & lui écarter les jambes de derriere pour tâcher de faire la réduction du boyau; & quand elle eſt faite, appliquer deſſus les bourſes, pour les reſſerrer, & raffermir auſſi le péritoine, l'emmiélure rouge qui ſe compoſe ainſi: Prenez ſuif de mouton une livre & demie; graiſſe de chapon ou de cheval ou ſain-doux une livre; huile tirée des os de bœuf ou de mouton, ou au defaut, huile de lin ou d'olive demi-livre; gros vin rouge le plus foncé deux pintes; poix noire & poix de Bourgogne, de chaque une livre; huile de laurier quatre onces; thérébentine commune une livre; cinabre en poudre quatre onces; miel commun une livre & demie; ſang-dragon trois onces; onguent de Montpelier demi-livre; eau-de-vie demi-ſeptier, bol fin ou du Levant en poudre trois livres.

Ayez un chaudron ou une baſſine, & mettez dedans, le ſuif, la graiſſe de chapon, l'huile des os & le vin; faites cuire à petit feu tous ces ingrédiens, juſqu'à ce que le vin ſoit conſumé, remuant de tems en tems, puis mettez les poix, faites-les fondre & ajoûtez l'huile de laurier & l'onguent de Montpellier. Retirez du feu & y mettez alors la thérébentine & la remuez bien; enſuite mélangez bien le ſang-dragon, après cela le miel, & enfin le bol en poudre fine; depuis que la matiére eſt hors de deſſus le feu, il ne faut ceſſer de la remuer, juſqu'à ce qu'elle ſoit totalement refroidie. Quand elle eſt froide ou preſque froide, vous y jettez un demi-ſeptier de la plus parfaite eau-de-vie, & pour y donner du corps, vous y ajoûtez ſuffiſante quantité de fine fleur de farine de froment. Cette compoſition eſt un peu longue à faire,

faire, mais en récompenſe elle ſe garde un an, & ſon uſage eſt ſi excellent, que ſi ce n'étoit la cherté des ingrédiens, nous l'employerions par tout où nous preſcrivons l'emmiélure commune.

Comme l'onguent de Montpellier entre dans cette compoſition, & que nous en recommandons ſouvent l'uſage dans pluſieurs maladies décrites dans ce Livre, nous en donnerons ici la deſcription. Il eſt très aiſé à faire, puiſque ce n'eſt que le mêlange de parties égales de populeum, onguent d'altheâ, onguent roſat & miel, mêlangés à froid dans un vaiſſeau. Cet onguent eſt ſi efficace, qu'il peut ſupléer, en cas de beſoin, à preſque toute charge ou emmiélure. On peut, après avoir appliqué cette charge, ou au défaut de cette emmiélure, appliquer ſur les bourſes la préparation ſuivante, qui forme un petit matelas fort aſtringent.

Prenez racines de grande conſoude, écorce de grenade & de chêne, noix de Cypres & de galles vertes, grains de ſumach & d'épine vinette, de chacun quatre onces; ſemence d'anis & de fenoüil, de chacun deux onces; fleurs de grenade, camomille & melilot, de chaque deux poignées; alun crud en poudre une demi-livre: mettez tout le reſte en poudre groſſiére, & en rempliſſez un ſachet qui puiſſe envelopper les teſticules & au-delà, faites piquer ce ſachet comme on pique un matelas, & le faites boüillir dans du vin de prunelles ou dans du gros vin de teinte, avec un liron de groſſes fèves. Appliquez ce petit matelas tout chaud ſur les teſticules & le retenez adroitement par des bandages convenables: ſi ces remédes ne ſuffiſoient pas, ou que l'on n'eût ni le tems

ni la commodité de les faire, le plus court & le plus sûr seroit de châtrer le Cheval.

Soleysel parle d'une espéce de suspensoir fait exprès par un Ecuyer de sa connoissance, par le moyen duquel des Chevaux qui n'auroient pas pû faire un seul pas, étoient en état de faire des sauts de force. Ce suspensoir tenoit lieu à ces Chevaux des bandages dont usent les hommes, mais il faut beaucoup d'adresse pour les construire; & cette heureuse invention est perduë : peut-être avec un peu de soin & d'attention pourroit-on la retrouver.

Du Vessigon.

Le Vessigon est une tumeur de la grosseur de la moitié d'une pomme, plus ou moins, suivant le tems de la formation, situé entre le gros nerf ou tendon, & la pointe du jarret à la partie supérieure & postérieure du canon. Comme il y a un intervalle entre l'os de la cuisse & le gros nerf, en pressant cette tumeur du côté où elle paroît le plus, elle passe par dessous cette arcade & se manifeste aisément de l'autre. Ces tumeurs viennent ordinairement de fatigue, & quelquefois le repos seul les dissipe. Elles sont sans douleur; il est vrai qu'elles ne sont pas aisées à guérir; mais ordinairement elles n'incommodent pas beaucoup le Cheval dans les commencemens : car même quand elles sont récentes, on ne s'en apperçoit point lorsque le Cheval plie le jarret. Mais lorsque les deux jarets sont tendus & qu'il est campé, la comparaison fait remarquer la différence.

On prétend que les écuries, qui sont trop en talus, sont capables de procurer ce mal.

Il vient auſſi à la ſuite d'un effort de jarret, & pour avoir été monté trop jeune. C'eſt pourquoi la plûpart des Chevaux Normands, qui communément ſont montés dès trois ans, y ſont fort ſujets.

Pous ôter ce mal, il faut réſoudre & reſſerrer; ainſi, prenez trois onces de galbanum & autant de maſtic, avec une livre du bol du Levant, & en faites une charge avec une pinte de fort vinaigre; ou bien ſervez-vous du pain chaud & de l'eau-de-vie, comme aux molettes. Si ces remédes ne réuſſiſſent point, ayez recours au feu pour arrêter du moins les progrès de ce mal. Ou bien, faites l'opération, qui ſe pratique en donnant deſſous une pointe de feu, qui perce la tumeur dans la partie latérale & inférieure à l'endroit le plus gros, pour donner écoulement aux eaux rouſſes qui y ſont contenuës, vous mettrez dedans une tente chargée de ſupuratif & par-deſſus une emplâtre d'onguent de ceruſe qui enveloppe tout le jarret, pour reſſerrer la tumeur & en faire ſortir les eaux qui y ſont contenuës; baſſinez enſuite de quatre en quatre heures avec de la lie de vin aromatique; & ſondez de jour à autre avec le ſpatule graiſſée de baſilicum, de crainte que le trou ne ſe rebouche trop tôt. Il faut avoir ſoin de ſaigner le Cheval & de le purger, crainte de forbure.

De la Courbe.

C'eſt une tumeur longue & dure, qui occupe le gros nerf ou tendon du jarret à la partie interne, & cauſe quelquefois enflure & douleur juſqu'au bas du pied. Cette tumeur eſt un amas d'hu-

meurs gluantes & visqueuses échappées par la rupture de quelques filamens nerveux du jarret, qui aura été forcé par trop de travail, ou dans une grande jeunesse. Elle augmente depuis la grosseur d'une aveline ou d'une noix, jusqu'à un volume excessif, & naît plus bas que le vessigon, dont elle différe en ce que ses progrès se font en descendant vers la partie inférieure du jarret. Quand elle est récente, on applique dessus un rétoir, c'est ce que les Apotiquaires appellent un *Vésicatoire* pour les hommes; mais si elle est ancienne, le feu même y fait peu de chose; il est pourtant seul capable de l'arrêter. Il est vrai qu'il ne la dissipe pas toujours, mais du moins il en empêche le progrès.

Avant que de mettre le feu aux courbes & aux vessigons, on se sert donc du rétoir suivant, qui réussit souvent; prenez une once de racine d'élébore noire, une once d'euforbe, une once de cantarides: pulvérisez ces drogues séparément, pour les mêler ensuite toutes les trois ensemble; incorporez le tout avec de la thérébentine de Venise, & deux fois autant d'huile de laurier, jusqu'à ce que le mêlange soit en consistance d'onguent; lorsque l'on veut s'en servir, il faut raser le poil le plus près que l'on peut, & avec une spatule l'étendre sur la partie; cinq ou six heures après on commencera à voir couler des eaux rousses à travers la peau; le lendemain, il faut avec la même spatule ôter délicatement l'onguent de la veille, en remettre de nouveau, & continuer de même pendant sept à huit jours; il ne faut pas que le Cheval se couche pendant qu'on lui appliquera le remède, ni encore de sept à huit jours après,

il ne faut pas non plus s'étonner si le jarret & la jambe s'enflent ; car au bout de trois semaines, en promenant doucement le Cheval tous les jours, la jambe & le jarret désenflent sans y rien faire, & le poil reviendra par la suite comme auparavant.

Quand cette tumeur provient de cause externe (comme d'un effort violent, soit pour avoir arraché avec peine le pied d'un trou ou d'une terre grasse dans laquelle il se sera trouvé retenu, soit en appuïant fortement contre terre pour reculer à quelque voiture que ce puisse être, ou pour soulever un fardeau trop pesant) & que l'on s'en apperçoit sur le champ, avant que de se servir du feu & du rétoir on applique en dehors & en dedans du jarret deux éponges plattes imbibées dans le mêlange d'une pinte d'urine d'une personne saine, d'une pinte de fort vinaigre, de vin rouge, & de deux onces de sel ammoniac fait à froid. On retient cet appareil autour sans serrer trop, parce qu'une bande trop serrée fait souvent beaucoup plus de mal que le reméde qu'il contient ne peut faire de bien, & l'on impute au reméde le mauvais effet du bandage. Ce reméde ne réussit ordinairement que dans les premiers jours après la naissance du mal, quand il est plus vieux au lieu de ce mêlange de vinaigre, on se sert d'esprit de vin camphré à la doze d'une once par pinte : soit que l'on se serve de l'une ou de l'autre de ces compositions, il faut avoir soin de réïmbiber plusieurs fois dans le jour les éponges, ce qui se peut faire très-aisément sans lever l'appareil hors de sa place, & continuer une quinzaine de jours qui est le tems qu'une pareille enflure peut mettre à diminuer. Il

ne faut pas oublier dans le commencement de cette maladie de pratiquer la saignée au col, que l'on réitérera si le mal est grand, avant que de faire celle du plat de la cuisse ; mais la saignée deviendroit inutile si l'on attendoit que le mal fût invétéré. Lorsque l'enflure est diminuée & l'inflammation passée, & que l'on voit que le Cheval boitte encore & n'est pas entiérement gueri. Il reste une opération à faire que des gens expérimentés dans les maladies des Chevaux conseillent avant que de donner le feu, c'est de barrer la veine de la cuisse *en dedans* (voyez au Chapitre des opérations la maniere de pratiquer celle-ci, (& si elle ne suffit pas, on a recours au feu que l'on donne en fougere des deux côtés du jarret.

De la Varisse.

La Varisse est une tumeur molle, longue, située ordinairement à la partie latérale interne de la jambe, postérieure vers le pli du jarret, provenante de la dilatation d'une branche de la veine crurale qui passe en ce lieu. Cette tumeur dans son origine n'excéde pas la grosseur d'une noisette ou d'une aveline, & acquiert par laps de tems celle d'une grosse balle de paume. Cette tumeur est roulante & semble n'avoir aucune adhérance entre cuir & chair, & est caractérisée par sa mollesse & son insensibilité. Cette tumeur n'est point de conséquence dans les commencemens, mais elle dépare un Cheval, & peut effrayer un Acheteur, qui ne sçait ce que c'est, quoique le Cheval n'en boite pas & ne laisse pas de travailler aussi-bien qu'à son ordinaire. Cette maladie est, aussi-bien

que la précédente, le fruit d'un travail outré ou prématuré, ou de quelque violent effort qui empêchant subitement le sang qui remonte d'achever son cours, créve les valvules & dilate considérablement la veine. De moindres efforts souvent réïterés produisent le même effet.

Quelques-uns conseillent de barer la veine au-dessus & au-dessous, & de froter l'enflure qui survient avec de l'huile de laurier; mais à cause de cette même enflure, on devroit préférer deux ou trois raïes de feu qui n'entameroient point la veine, & pourroient la resserrer, ou du moins, comme aux maux précédens, l'empêcher de grossir.

Ni l'un ni l'autre de ces remédes ne gueriſſent parfaitement cette maladie.

De l'Eparvin.

On distingue trois sortes d'éparvins. L'éparvin sec, l'éparvin de bœuf, & l'éparvin calleux.

L'on appelle l'éparvin sec, une maladie du jarret où il ne paroît ni tumeur ni ulcére, mais dont on s'apperçoit aisément, parce que le Cheval harpe au sortir de l'écurie, releve sa jambe plus haut que les autres, & la rabat plus vîte contre terre. Ce mouvement est si marqué & si sensible, qu'il n'est pas possible de s'y méprendre, parce qu'il a quelque chose qui tient du convulsif. Lorsqu'un Cheval a deux éparvins secs, c'est-à-dire, qu'il trousse également les deux jambes, cela ne laisse pas de lui donner de l'agrément pour le manége; mais s'il n'en a qu'à un jarret, il paroît marcher comme s'il étoit boiteux. Les Chevaux de chasse ou de campagne qui ont des éparvins, ne sont ni

ſi vîtes ni ſi commodes que les autres, & quoique ce mal ne ſoit pas douloureux dans les commencemens, il fait enfin boiter un Cheval, & les Chevaux de cette eſpéce ne ſont pas bons pour en tirer race.

L'autre eſpéce que l'on nomme éparvin de bœuf, parce que ces animaux ſont forts ſujets à cette maladie, ſe remarque par une tumeur qui vient ſur les petits oſſelets du jarret, à la partie interne ſur la veine (qui eſt la ſaphene) comme une eſpéce de ſuros, inſenſible d'abord, mais qui croît avec le tems conſidérablement, & eſt toujours aſſez molle; le Cheval n'en boite pas toujours.

Mais quoique l'on voye quelques Chevaux avoir de ces ſortes d'éparvins & n'en pas boiter, il ne faut pas s'y fier; car il y en a une troiſiéme eſpéce, qui vrai-ſemblablement n'eſt que cette ſeconde eſpéce dégénérée ou plûtôt augmentée, & qui n'en différe, qu'en ce que la tumeur eſt dure, calleuſe, & que le Cheval en boite tout bas. Cette eſpéce eſt la pire de toutes, & eſt très-difficile à guérir.

On diſtingue l'éparvin de la courbe, en ce qu'il ne vient jamais ſi haut que celle-ci, & on diſtingue l'éparvin ſec des deux autres en ce que les Chevaux incommodés du premier plient extraordinairement les jambes & avec vîteſſe, & les autres les plient ou plûtôt les étendent auſſi avec vîteſſe, mais les plient très-peu.

Les Chevaux fins comme les Barbes, Arabes, Italiens, Portugais, Eſpagnols, Montagnards, ou nourris dans des terrains chauds & arides ſont plus ſujets à l'éparvin ſec. Les Chevaux d'Hollande,

de Normandie & autres nourris dans des pâturages gras & humides ſont plus ſujets aux deux autres eſpéces.

Comme l'éparvin ſec n'eſt autre choſe qu'une grande roideur dans le jarret, on employe tout ce qu'il y a de plus émolliant pour aſſouplir cette partie, & en rendre les reſſorts plus liants.

Vous n'avez qu'à prendre un demi-verre de quelque huile émolliante, comme huile de lys ou autre, avec un verre de vin, battre le tout enſemble & en oindre le jarret.

Il y a des gens qui, pour ce mal, barent la veine & coupent le nerf qui eſt à côté de la veine, ce que quelques-uns aſſûrent avoir vû réüſſir ſur le champ. Cette obſervation donneroit lieu de penſer, que ce mal ne ſeroit qu'un deſſéchement ou obſtruction du nerf, qui ſe racourcit, & tient la partie comme bridée; vous obſerverez auſſi, qu'en parlant ici du nerf, nous entendons proprement le nerf & non le tendon. C'eſt pourquoi nous avons emploïé le mot de tendon, de crainte d'équivoque, par tout où il convenoit, quoique ce mot ſoit peu connu dans la Cavalerie, & qu'on y ſubſtitue ordinairement celui de nerf qui eſt impropre.

Les Marchands de Chevaux ſe ſervent, pour toutes les groſſeurs du jarret, d'un mêlange de blancs d'œufs, de vinaigre & de terre glaize; mais le bol qui coûte un peu plus, eſt auſſi plus efficace, & par conſéquent préférable. Mais tous ces remédes ne font que pallier le mal pour quelques jours; il faut donc avoir recours au feu, qui eſt le ſeul reméde efficace pour ce mal, lorſqu'il paroît une tumeur, c'eſt-à-dire pour les deux

autres eſpéces d'éparvins. On le donne de deux manieres différentes. On ſe ſert du cautere actuel & du cautere potentiel. On appelle cautere actuel, celui que l'on donne avec des inſtrumens de fer, de cuivre, d'argent ou d'or rougis au feu; & pour brûler la peau & fondre les tumeurs qui ſe trouvent deſſous ou reſſerrer des parties relâchées, par la bride que forme la cicatrice.

Le Cautere potentiel, eſt ce que les Maréchaux appellent feu mort ou feu mourant, & eſt plus fort & plus pénétrant, que le retoir, qui a le degré d'activité du veſicatoire dans la médecine, pour les hommes qui n'enléve que la ſurpeau ou l'épiderme, avec leur poil (qui revient enſuite:) au lieu que le feu mort eſt préciſément ce que l'on nomme cautere, cauſtic, eſcharotique, &c. Ce reméde beaucoup plus puiſſant, brûle inſenſiblement ou fait tomber en pourriture la portion de peau & de chair, qu'il pénétre au travers de la peau; cette portion de chair brûlée ou pourrie, s'appelle (lorſqu'elle vient à ſe ſéparer de la chair vive & à tomber) *Eſchare*. On ſe ſert de ce genre de reméde pour les éparvins. Il y en a une infinité d'eſpeces. On ſe contera d'en rapporter deux dont le ſuccès eſt connu par l'expérience. Faites rougir au feu cinq ou ſix morceaux de thuile arondis, de la grandeur d'un écu. Renverſés le Cheval par terre, & après avoir frapé ou froté l'éparvin avec un bâton ou le manche du brochoir, vous prendrez avec des tenailles ces morceaux de thuile rouges, & les enveloperez l'un après l'autre d'un linge imbibé de vinaigre, enſuite vous les appliquerez ſur l'éparvin, & les y laiſſerez quelque

tems. Il faut réïterer cette opération jusqu'à ce que l'on s'apperçoive que le poil tombe, pour peu qu'on le tire; cela fait, il faut laisser quelque tems le Cheval en repos; il tombera de cet endroit une eschare, qu'il faudra froter avec un mêlange composé de sain-doux & de miel, pour faire revenir le poil.

Quoique le précédent remède ait fort souvent réussi, celui-ci est aussi bon, même plus efficace & moins embarrassant. C'est un onguent caustic, qui est bon pour toutes sortes de grosseurs & duretés, d'où l'on veut faire tomber une eschare pour les fondre par supuration. Prenez euforbe, sublimé corosif, hellebore noir, cantarides & mercure vif; de chacun une once; fleur de soufre deux onces; huile de laurier six onces. Mettez le tout en poudre fine; éteignez le mercure dans la fleur de souffre à force de broïer, jusqu'à ce que le mercure n'y paroisse plus; ensuite vous mêlerez le tout avec l'huile de laurier pour en faire un onguent, duquel vous vous servirez sur l'éparvin, suros, ou autre dureté que vous voudrez dissiper. Après en avoir rasé le poil, il faut en appliquer une fois par jour pendant trois jours, ce qui ne manquera pas de faire tomber un eschare, pour lequel vous vous servirez de la même pomade susdite de miel & de sain-doux, pour y faire revenir le poil. Si ces remédes ne réussissent pas, ou que l'on se détermine d'abord à donner le feu avec des fers chauds, ce que l'on est quelquefois obligé de faire après avoir emploïé inutilement les autres remédes, il faut avoir soin de laisser repoſer un Cheval au moins une quinzaine de jours, ou plûtôt jusqu'à ce qu'il

ne boitte presque plus, car si on lui donnoit le feu dans ce tems, il ne gueriroit jamais, & oindre tous les jours la tumeur avec la pomade susdite.

Du Jardon ou *de la Jarde.*

C'est une tumeur calleuse & dure, qui fait une grande douleur à la jointure où elle vient : elle est quelquefois si grande, qu'elle embrasse la partie interne & externe du jarret, & monte quelquefois au-dessus des osselets. Cette maladie vient encore plus bas que la courbe, & commence par le dehors du jarret.

Elle est communément héréditaire, elle peut être cependant le fruit d'un effort, comme d'un arrêt trop subit au bout d'une course précipitée.

Il n'y a guéres d'autre reméde à ce mal, que le feu ; cependant pour le donner avec succès, & de façon qu'il paroisse moins, on peut amolir la partie avec des emplâtres résolutifs tels que le *Diachylon cum gummi*, & le *Diabotanon* mêlés ensemble, & un tiers d'onguent d'altheâ. Au bout de sept à huit jours, vous trouverez la dureté amolie, & peut-être même dissipée ; mais comme il est impossible que ce soulagement soit de durée, que le mal soit dissipé ou non, on met le feu dessus en forme de plume, & on bare la veine avec le feu légérement dans deux ou trois endroits.

Du Capelet, & de l'Eperon.

On appelle *Capelet* de petites tumeurs, qui viennent au bas de la partie postérieure du canon. Mais ce nom est plus particuliérement con-

sacré à une tumeur, qui vient sur la pointe du jarret, qui ne fait pas grande douleur dans l'abord, & provient ou de coups, ou de ce que le Cheval s'est froté contre quelque chose de dur, comme il arrive aux Chevaux de carosse qui se donnent des coups ou se frotent aux panoniers, aux piliers ou aux bares de l'écurie. On guérit ce mal assez aisément dans les commencemens, & il ne le faut pas négliger alors, parce que l'on n'en vient pas aisément à bout, quand il est vieux & que le Cheval n'est plus capable d'un grand travail.

L'Eperon est une tumeur provenante de cause assez semblable, mais dans un lieu différent. Son siége est sur les muscles, membranes & tendons du jarret, qui vont aboutir à ce qu'on appelle la pointe ou la tête du jarret. Ce mal dans les commencemens est peu de chose, & se peut guérir avec l'eau fraiche seule, ou l'eau-de-vie camfrée; mais dans le *Capelet* la contusion étant faite sur des parties membraneuses, appliquées & tenduës fortement sur les os, la douleur en est beaucoup plus vive, & les conséquences plus fâcheuses.

Pour emporter ce mal, il faut froter plusieurs jours de suite la tumeur avec de l'eau-de-vie camfrée; ensuite y appliquer la charge du vessigon, ou bien un mêlange de parties égales d'esprit de thérébentine, & de vinaigre de vin, ou au défaut de savon ordinaire fondu dans de l'eau-de-vie; ou encore d'un mêlange de deux livres de vinaigre de vin, autant d'urine d'un jeune homme sain, & d'un quarteron de sel ammoniac dans lequel on imbibe une éponge que l'on ap-

plique sur le mal, & que l'on y retient avec une vessie mouillée & des bandes plates. Si cela ne suffit pas, vous userez de l'emplâtre de Soleysel, qui est excellent pour ce mal. On le compose ainsi.

Prenez galbanum une once, gomme ammoniac trois onces, opopanax une once & demie; faites infuser le tout pendant deux jours entiers dans une chopine de vinaigre chaud; puis faites cuire jusqu'à ce que le vinaigre soit à moitié consumé, & le passez chaud à travers un linge; puis remettez ce mêlange sur le feu pour le faire épaissir; & quand il commencera à s'épaissir, ajoûtez-y poix noire & poix résine, de chaque quatre onces, thérébentine deux onces; mêlez le tout & en faites un emplâtre que vous lui appliquerez sur le mal & vous le renouvellerez tous les neuf jours jusqu'à ce que la tumeur disparoisse. Si ce remède ne suffisoit pas, passez un séton au travers de la tumeur, pour en faire sortir les eaux rousses, qui pourroient gâter le tendon, ou bien mettez-y le feu en étoile, aïant soin de faire descendre la raie du milieu assez bas sur le tendon derriere le canon, en cas que la tumeur occupe cette partie.

Il arrive par les mêmes causes un mal assez semblable; mais qui cependant en différe, non par la nature & la forme, mais en ce qu'il est logé un peu plus haut, c'est-à-dire sur le tendon même, qui partant de la fesse, va s'inserer *à la pointe* ou *tête* du jarret, on le nomme Eperon comme on vient de le dire ci-dessus. Il se guérit dans son principe; ainsi que dans son accroissement par les mêmes remédes. Dans les commencemens,

il céde même à un remède très-facile; c'eſt d'emploïer par jour huit ou dix ſceaux d'eau fraiche pour laver avec une éponge cette tumeur à pluſieurs repriſes du matin au ſoir, & continuer pluſieurs jours.

Des Solandres & des Rapes.

La Solandre eſt préciſément au pli du jarret; ce qu'eſt la malandre à celui du genou : l'un & l'autre ſont des crevaſſes, d'où ſuintent des eaux; ordinairement elles ſont longitudinales de haut en bas : quand elles ſont tranſverſales, on les appelle *Rapes*.

La ſolandre eſt plus rébelle que la malandre; c'eſt pourquoi on ſaigne & on purge de deux mois en deux mois les Chevaux attaqués de ſolandres.

On fait une charge avec les herbes aromatiques boüillies dans cinq à ſix pintes de lie de vin, avec chopine d'eau-de-vie & demi-livre de ſain-doux ou vieux-oing. Quand l'inflammation eſt paſſée, on ſe ſert de la moutarde ordinaire, pour achever de deſſecher, & ſi ce remède ne ſuffit pas, vous emploïerez le ſuivant qui eſt compoſé de parties égales d'huile de chenevis, de miel de vieux-oing, de verd de gris, de poix noire, de fleur de ſoufre, de mercure, de couperoſe blanche, d'orpin & d'alun. On reduit en poudre le mercure avec la fleur de ſoufre à force de le remuer & de broïer; on met les autres drogues en poudre ſéparément, & on incorpore le tout avec l'huile de chenevis, le miel & le vieux-oing pour le faire cuire dans un vaſe de terre pendant un petit quart d'heure à

un feu moderé. Il faut éviter avec soin la vapeur qui s'éléve de cet onguent pendant sa cuisson, parce quelle est capable d'empoisonner. Ce même remède est fort bon pour les mules traversiéres, & pour les malandres.

Au défaut de cet onguent qu'on ne peut avoir par tout, vous avez encore le populeum, le savon noir & le beurre mêlés ensemble à parties égales, & qui est excellent pour les mêmes maux.

Des queues de Rat ou *Arêtes.*

On appelle *Arête* ou *queue de Rat* une espéce de croûte dure & écailleuse, qui vient tout du long du tendon, qui va aboutir au pâturon, & qui fait tomber le poil, & forme une espéce de raie qui sépare le poil des deux côtés, d'où il sort en hiver dans les tems & les païs humides des eaux rousses & puantes, & qui en été dans les tems secs, & dans un terrain aride & poudreux, est recouverte d'une espéce de croûte. Ce défaut fait rarement boitter un Cheval, à moins qu'il ne travaille dans un tems excessivement froid, dans la neige ou dans la glace. Il rend seulement les jambes un peu roides. Les Chevaux fins y sont peu sujets aïant peu de poil aux jambes.

L'on se sert pour ce mal de desficatifs. En voici qui sont éprouvés; mais on en peut faire une infinité d'autres sortes. Prenez noix de galle, alun & couperose, de chaque un demi-quarteron; faites boüillir le tout dans deux pintes d'eau & en lavés la partie.

Ou bien, prenez vert de gris deux onces, couperose autant, incorporez dans un quarteron de miel

miel & en frottez les arêtes, & la guérison suivra en peu de tems. Comme ce mal tient beaucoup de la nature de celui que l'on appelle *les Eaux*, on peut suivre le même régime & emploïer pour le traiter la même méthode & les mêmes remédes que nous allons donner.

Des Eaux.

Ces eaux sont une humidité blanche, gluante, visqueuse & puante, qui suinte au travers du cuir, sans y faire d'ouvertures sensibles. Ce mal commence par les côtés du pâturon, & n'est alors que l'avant-coureur de plusieurs autres infirmités plus grandes. Ce mal par la suite gagne toute la jambe en remontant, & fait tomber le poil par son acreté corrosive. L'enflure & la douleur en sont les premiers signes. Quand le mal vieillit, il survient des grapes, des crevasses & des poireaux, qui rendent le mal presque incurable; car dans cet état les eaux détachent quelquefois le sabot d'avec la couronne, au talon.

Les Chevaux Flamands & Hollandois, & ceux nourris dans des lieux marécageux sont plus sujets à ce mal que ceux des autres Païs, tant parce que cette maladie y est comme héréditaire, que parce qu'elle est facilement causée, entretenuë & rappellée par l'humidité des marécages & pâturages trop aquatiques, où ils ont été nouris, ou dans lesquels ils vivent. Les Chevaux fatigués peuvent aussi être attaqués de ce mal, & c'est une marque d'une jambe usée. Ce mal comme on le voit mérite toute sorte d'attention dès qu'on le voit naître pour en pouvoir prévenir les suites & en arrêter

les progrès qui se font assez & trop rapidement. Il faut donc observer d'abord si cet écoulement est accompagné d'inflammation ou non.

Quand il y a inflammation, on se sert du cataplâme suivant, qu'on appelle *Emplâtre blanche :* on le compose ainsi. Prenez un demi-litron des quatre farines, faites-en de la boüillie dans trois demi-septiers de lait. Lorsque la boüillie sera un peu cuite, il faut y mettre dedans une demi-livre de thérébentine, demi-livre de miel, demi-livre de poix grasse, demi-livre de suif de mouton, deux ou trois ognons de lys cuits sous la cendre & pilés avec une demi-livre de sain-doux ; le tout mêlé ensemble. Il faut que cette boüillie ne soit ni trop claire ni trop épaisse, & l'application s'en doit faire sur du linge & des étoupes.

S'il n'y a point d'inflammation, ou l'inflammation étant passée, on fait au milieu de la fesse, c'est-à-dire, au haut de la cuisse, à la partie postérieure, une incision longitudinale pour pouvoir y introduire un morceau de racine d'hellebore noir de la grosseur d'une amande trempé dans du vinaigre. On y fait ensuite un point de suture avec une forte éguille & du fil ciré pour retenir ce morceau de racine en place, & pour réünir la peau, & on y laisse ce morceau jusqu'à ce qu'il tombe de lui-même. Cette racine attire une suppuration abondante, & fait une dérivation considérable des humeurs qui se porteroient aux parties inférieures. Si l'enflure ne diminue point, on rasera le poil tout autour, & on lavera la jambe enflée avec la composition suivante.

Prenez six pintes d'eau, demi-livre d'alun, autant de couperose blanche, un quarteron de

noix de galle, & deux gros d'arsenic, le tout en poudre; faites tiédir seulement dans un pot & en bassinez la partie.

On peut encore se servir de cette préparation-ci, qui n'est pas fort différente.

Prenez deux livres de miel, demi-livre d'alun, autant de couperose, un quarteron de noix de galle, une once de sublimé, le tout en poudre passée au tamis; mettez sur le feu, & aussi-tôt que le miel commence à boüillir, retirez & en oignez la partie tous les jours.

Ce même reméde est bon pour les poireaux.

Mais tous ces remédes seroient inutiles non seulement pour préserver de la récidive, mais même pour achever la cure & dessecher les eaux, si l'effet des remédes déficcatifs emploïés à l'extérieur n'étoit appuïé par des remédes donnés intérieurement, capables de détourner le cours des humeurs qui se portent continuellement, & par la pente naturelle & par l'habitude que la fluxion a occasionnée, sur les parties inférieures.

Il faut donc s'il n'y a point d'inflammation, avoir soin de purger le Cheval de tems à autre. Et s'il y avoit inflammation, on attendroit qu'elle fût passée. On peut par exemple le purger de la maniere suivante.

Prenez aloës-socotrin deux onces, sené une once, le tout en poudre fine, huile d'olive une livre; mêlez le tout ensemble, & faites-le prendre au Cheval que vous aurez soin d'empêcher pendant la nuit de manger, & le ferez rester encore cinq ou six heures après sa médecine sans boire ni manger; ensuite vous lui donnerez du son mouillé & de l'eau blanche. En cas qu'elle n'opére pas,

le lendemain à pareille heure qu'il aura pris la médecine la veille, il faudra le faire promener doucement, & lorsqu'elle commencera à opérer, le remettre à l'écurie bien couvert pour le tenir chaudement, & lui présenter de tems en tems un peu de pain ou de son moüillé mêlé avec du miel, ou bien un peu d'avoine, mais peu à la fois; car les purgations dégoûtent les Chevaux : Mais on leur fait revenir aisément l'appetit, soit par l'*assa fœtida*, ou quelqu'autre remède semblable.

Si l'on veut une médecine qui opére plus promptement, on usera de la suivante. Prenez aloës socotrin deux onces, manne grasse deux onces ou deux onces & demi, cristal mineral demi-once que l'on incorporera dans suffisante quantité de miel, pour en faire des pilules, de la grosseur d'une noix, que l'on roulera sur de la poudre de reglisse pour faire avaler les unes après les autres, faisant avaler entre chacune un petit verre de vin au Cheval.

Si l'on veut rendre cette médecine plus active, il n'y a qu'à y ajoûter une demi-once ou même une once (suivant la force du Cheval) d'agaric en poudre. L'on peut aussi emploïer avec succès cette médecine avec l'agaric dans les fluxions sur les yeux, & lorsqu'un cheval est sujet à des étourdissemens, le lendemain à pareille heure que vous aurez fait prendre les pilules, si elles ne faisoient pas leur opération, vous feriez la même manœuvre que nous venons de dire qu'il falloit faire quand la potion purgative n'opéroit pas.

Si le Cheval étoit foible & languissant, on pourroit se servir des pilules suivantes. Prenez beurre frais huit onces, miel rozat quatre onces,

ſené une once, coloquinte, baïes de laurier, ſafran, de chaque demi-once, ſucre deux onces, coriande, canelle, mitridate, de chaque une once. Le tout bien pulveriſé & mêlé enſemble, faites des pilules, dont vous donnerez la moitié un jour le matin, avec un peu de vin pardeſſus, pour que le Cheval puiſſe avaler facilement, & le lendemain matin vous donnerez l'autre partie de la même maniere.

Des Mules traverſieres, & Crevaſſes.

Cette maladie provenant de l'acrimonie d'une humeur qui cautériſe la partie où elle a ſon cours, ſe trouve placée naturellement à la ſuite des eaux. Cette maladie eſt fort douloureuſe, en ce que la douleur ſe trouvant préciſément dans le centre du mouvement, qui eſt la jointure, elle ſe renouvelle à chaque pas. Ces deux noms différens qu'on lui donne ne marquent que deux degrés différens du progrès que le mal a fait. Ce mal eſt au paturon ce que la malandre eſt au pli du genou, & la ſolandre à celui du jarret. D'abord il ne paroît qu'une ſimple crevaſſe, d'où il ſuinte des eaux puantes, quelquefois même un peu troubles & blanchâtres, comme ſi elles étoient purulentes. Lorſque cette crevaſſe n'a fendu que le cuir extérieur (ſoit qu'elle provienne de cauſe extérne, comme d'avoir marché dans la bouë, dans la glace, &c. ou même qu'elle provienne de cauſe interne, comme des eaux ou d'une diſpoſition à en avoir) n'eſt pas encore dangereuſe, & ſe peut guérir, aſſez aiſément même, ſi elle provient de cauſe externe; & alors elle ne mérite le nom que

de ſimple crevaſſe. Mais ſi non ſeulement le cuir ſe trouve fendu, mais encore que l'acreté de l'humeur jointe aux mouvemens continuels de cette partie ait corrodé & diviſé les membranes qui recouvrent les jointures dont cette partie eſt remplie, & qu'en introduiſant un ſtilet ou une paille dans cette ouverture, l'on entre ſans réſiſtance dans un vuide d'un travers de doigt ou deux de profondeur, pour lors le mal eſt très-dangereux & mérite le nom de mule traverſiere. Il faut donc des remédes plus ou moins forts, & plus ou moins d'exactitude dans le régime, ſuivant que ce mal eſt plus ou moins inveteré. Dans le cas de la ſimple crevaſſe, tous les remédes emploïés pour les rapes, les ſolandres & les malandres ſont convenables & même ſuffiſans; mais lorſque la crevaſſe pénétre un peu plus avant, il faut quelque choſe de plus efficace emploïé avec une méthode très-exacte. Il faut premierement que le Cheval garde autant que faire ſe peut un parfait repos & ne ſorte point de l'écurie même pour aller chez le Maréchal, & qu'on le panſe à ſa place dans l'écurie. On peut ſe ſervir des remédes ſuivans.

Faites brûler dans une poële, une demi-livre de beurre ſalé, & en faites des onctions matin & ſoir.

Ou bien, faites legérement boüillir demi-livre de miel avec couperoſe blanche & noix de galle, de chaque une once, & en uſer de même.

On peut encore ſe ſervir d'une pinte de lait, dans laquelle on aura fait boüillir un quarteron de couperoſe blanche, & en laver la plaïe pluſieurs fois par jour.

L'onguent ſuivant qui eſt fort bon pour cette

maladie s'emploïe auſſi avec ſuccès dans les malandres & ſolandres.

Prenez huile de chenevis, miel, vieux oing, verd de gris, poix noire, fleur de ſoufre, mercure vif, couperoſe blanche, orpin, alun de glace, de chaque deux onces. Il faut bien pulveriſer le mercure vif avec la fleur de ſoufre, juſqu'à ce que le tout ſoit en poudre noire; enſuite mettre toutes les autres drogues en poudre. Incorporez le tout avec l'huile de chenevis, le miel & le vieux oing, & le mêlez dans un pot de terre pour le faire cuire à petit feu, en remuant toujours, pendant un bon demi-quart d'heure, après quoi vous le retirerez du feu, remuant toujours la compoſition, juſqu'à ce qu'elle ſoit froide. Il faut éviter de ſe mettre ſur la fumée qui eſt un poiſon. Vous vous ſervirez de cette compoſition pour panſer tous les jours juſqu'à guériſon. Le ſuivant eſt plus ſimple & eſt bon auſſi pour les mêmes maux.

Prenez ſavon noir, populeum, beure frais, de chaque deux onces, le tout bien mêlé enſemble en onguent: frotez-en tous les jours juſqu'à guériſon. Quand il y a pourriture ou quelque filandre dans la plaïe, il faut emploïer l'onguent ſuivant, qui eſt fort déterſif. Prenez beaume de Saturne, ceruſe, de chaque huit onces, miel commun vingt-quatre onces; mettez le tout enſemble dans un pot de terre, & le faites cuire à petit feu, remuant toujours avec une ſpatule, afin qu'en boüillant, cette compoſition n'excéde point le bord du pot; lorſque cela ſera mis en conſiſtance d'onguent, vous le retirerez de deſſus le feu, & le laiſſerez refroidir en remuant toujours juſqu'à ce que la chaleur ſoit tout-à-fait éteinte. Quand

les tendons & les os ſont tout-à-fait découverts; il faut ſe ſervir de la teinture d'aloës faite dans l'eſprit de thérébentine, & mettre ſur la jambe un détenſif ou reſtraintif, comme aux entorſes & foulures : on baſſinera la plaïe à chaque fois avec du vin ſucré ou miellé.

Des Poireaux ou *Verrues, & des Grapes.*

Tout le monde connoît cette tumeur à laquelle les hommes ſont ſujets, ainſi que les animaux, & qu'on nomme poireaux. Cette tumeur provient de l'extravaſion ſurabondante du ſuc nerveux qui compoſe le rézeau de la peau, & forme ces éminences grenuës & canelées qui couvrent la ſuperficie de cette excroiſſance; ſa ſubſtance eſt d'une dureté plus grande que celle de la peau, & approche de la conſiſtance de cette corne particuliere aux Chevaux, que l'on appelle châteigne. Ce mal eſt incommode & dangereux. Incommode, parce qu'il revient auſſi ſouvent qu'on le guérit; & dangereux, parce qu'à la fin il eſtropie un Cheval & devient incurable. Les jambes ſujettes aux eaux ſont fort expoſées à tous ces accidens qui en ſont les ſuites preſque inévitables. Quand une jambe en eſt un peu gorgée & qu'elle commence à ſuinter, on en voit bientôt ſortir des poireaux & des grapes. Celles-ci ne ſont autre choſe que de petits boutons érésipélateux ſemblable proportion gardée à ceux qui viennent aux hommes qui ont des jambes ademateuſes lorſqu'il y ſurvient quelque inflammation, ou plûtôt encore une eſpéce de galle à boutons. Ces grapes ne ſont autre choſe que de petits boutons rouges,

qui se multipliant souvent autour d'un même point, représentent imparfaitement en petit une grappe de raisin, ou plûtôt de groseille. Ce mal est moins difficile à guérir que les poireaux, mais n'est pas à négliger, parce qu'il les annonce dans peu. Quand on s'en apperçoit, on commence par couper le poil plus ras qu'il est possible, puis avec un bouchon de paille on frotte assez rudement pour que le sang puisse couler de toutes les grapes, c'est-à-dire, pour crever tous ces petits boutons, & on applique dessus de la composition suivante étenduë sur des étoupes.

Prenez environ huit ou dix pintes de bierre que vous mettrez dans un grand vase, ensuite pilez dix-huit ou vingt ognons de lys, & cinq ou six poignées de racine de guimauve; faites boüillir le tout ensemble pendant un quart-d'heure, puis y ajoûtez beure, vieux oing, miel, thérébentine, de chaque une livre; puis quand le tout aura donné encore un boüillon, vous y ajoûterez suffisante quantité de farine de froment, ou autre pour l'épaissir à la consistance d'une espéce de boüillie. Après avoir appliqué ce mélange sur le mal, vous envelopperez tout le tour de la jambe avec de la filasse & une bande, sans trop serrer la jambe, de crainte de la faire enfler, & rendre le reméde pire que le mal. Et si au bout de cinq ou six jours, il restoit encore quelques grapes, ou s'il se trouvoit quelques poireaux, vous les couperez jusqu'au vif, pour y remettre du même onguent jusqu'à parfaite guérison: Et s'il n'y avoit point de grapes, & qu'il y eût seulement une affluence d'humeurs, il seroit suffisant d'y appliquer ce reméde sans froter ni couper. Le suivant est même suffisant quand il n'y a que des eaux.

Prenez verd de gris, noix de galle, couperose verte, couperose blanche, de chaque deux onces, alun de roche, une once, vieux oing, une livre, vinaigre trois pintes ; il faut bien piler toutes les susdites drogues & hacher le vieux oing; faire boüillir le tout dans un grand vase de terre, & vous en servir tous les jours soir & matin, pour étuver les jambes du cheval à froid, jusqu'à guérison. Mais pour peu qu'il se trouvât des grapes, il ne seroit pas suffisant, & au défaut de celui qu'on a décrit ci-dessus, on emploïeroit le suivant.

Prenez mercure vif, fleur de soufre, verd de gris, alun de roche, noix de gale, écorce de grenade, de chaque deux onces, sain-doux une livre; réduisez le tout en poudre, ensuite éteignez le vif-argent dans la fleur de soufre & dans le sain-doux; & lorsque le vif-argent ne paroîtra plus, vous y incorporerez les autres drogues pour faire un onguent à froid, c'est-à-dire, en le remuant seulement sans le mettre sur le feu; & vous vous en servirez sur les grapes. Le suivant est moins embarrassant, parce qu'il n'y a qu'à laver.

Prenez une livre d'alun de roche & une livre de couperose blanche. Le tout étant en poudre mêlez-le dans la valeur de huit pintes d'eau, & le faites boüillir jusqu'à consommation de moitié, que vous garderez pour vous en servir de la maniere suivante. Prenez une petite éponge & la trempez dans cette eau pour la passer doucement une fois par jour, sur les endroits d'où sortent les humidités; & s'il commençoit à sortir des grapes ou des poireaux, vous feriez la manœuvre que nous avons déja indiquée.

Les poireaux sont plus opiniâtres & plus diffi-

ciles à guérir. Il faut passer dessus legerement la pierre infernale tous les jours à chaque pansement, & appliquer pardessus les remédes que nous venons de dire pour les grapes. Il faut continuer cet attouchement jusqu'à ce qu'ils disparoissent. Ils sont très-aisés à distinguer des grapes par leur grosseur, les grains des grapes demeurans toujours petits & étant en grand nombre, & les poireaux étant en plus petit nombre & quelquefois de la grosseur d'une noix.

On peut si l'on n'a point de pierre infernale couper les poireaux & appliquer dessus la poudre pour les boutons du farcin, étenduë sur un plumaceau, réïterer au bout des vingt-quatre heures, s'il convient, & appliquer ensuite l'onguent desficcatif des eaux.

Du Fic, nommé improprement Fil ou *Crapau.*

Le Fic est une excroissance spongieuse & fibreuse, approchant de la nature de la corne ramolie, qui naît à la fourchette dans les pieds élevés & creux, qui ont le talon large. Cette tumeur qui excéde quelquefois la grosseur d'un œuf de poule s'appelle par corruption Fil ; Quelques-uns lui ont donné le nom de crapau. Elle est très-dangereuse & peut être regardée comme une espéce de cancer sous le pied, d'autant plus dangereux qu'il attaque le tendon qui va s'implanter sous l'os du petit pied même, & quelquefois les tendons collateraux sous les quartiers. Cette maladie est ordinairement un reflux de quelque humeur maligne (dont on a supprimé le cours par des remédes astringens) comme des eaux desséchées, d'un reste

de forbure ou de farcin. Ce mal eſt plus commun, par cette raiſon, aux Chevaux qui ont les jambes rondes & gorgées, qu'aux autres. Lorſqu'on les traite avec des deſſicatifs trop forts, il arrive alors, que la matiere ſoufle au poil & offenſe auparavant le tendon & le petit pied; ce qui eſt très-dangereux. Ce mal eſt beaucoup plus conſidérable que le précédent & eſt auſſi traître; car après avoir été guéri en apparence, on ne doit pas être ſurpris de le voir reparoître deux ou trois mois après. Ce mal étant négligé, élargit & aplatit conſidérablement le pied, & le rend très-difforme. Quand ce mal n'a pas atteint le tendon, le Cheval ne paroît pas en boiter aux premiers pas qu'il fait; mais on découvre bientôt ſon mal.

Les pieds de derriere, comme plus ſujets à être dans l'humidité, ſont auſſi plus ſouvent attaqués de ce mal: comme les pieds de devant, par une raiſon contraire, ſont plus ſujets aux ſeimes. C'eſt pourquoi les Chevaux de tirage qui ſont & ſéjournent plus ſouvent & plus long-tems dans l'humidité que d'autres, y ſont plus ſujets.

Il ſeroit inutile de ſonger à guérir un fic, s'il y avoit des eaux à la jambe, parce que la ſource du mal ne tariroit pas, & prendroit ſon cours par le fic; c'eſt-à-dire, par le mal même que l'on voudroit guérir, & abreuveroit continuellement une partie que l'on veut deſſecher. Il faut premierement ſonger à guérir les eaux, comme il a été preſcrit; après cela parer le pied, pour pouvoir facilement couper la ſole tout au tour du fic, avec la feuille de ſauge ou le biſtouri. Il eſt à remarquer que de cette premiere opération dépend ſouvent la prompte ou la longue guériſon du fic, parce

que ce mal ayant des racines, qui s'étendent avant ſous la ſole, ſi on les emporte entiéres en les détachant avec dexterité, le mal guérit promptement; & ſi vous en laiſſés quelques racines, le mal ſera plus long & plus difficile à traiter qu'auparavant. Quand la ſole eſt levée, vous ratiſſés bien exactement tout ce qui paroît tenir de la nature du fic, avec la feüille de ſauge, évitant cependant, autant que faire ſe peut, de couper une artére qui pouroit fournir du ſang. Si cependant il ſurvenoit une hémorrhagie, vous appliqueriés deſſus, pour premier appareil, un reſtrainctif fait avec ſuie de cheminée & thérébentine cuites enſemble (en remuant toujours, afin que la matiere ne ſe grumelle point) étendue ſur des étoupes: s'il n'y a point d'hémorrhagie, vous étendés ſur des plumaceaux l'onguent ſuivant à froid.

Prenés deux livres de miel, chopine d'eau-de-vie, ſix onces de vert de gris paſſé au tamis, ſix onces de couperoſe blanche, quatre onces de litarge, deux gros d'arſenic & demi-quarteron de noix de galle, le tout en poudre très-fine, que vous mélangerés enſemble dans un pot de terre bien net, & que vous ferés épaiſſir inſenſiblement ſur un petit feu, juſqu'à ce que la compoſition ſoit ſuffiſamment épaiſſe; il faut la rémuer de tems en tems, pour qu'elle ſoit bien liée.

Les deux premiers appareils doivent reſter en place au moins deux fois vingt-quatre heures chacun: en levant l'appareil, il faut examiner ſi l'on n'a point laiſſé de racine à ce fic, bien eſſuïer avec des étoupes bien ſéches; & ſi l'on ne trouve

point qu'il ait été laiſſé de racines, laver avec de l'eau ſeconde & panſer avec l'onguent décrit ci-deſſus, mais ne mettant de l'onguent que deſſus le fic, & aïant ſoin de mettre par-deſſus les plumaceaux des rouleaux ou petits plumaceaux épais, & ſeulement imbibés d'eau-de-vie des deux côtés du fic, pour l'empêcher de s'étendre; puis vous remettés les écliſſes, & vous tenés le pied le plus ſéchement qu'il eſt poſſible.

Si à la levée du troiſiéme appareil, il vous ſemble que le fic s'élargiſſe au lieu de ſe reſſerrer, partagés votre compoſition en deux parties égales, ajoûtés à une partie trois onces de bonne eau forte, & panſés avec. Si le fic au panſement ſuivant paroît diminué, prenés de l'onguent ſimple, c'eſt-à-dire de l'autre moitié; & ne vous ſervés de celle où vous aurés ajoûté l'eau forte, que lorſque les chairs ſurmonteront.

Si le fic gagnoit le dedans du ſabot ou le tendon, traités-le alors comme le javar encorné; faites-en de même, quand la matiére ſoufle au poil; & vous ſervés le moins que vous pourés de cauteres violents.

Si le Cheval perd l'appétit, donnés-lui des lavemens avec le ſel polycreſte, & lui faites manger tous les jours du foie d'antimoine dans du ſon moüillé, à la doſe d'une once.

Quand la cure eſt achevée, il n'y a pas d'inconvenient, pour éviter la récidive, de barer les deux veines du pâturon.

Au lieu de l'onguent précedent on peut ſe ſervir de celui-ci, dont on a vû de très-bons ſuccès. Il faut ainſi qu'avec le précedent couper les crapaux juſqu'au vif. On recüeil ſoigneuſement le

sang qui en découle évitant cependant de causer une hemorrhagie, par l'incision de l'artere. On prend environ deux onces de ce sang, qui sort du pied malade, que l'on met dans une bouteille avec une once de vitriol en poudre, deux gros de sublimé corrosif aussi en poudre & une once de la meilleure eau forte. On agite fortement la bouteille pour faire un mélange exact, & on en met trois fois par jour avec une plume (qu'on trempe dans cette composition) sur la partie malade. Il faut à chaque pansement avant que d'y mettre de ce mélange laver la plaïe avec de l'esprit de vin bien rectifié. Le Cheval pendant ce tems doit travailler médiocrement sur la poussiére & non sur le pavé ni dans la bouë.

CHAPITRE III.

Des Opérations de Chirurgie qui se pratiquent sur les Chevaux.

NOus avons reservé pour la fin de cet Ouvrage, une courte peinture des Opérations manuelles ou chirurgiques, que les Maréchaux pratiquent sur le corps des Chevaux, & la maniere de les panser après que les Opérations sont faites. Comme les mêmes Opérations se pratiquent en différentes occasions, & pour différentes maladies, on eût été embarrassé de leur donner une place convenable dans le cours du Livre, & l'on aura l'avantage de voir en abregé une espéce de Chirurgie

entiére pour les Chevaux. On auroit pû enfler ce Chapitre d'un plus grand détail; mais ne voulant rien avancer, ni extraire des Auteurs, même les meilleurs, dont l'expérience, qui eſt le plus ſur garant auquel on ſe puiſſe fier, ne nous ait bien aſſuré; nous nous contenterons de faire les obſervations ſur les opérations qui ont été faites en préſence de tout le monde.

De la Saignée.

La ſaignée eſt une des Opérations qui ſe pratiquent le plus fréquemment ſur les animaux auſſi-bien que ſur l'homme. Cette Opération n'eſt autre choſe qu'une inciſion faite à un vaiſſeau pour en tirer du ſang. Comme il y a deux ſortes de vaiſſeaux qui en contiennent, ſavoir, les veines & les arteres, on fait auſſi inciſion à ces deux eſpéces de vaiſſeaux.

Il n'y a point de partie qui ne contienne des veines & des arteres. Il n'y auroit point auſſi de partie exempte de la ſaignée, ſi la groſſeur ou la petiteſſe des vaiſſeaux ne réduiſoit les ſaignées à un petit nombre de parties, dans leſquelles on en trouve d'une groſſeur moïenne. Les derniéres ramifications des vaiſſeaux, que l'on nomme *les extrémités capillaires*, fourniroient trop peu de ſang, & les gros vaiſſeaux tels que les groſſes arteres en fourniroient tant, & avec tant d'impétuoſité, que l'on auroit de la peine à en arrêter le cours.

On a donc réduit au nombre ſuivant ou à peu près celui des ſaignées praticables, ou du moins néceſſaires.

On

On fait communément cette opération à la langue, au palais, au col, aux ars, aux flancs, au plat de la cuisse en dedans, à la pince & à la queue.

Dans les saignées qui se pratiquent sur les hommes, les Chirurgiens sont en usage de poser une ligature sur le vaisseau dont ils veulent tirer du sang pour en intercepter le cours.

Ils ne sont dans cet usage que parce que les vaisseaux de l'homme étant extrémement fins, déliés & roulans; ils auroient de la peine, sans cette précaution, à les ouvrir transversalement, & à les assujettir sous la lancette. Mais comme ces vaisseaux sont infiniment plus gros dans les Chevaux, cette précaution devient inutile; c'est pourquoi on peut les faire toutes, & réellement on les fait toutes sans ligature.

On se sert de divers instrumens pour faire cette opération.

Elle se pratique avec la lancette, la flamme, la corne de chamois, un clou à attacher les fers, &c.

La flamme est l'instrument le plus usité pour les saignées que l'on fait aux Chevaux; on va décrire celle où les autres instrumens s'employent.

De la Saignée au Col.

La saignée au col est la seule où l'on employe la ligature; car je ne parle pas de celle qui se fait au pâturon, quand on veut barer la veine, parce que l'on en tire du sang, plûtôt pour assûrer de la ligature du vaisseau, que pour faire une saignée.

On passe une corde autour du col le plus près que faire se peut du garrot & des épaules. On la

ſerre par le moyen d'un nœud coulant, qui eſt à un des bouts de la corde : Quelques perſonnes ſont dans l'uſage d'arrêter ce nœud coulant par un autre nœud ſerré ; mais cette méthode eſt dangereuſe, parce que quand on veut le défaire, ſi le Cheval vient à tomber en défaillance (ce qui arrive quelquefois) on eſt trop long-tems à défaire ce nœud.

Il faut pour la même raiſon faire attention à ne pas trop ſerrer cette corde, parce qu'en comprimant trop les vaiſſeaux du col, le Cheval s'étourdiroit, tomberoit ſur la place, & de ſa chûte pourroit ſe tuer, ce que l'on a vu arriver plus d'une fois. S'il a un filet dans la bouche, on a ſoin de le remuer, afin que le mouvement des machoires faſſe gonfler la veine; s'il n'a qu'un licol, on procure le même effet, en lui mettant les doigts ou un bâton dans la bouche. Quand on a trouvé le moment où la veine eſt ſuffiſamment gonflée, on poſe la flamme deſſus, & avec une clef ou le manche du brochoir, on donne un coup ſec ſur le dos de cet inſtrument pour couper le cuir, qui eſt fort dur, & le vaiſſeau d'un ſeul coup.

Il y a du danger à donner le coup trop foiblement ; il y en a à le donner trop fort.

En le donnant trop mollement, on entame le cuir ſans ouvrir le vaiſſeau, & l'on ne tire point de ſang, ou l'on fait une ſaignée baveuſe. En donnant le coup trop violemment, on pourroit eſtropier un Cheval ; mais l'uſage fait prendre un juſte milieu, que les livres ne peuvent indiquer.

Quand on a tiré la quantité de ſang que l'on ſouhaite, il faut avant de refermer la veine, preſſer légérement les environs de la ſaignée à un

pouce de distance autour de l'ouverture, ce qui se fait communément en passant dessus, la corde même qui a servi de ligature. Il est bon d'user de cette précaution, parce que l'on a vû quelquefois des inflammations & des abscès se former à l'occasion du sang caillé, épanché aux environs de la saignée, & être suivis de la gangréne, sur tout dans les grandes chaleurs de l'Eté.

Ensuite on pince les deux lévres de la plaïe que l'on a faite, & on les perce d'outre en outre avec une épingle, autour de laquelle on tortille, ou en croix de S. André, ou en rond, cinq ou six crins que l'on arrache de la criniére du Cheval même, & on les nouë d'un double nœud.

Le lieu de cette saignée est quatre doigts au-dessous de la fourchette. On appelle fourchette une bifurcation de la veine, qui paroît manifestement sur le col. Plus haut on n'auroit qu'un petit vaisseau, & plus bas on trouveroit trop de chair à percer, avant de rencontrer le vaisseau. C'est environ deux ou trois doigts au-dessous de l'endroit du col, où répond l'angle de la machoire inférieure, qu'on appelle la ganache. Cette saignée peut cependant se pratiquer sans passer la corde avec le nœud coulant, & l'on est même quelque fois obligé de s'en abstenir, par exemple, à des Chevaux qui ont une galle vive sur le col, ou une plaïe considérable sur laquelle il faudroit que la corde appuïât; on fait prendre alors par un serviteur la peau à pleine main, vers le bas du gozier, & on la fait tirer du côté adverse assez fortement pour faire gonfler la veine que l'on veut saigner, & quand la veine paroît assez grosse, on saisit le moment pour donner le coup de flamme,

comme dans la précédente maniere.

De la Saignée à la Langue.

Toutes les autres saignées se font sans corde ; même celle de la langue. On se contente de la tirer doucement dehors, de crainte de l'arracher. On la retourne un peu, on la mouille avec une éponge, & on coupe avec la flamme ou une lancette, ou un clou à ferrer plus communément, les vaisseaux qui paroissent à la partie inférieure, on la laisse saigner à discrétion, parce que le sang s'arrête de soi-même, & que ces vaisseaux en fournissent peu. Cette saignée se pratique ordinairement pour les avives.

De la Saignée au Palais.

Pour celle du palais, rien n'est plus commun. Les Palfreniers sont dans l'usage de la faire sans demander avis, aussi-tôt qu'ils voyent leurs Chevaux dégoûtés, ils ont un morceau de corne de cerf amenuisé & pointu par le bout, ou une corne de chamois, qu'ils enfoncent le matin à jeun dans le troisiéme ou quatriéme sillon du palais. Cette saignée, si on la faisoit plus loin, ne seroit pas sans danger ; car on auroit de la peine à étancher le sang. Quand cet accident arrive, il faut faire un plumaceau avec de la filasse, & le saupoudrer de vitriol, l'appliquer sur le mal, & pardessus mettre un gros tampon de filasse que l'on appuïe par un bandage qui passe par-dessus le nez, & on attache le Cheval avec son licol un peu haut par les deux côtés, & il faut le laisser cinq ou six

heures sans le délier, & sans lever l'appareil, ni par conséquent lui donner à manger. Cette saignée se pratique aussi pour le lampas, parce qu'elle dégorge les vaisseaux, dont la plénitude cause cette maladie.

De la Saignée qui se pratique aux Ars.

Cette saignée passe parmi les Maréchaux pour la plus difficile de toutes. On ne fait point de ligature pour faire paroître le vaisseau, parce qu'il paroît assez manifestement & est à fleur de peau : mais comme ce vaisseau roule aisément, il faut poser la pointe de la flamme bien juste sur le milieu de la rondeur du vaisseau, & on donne un coup de manche du brochoir, un peu plus fort qu'à celle du col, à cause de la dureté du cuir, ensuite on fait la ligature, ainsi qu'il a été dit, avec cinq ou six crins tortillés autour d'une épingle. Cette saignée se pratique pour les efforts du genou, pour les efforts d'épaule, écars & autres accidens semblables.

De la Saignée aux Flancs.

Quoique cette saignée ne soit pas si difficile que la précédente ; on met cependant quelquefois plus de tems à la faire.

Il passe tout du long des côtes du Cheval, de la partie antérieure à la partie postérieure sur le ventre, un vaisseau qui est quelquefois très-gros, & quelquefois paroît très-peu.

Quand il paroît peu, on est obligé de mouiller le poil avec de l'eau chaude & une éponge, & on

coupe cette veine avec la flamme, en donnant comme à la précédente, un coup sec avec le manche du brochoir.

Il y a cependant quelques personnes, qui sans donner de coup sur la flamme, coupent transversalement le vaisseau avec le tranchant de la flamme; mais cette maniere est plus en usage pour la saignée qui se pratique au plat de la cuisse en dedans.

De la Saignée au plat de la Cuisse en dedans.

On ne mouille point le vaisseau dans cette partie, parce qu'il est assez apparent, & on ne se sert point de l'éponge, parce que la peau y est plus tendre, on tranche le vaisseau en travers avec la pointe de la flamme, & on se retire promtement, dans la crainte de recevoir une ruade du Cheval.

Il y a cependant des Maréchaux qui font cette opération avec la même tranquillité que les précédentes, ils ajustent leur flamme sur le vaisseau, donnent un coup du manche du brochoir, & ensuite en font la ligature, comme il a été dit.

La saignée aux flancs se pratique pour les tranchées; & celle au plat de la cuisse en-dedans pour des efforts de hanche, de jarret ou de rein.

De la Saignée à la Queuë.

On saigne à la queuë pour un ébranlement ou effort de reins. Cette saignée se pratique de différentes façons, ou en coupant un ou deux nœuds en entier, ou en fendant la queuë par une incision cruciale, ou en figure de T, ou en donnant de-

dans plusieurs coups de flamme.

Si c'est un Cheval à courte queuë, on n'en coupe point de nœud, parce que la moëlle alongée, perçant jusqu'au trois ou quatriéme, il pourroit en survenir des accidens, outre la difformité qui en résulteroit; on se contente de faire une incision longitudinale à la partie inférieure, & une transversale au bout; ou bien on fait l'incision transversale à un ou deux pouces de distance du bout, ce qui forme une croix : c'est ce que les Maréchaux appellent faire le gâteau.

Quand on veut saigner un Cheval à la queuë pour le guérir des démangeaisons qu'il a dans cette partie, l'usage n'est point de fendre la queuë, ni de faire d'incision cruciale, ni d'en couper de nœuds ; mais seulement d'y donner plusieurs coups de flamme dessous & sur les côtés, pour en faire sortir du sang. Il y a des personnes qui ne veulent point que l'on fasse aucune espéce de saignée à la queuë dans cette maladie ; & leur raison est, qu'autant de coups de flamme que l'on donne, sont autant de plaïes douloureuses, qui pour former leurs cicatrices, se recouvrent de nouvelles galles plus incommodes que la premiere, & obligent le Cheval à se froter de nouveau, & à remuer la queuë perpétuellement ; c'est pourquoi on préfére de la bassiner avec de l'eau & du sel ou autres remédes convenables.

A ceux qui ont la queuë longue, on ne doit pas craindre d'en couper un ou deux nœuds, dans l'appréhension de perdre les crins ; car le restant du tronçon les fournit assez longs après ; quoique cependant on puisse regarder cette pratique comme inutile & plus douloureuse que nécessaire.

A toutes ces saignées, on laisse couler le sang aussi abondamment qu'il peut, & on ne cherche point à l'étancher; excepté quand on coupe deux nœuds, alors on arrête le sang avec le feu, que l'on y met avec le brûlequeux; on met ensuite de la poix ou du crin tortillé, sur l'endroit que l'on vient de cautériser, avec le feu que l'on y remet de nouveau de la même maniere.

Cette saignée se pratique ordinairement pour un effort, ou pour un ébranlement de reins.

De la Saignée à la Pince.

On saigne aussi à la pince pour des efforts d'épaule, pour des jambes gorgées, pour un étonnement de sabot, &c.

On déferre le pied & on le pare mince, à peu près comme si on vouloit le ferrer à neuf, & on creuse avec le coin du boutoir, de la largeur d'une piéce de douze sols. Il faut dans cette opération conduire l'instrument avec beaucoup de douceur, quand on commence à appercevoir le sang, parce que si la plaïe étoit trop profonde, il pourroit survenir une inflammation qui y formeroit un petit ulcére, qui suinteroit peut-être long-tems, ce qui arrive quelquefois.

Il faut remarquer que le lieu de cette saignée, est le bout de la pince, & qu'il faut s'éloigner de la fourchette, pour éviter le tendon, qui s'élargit en patte d'oïe, & va s'implanter dans l'os du petit pied, jusqu'à la pointe de la fourchette, tant à la jambe de devant qu'à celle de derriere.

On tire environ deux livres de sang, & on bouche le trou avec du poivre, & du sel mis en pou-

dre sur un plumaceau ; on met par-dessus une bonne emmiélure étenduë sur un plumaceau, beaucoup plus large que le premier, pour empêcher que la corne ne se déssèche, après avoir ferré le Cheval à quatre clous seulement ; & l'on met une ou deux écliſſes pour tenir le tout en état.

De la Saignée au Larmier.

Pour la saignée au larmier, elle n'est point d'usage aujourd'hui, & on ne la fait que quand on veut barrer cette veine, seulement pour assûrer le maître du Cheval, qu'on a sûrement lié le vaisseau.

Toutes ces opérations se font ordinairement à la main, mais en voici une qui, plus douloureuse & plus longue que les précédentes, demande communément que le Cheval soit mis dans le travail pour la sûreté de l'Opérateur, du Cheval même, & des Assistans.

De la maniere d'églander.

On églande ordinairement un Cheval à qui les glandes s'engorgent & s'endurcissent dans la braie, ou vers l'angle de la machoire, c'est-à-dire, derriere la ganache. Après l'avoir mis au travail, lié, & suspendu comme il doit être ; ou renversé par terre, si c'est en campagne ou à l'armée, & les jambes liées pour éviter accident, on leve la tête haute avec une corde, on fend la peau avec un bistouri, faisant une incision longitudinale sur la glande, & ensuite avec les doigts ou avec la corne de chamois, qui est une corne

courbe, pointue, liſſe & polie, on cerne la glande & on la ſouleve, pour connoître & couper toutes les attaches & adhérences, évitant ſoigneuſement les veines, les nerfs & les artéres. Si cependant on avoit fait ouverture de quelque vaiſſeau, il faudroit en faire la ligature, en paſſant par deſſous une aiguille courbe enfilée d'un fil ciré double, & embraſſant un peu de chair ou autre ſubſiſtance, hors les nerfs, dans la ligature que l'on aſſûre d'un nœud double en roſette. Au défaut de la ligature, qui demande une ſorte de dexterité, on peut appliquer par deſſus un plumaceau chargé de vitriol en poudre : mais ſi on peut ſaiſir le vaiſſeau, la ligature eſt préférable.

Il y a des gens qui ſont dans l'uſage de fendre la peau & la glande tout à la fois, & qui y mettent du ſublimé corroſif mêlé avec de la ſalive & de l'eau-de-vie, ou de l'onguent doux. D'autres ſe ſervent de réalgal, mais rarement a-t-on un bon ſuccès de cauſtiques dans les parties glanduleuſes.

On panſe la plaie avec de l'égyptiac, & on lave tous les jours la plaie avec du vin chaud avant le panſement ; & ſi les chairs ſurmontoient, on féroit un liniment ſur les chairs baveuſes avec de l'huile de vitriol, & on rempliroit toute la cavité avec de la filaſſe trempée dans une eau de vitriol.

De la Caſtration.

Il faut renverſer le Cheval par terre, lui lier avec une corde la jambe du montoir de derriere, lui paſſer cette corde par deſſus le col, & fendre avec un biſtouri bien tranchant la premie-

re peau du ſcrotum ou de la bourſe, c'eſt la même choſe, & faire cette inciſion à la partie latérale. Après la premiere peau, s'en préſente une ſeconde, que l'on fend encore, ſuivant la même direction; on fait ſortir le teſticule que l'on tire doucement à ſoi; puis avec un fer à châtrer, qui s'ouvre & ſe ferme comme une eſpéce de compas, on embraſſe & on ſerre tout le paquet des vaiſſeaux ſpermatiques, aïant la précaution de gliſſer deſſous les deux jambes du fer, un linge moüillé en double, de crainte qu'en paſſant le feu, on ne brûle tous les vaiſſeaux & les parties voiſines. Quand on a ſerré le fer & arrêté la vis avec un biſtouri, on coupe le teſticule à l'épaiſſeur de deux écus près du fer, puis on appuïe un fer rouge ſur le bout des cordons coupés. On frote enſuite avec une maſſe, compoſée avec de la poix blanche & du vert de gris, & l'on y repaſſe un autre fer rouge; on en fait autant à l'autre teſticule & l'opération eſt faite.

Quand tout cela eſt fini, il faut détacher le Cheval, & le laiſſer relever, puis le mener à la riviere, s'il en eſt proche; ou bien on le lave avec un ſeau d'eau fraîche. Si c'eſt en Eté, on continue de quatre heures en quatre heures à le laver avec de l'eau fraîche. Si c'eſt en Hiver, on fait tiédir l'eau. Il faut que cette plaie ſupure & qu'il tombe une eſcare. C'eſt pourquoi, ſi cette plaie ſe refermoit, on la rouvriroit avec le doigt oint de ſain-doux ou de crême.

Il faut, ſi on le peut, ôter les vilenies & le camboui, qui ſe trouvent dans le fourreau, avec un peu d'huile d'olive.

Du Lavement, & de la maniere de vuider un Cheval.

Autrefois ce n'étoit pas une choſe aiſée que de donner un lavement à un Cheval; on ſe ſervoit d'une corne percée comme un entonoir, que l'on fouroit dans l'anus du Cheval, & l'on verſoit avec un pot le lavement dans la corne. Il falloît bien des cérémonies pour le faire entrer, comme de lui mettre les pieds de devant en un lieu plus bas que ceux de derriere, remuer la langue du Cheval, lui fraper ſur les rognons, & encore avoit-on bien de la peine, & quelquefois on ne réuſſiſſoit pas. Aujourd'hui la ſéringue ſupplée ſûrement & bien plus commodément à ce long procédé. Mais malgré la commodité de cette invention on pourroit ne pas réuſſir encore à donner le reméde, lorſque les matieres ſe trouvent amaſſées en ſi grande quantité à l'extrêmité du rectum, qu'elles y forment une maſſe de la groſſeur de la tête d'un homme. C'eſt pourquoi il faut alors vuider le Cheval de ces groſſes matieres, ce qu'un homme fait, en graiſſant ſon bras & la main d'abord, avec du ſain-doux, vieux-oing, huile, beure ou autre corps gras ſemblable, & l'introduiſant doucement juſques dans le boïau, d'où il tire à poignées tout autant de fiente qu'il en rencontre. Quelquefois la rétention ſeule de ces groſſes matieres, que le Cheval veut faire ſortir par de vains efforts, lui cauſent un batement de flancs & des tranchées, dont il eſt ſoulagé auſſi-tôt que l'opération eſt faite. Quand le Cheval a quelque difficulté d'u-

riner, on preſſe la veſſie, en étendant & en appuïant la main deſſus, ce qui fait uriner le Cheval ſur le champ : mais il n'eſt pas ſûr d'y appuïer trop fortement.

Du Séton, & de l'Ortie.

Le Séton eſt un morceau de corde faite avec moitié chanvre & moitié crin, ou un morceau de cuir, ou quelqu'autre corps ſemblable, que l'on introduit entre cuir & chair par une ouverture, & que l'on fait reſſortir par une autre, pour donner iſſûë à des matieres qui étoient enfermées & qui croupiſſoient dans quelque partie.

L'Ortie eſt un pareil morceau de corde, cuir, ou fer battu, ou de plume, que l'on introduit par une ouverture, & que l'on ne peut retirer que par ſon entrée.

Ces opérations ſe pratiquent à différentes parties du corps, ſur le toupet, au bas de la criniere, au garrot, & à d'autres parties : mais la principale, étant celle qui ſe fait à l'épaule, on jugera aiſément, par la deſcription de celle-ci, comment elles ſe pratiquent aux autres parties.

Quand on veut appliquer un ſéton ou une ortie à l'épaule, ſi c'eſt un Cheval qui ait le poitrail fort large, & par conſéquent qui ait les épaules fort groſſes, on commence par lui broïer l'épaule avec une tuile, une brique ou quelque corps qui ſoit fort dur, pour que la peau ſe détache plus facilement ; il faut avoir pris la précaution de renverſer le Cheval ſur du fumier ou de la paille, ſur tout s'il eſt méchant ; car il y a des Chevaux ſi patiens, qu'il ſuffiroit de les re-

tenir. Quand on a broïé cette partie, on coupe avec un rasoir ou un bistouri le cuir en travers, à trois doigts au-dessus de la jointure du coude; puis avec un morceau de cerceau poli, un cierge, ou encore une spatule de fer bien lisse & polie, destinée à cet usage, on sépare la peau d'avec la partie externe du corps de l'épaule, en remontant jusques vers le garrot ou le bas de la criniere, & promenant la spatule en long & en large devant & derriere l'épaule, afin que les sérosités & les glaires s'amassent dans cet espace: ensuite on fait entrer avec la spatule un morceau de cuir replié, long de dix-huit ou vingt pouces, & large de sept à huit lignes, & afin qu'il ne glisse pas, & qu'il ne sorte pas avant qu'on veuille le retirer, on fait avec la spatule une petite coche entre cuir & chair à la partie inférieure de l'incision, pour y loger le bout excédent de ce cuir. C'est ainsi que se pratique l'ortie. Pour en faire un séton, il n'y a qu'à faire une contr'ouverture à la partie supérieure de l'épaule, & mettre un morceau de cuir beaucoup plus long, ou une corde faite avec moitié crin & moitié filasse, & la remuer tous les jours dans le pansement pour la nétoïer & l'enduire de nouveau de supuratif ou de quelqu'autre onguent semblable. En tirant cette corde, on ne l'ôte point entiérement pour cela, on ne fait que la passer & repasser. Quand on ne fait qu'une ortie, on l'enduit la premiere fois de supuratif, & on la laisse en place quinze à dix-huit jours; car quoique les Maréchaux soient dans l'usage de ne la laisser en place que neuf jours par complaisance, pour des Particuliers impatiens, qui veu-

lent voir promptement la déciſion de la cure, ſoit en bien, ſoit en mal, l'expérience fait voir dans les maux un peu graves, que ce terme eſt trop court.

Il faut après que l'opération eſt faite, empêcher le Cheval de ſe coucher pendant tout le tems qu'il porte le ſéton ou l'ortie, pour donner une pente continuelle aux humeurs, ce que l'on fait communément en le ſuſpendant : Car tout le monde ſçait que les Chevaux dorment aiſément debout ; le régime qu'il faut faire obſerver au Cheval, conſiſte à lui ôter l'avoine, le mettre au ſon & à la paille pour nourriture, & l'eau de ſon pour boiſſon.

Il ne faut pas oublier, après l'opération, de froter l'épaule avec l'onguent ou huile roſat, & l'eau-de-vie, & les jours ſuivans d'y appliquer matin & ſoir une charge réſolutive & ſpiritueuſe, pour fortifier la partie ; on peut emploïer, par exemple, l'emmiélure rouge, & à ſon défaut l'emmiélure commune, & y ajoûter un demi-ſeptier d'eau-de-vie.

Quand on paſſe des ſétons ou des orties à d'autres parties, comme à la nuque, au col, ſur les rognons & ailleurs, on fait l'ouverture & le détachement de la peau proportionné à la grandeur de la partie.

Quelquefois on paſſe un ſéton au travers d'une tumeur ; en ce cas, la matiere a cavé deſſous ſuffiſamment, & il eſt inutile de ſéparer davantage le cuir d'avec la chair.

Il y a des Maréchaux très-ſenſés, qui prétendent avec quelque apparence de raiſon, que cette opération pratiquée, comme on vient de le

décrire ; ne sert qu'à dessécher le dessus de l'épaule. Or comme cette opération ne se pratique que pour des écarts, ou une épaule entr'ouverte, ce qui n'arrive point sans que la lymphe du sang rempliſſe le vuide qui se forme par le déchirement du tissu cellulaire qui joint l'épaule au coffre, & que cette lymphe épanchée, venant à prendre dans son séjour une consistance de gelée, forme ce qu'on appelle des glaires, auſquelles il faut procurer une issüë, pour empêcher un Cheval de boiter, ils prétendent avec raison, que le séton passé en dessus, n'en peut aucunement procurer l'issüë, & en proposent deux autres, qui y remédieroient fort bien, si elles étoient sans danger.

L'une, est de faire faire au séton, le tour des bords de l'omoplate ; (c'est l'os de l'épaule, qu'on nomme vulgairement le *Palleron* ou la *Palette*) ou au moins le demi-tour de ces bords, qui joignent l'épaule au coffre.

L'autre, est de cerner l'épaule par dessous, en commençant sous le pli du coude, au-dessus de l'ars, & faisant faire à la spatule le même chemin, sous l'omoplate même, qu'on lui fait faire dessus dans l'opération qui a été décrite plus haut.

Cette maniere d'opérer est fort bien imaginée, puisqu'elle attaque le mal dans son principe, donnant un écoulement à des humeurs qui n'en peuvent avoir, après s'être infiltrées par un écart entre l'épaule & le coffre.

Mais le danger qu'il y a de rencontrer un gros rameau de veine qui va se rendre dans la soucla-viére, fait que cette opération ne peut réussir qu'entre

qu'entre les mains d'un homme qui ſache parfaitement la ſituation de ce rameau, & la ſtructure de cette partie, ſans quoi le Cheval courroit riſque de perdre la vie avec ſon ſang; car ce malheur eſt ſans reméde.

L'effet de ce reméde, eſt de procurer une ſuppuration abondante, qui commence à couler dès les premiers jours, par l'ouverture que l'on a faite dans l'opération. Ce pus eſt formé par les fibres meurtries & déchirées, qui ſe trouvent détruites par l'introduction de la ſpatule entre le cuir & le corps de l'épaule. Ces membranes machées par la dureté du fer, venant à ſe corrompre & à ſe détacher du vif, & abreuvées, par un ſuc gelatineux qui découle & ſuinte par le bout des vaiſſeaux rompus, forment ce ſuc épais d'un blanc couleur de ſouffre, qui découle de ces parties. Les parties voiſines abreuvées auſſi d'un ſuc étranger ou ſurabondant, ſoit par dépôt ou collection d'humeur de quelque genre que ce puiſſe être, ſe dégorgeant dans cette ouverture, paſſent par la même voie, juſqu'à ce que la partie ſoit revenue dans ſon premier état.

Maniere de Deſſoler.

Il y a des Chevaux ſi doux, qu'on peut les deſſoler à la main: mais quand ils ſont méchans, ou qu'on s'en méfie, on les met dans le travail, ou bien on les renverſe par terre. On les prépare ordinairement la veille en y mettant une emmiélure. Enſuite on pare le pied le plus mince qu'on peut, on ouvre bien les talons, & avec le boutoir même, on coupe & on cerne la ſole

tout autour du sabot, y laissant pourtant à l'entour l'épaisseur de deux écus de sole. Il faut prendre garde de trop enfoncer le boutoir; il suffit de couper assez avant pour qu'il en sorte une petite rosée de sang. Quand avec le boutoir on a détaché de tous côtés les plus fortes adhérences de la sole, on repasse le bistouri dans la rénure qui a été faite, & en soulevant la sole par un côté, on coupe avec le bistouri toutes les adhérences qui sont dessous, en frappant légérement sur le dos du bistouri avec le manche du brochoir. Quand les côtés sont bien détachés, on enleve la sole avec un instrument appellé *le Levesole*, on la saisit avec les triquoises, & on l'arrache. Quand tout cela est fait, on passe une corde autour du pâturon pour resserrer les vaisseaux, étancher le sang, & se donner le tems de reconnoître le véritable état du pied. Si c'est pour encastelure, ou pour un clou de rue qui ait blessé la fourchette, on fend la fourchette d'un bout à l'autre, pour desserrer les talons & donner une plus libre circulation dans la partie, en dégorgeant les sucs qui y sont étranglés. S'il se trouve des chairs fongueuses, baveuses ou surabondantes, il faut bien se donner de garde d'y mettre aucun caustique pour les guérir; ce seroit rendre le mal incurable; il faut couper, l'incision étant beaucoup moins douloureuse. S'il y a quelque bleime ou chair meurtrie, on y donne quelques coups de bistouri ou de renette pour la même raison; on fait lâcher ensuite pour un moment la corde qui lie la jambe dans le pâturon, pour laisser couler le sang, & arroser la partie, & lui servir de baume. Quand on croit la partie assez dégorgée,

on fait reſſerrer la corde, on lave la plaie avec de l'oxycrat ou de l'eau-de-vie, on ferre à quatre ou cinq clous, & enſuite on applique des plumaceaux couverts de thérébentine, ou imbibés ſeulement d'eau-de-vie & d'oxycrat, & des écliſſes par deſſus, retenuës par une autre écliſſe tranſverſale qui s'arrête entre les éponges du fer & les deux côtés du talon, & on ne doit lever l'appareil au plûtôt que quatre jours après; car c'eſt une régle générale, que moins une plaie eſt expoſée à l'air, plus promptement elle guérit. C'eſt la pourriture ſeule, la trop grande quantité de pus, & la crainte, qui font lever un premier appareil; car on a vû des Chevaux, auxquels un ſeul appareil a ſuffi, après avoir été déſolés, & la ſole entiérement révenuë au bout de quinze jours, pendant leſquels on n'avoit point levé l'appareil pour quelques raiſons particuliéres.

Il faut avoir ſoin de mettre un reſtrainctif avec bol & vinaigre, ou avec la ſuie de cheminée, le vinaigre & les blancs d'œufs autour du boulet toutes les vingt-quatre heures, de crainte que la matiere ne ſouffle au poil.

De l'Amputation de la Queue.

Toutes les ſaiſons de l'année ne ſont pas propres à faire cette opération : le grand froid la rend mortelle; le grand chaud la rend incommode à cauſe des mouches, & de la gangrène qui peut s'y mettre.

Elle ſe fait de diverſes maniéres : on ſe ſert du biſtouri; on ſe ſert du boutoir; on ſe ſert d'un couteau. A un jeune poulain on peut la couper

dans un joint avec le biſtouri, ſans aucune difficulté. A un Cheval fait, on la coupoit anciennement, en mettant le boutoir ſous la queue à l'endroit où on vouloit la couper, & en donnant deſſus un grand coup de maillet, mais c'étoit faire au Cheval un double mal, meurtriſſure d'un côté, inciſion de l'autre. Aujourd'hui on s'y prend d'une autre maniere, on met la queue ſur une buche de bout, on met un grand couteau fait exprès ſur l'endroit où on veut la ſéparer, on donne ſur le couteau un grand coup de maillet ou de marteau, on panche le couteau un peu pour la couper en flute, afin que le Cheval la porte par la ſuite de meilleure grace, puis on y met le feu, en la levant le plus haut qu'on peut avec le brûle-queue, qui eſt un fer fait comme une clef des rouës d'un caroſſe, avec cette différence, que l'extrémité utile eſt ronde, & non quarrée, afin que la queue puiſſe y entrer. Il faut enſuite appliquer un peu de poix noire ſur le bout de la queue, & poſer le fer, qui aura perdu un peu de ſa chaleur, ſur la poix, pour la faire fondre. Il faut avoir attention que le Cheval ne ſoit pas dans l'écurie près de la muraille ni d'un pilier, après cette opération, afin qu'il ne puiſſe pas ſe forter ce qui cauſe quelquefois de grands accidens. Il faut après l'opération froter avec de l'eau-de-vie le tronçon de la queue, juſques ſur les rognons, pendant quelques jours, ſoir & matin. Si la queue étoit meurtrie ou trop brûlée, ou que le Cheval ſe fût froté, il faudroit ſe ſervir de l'eſprit de térébantine & eau-de-vie, partie égale battues enſemble, & en froter comme ci-deſſus.

Les Maréchaux Anglois après avoir coupé la

queue assez longue, font 5. où 6. incisions d'égale distance, depuis la naissance de la queue en dessous, jusqu'à l'extrêmité où elle est coupée. Ils laissent une suffisante quantité de crin au bout de la queue, pour y attacher une longue corde de la grosseur du bout du petit doit : ils passent ensuite l'autre extrêmité de cette corde dans une poulie qui est attachée au plancher, positivement au-dessus du milieu du dos du Cheval, lorsqu'il a la tête à la mangeoire : la même corde doit passer ensuite dans un autre poulie, aussi attachée au plancher, derriere la croupe, au milieu du trotoir ; on suspend au bout de cette corde un poids d'une certaine pesanteur, de sorte que le Cheval étant couché ou relevé, ait toujours la queue soulevée & renversée sur la croupe. On laisse cette corde jusqu'à ce que les cicatrices soient fermées. Cette opération leur fait porter, ce qu'on appelle, la queue à l'Angloise. Je ne vois pas pourquoi, en pratiquant la même chose aux Chevaux des autres païs, ils ne la porteroient pas de même.

Maniere de barrer les Veines.

On s'y prend de deux manieres pour faire cette opération. On se sert du feu, (ci-après,) nous en parlerons ; on se sert de la ligature.

On barre la veine à presque toutes les parties du corps, savoir, au larmier, au bras, à six doigts au-dessus du genou, au jarret, & au pâturon dans sa partie latérale.

Quand on veut barrer la veine au larmier, il faut mettre une corde au col du Cheval, com-

me si on l'y vouloit saigner, afin que la veine du larmier, qui est une ramification de la jugulaire externe, puisse se gonfler. On lui met la main dans la bouche pour lui faire remuer la langue & les machoires, ce qui aide encore à grossir le vaisseau. Quand il paroît assez plein on coupe la peau longitudinalement sur le vaisseau pour le découvrir. On le détache le plus adroitement que faire se peut avec la corne de chamois, que l'on introduit sous la veine en gliſſant haut & bas de la longueur d'un bon pouce, on enfile la corne de chamois, qui a un trou fait exprès, pour cet usage, d'une soie torse doublée jusqu'à la grosseur d'un fil gros de Cordonnier, & on la cire ou on l'enduit de poix noire ou grasse, on passe la corne enfilée de cette soie sous le vaisseau, & l'on fait la premiere ligature du côté que la veine se va rendre dans la jugulaire, on assure la ligature d'un double nœud, ensuite de quoi l'on fait une légére piqûre longitudinale à trois ou quatre lignes près de la ligature, pour en tirer du sang, & pour assurer le Maître qu'on a surement lié la veine; ensuite on fait une seconde ligature, qui soit aussi forte au moins que la premiere, pour arrêter le sang; & ensuite on applique une charge dessus, pour empêcher l'inflammation, & l'on fait quelques saignées au Cheval, pour diminuer le volume du sang, qui cause quelquefois une enflure très considérable; on laisse tomber les soies d'elles-mêmes, ce qui n'arrive qu'après plusieurs semaines.

Dans toute opération, & particuliérement dans celle-là, il faut observer que le bistouri & autres instrumens dont on se sert, soient bien nets. On

a vû des Chevaux prendre le farcin pour avoir été panſés avec des inſtrumens mal eſſuïés, & le mal commençoit à l'endroit de l'opération.

Lorſqu'on la fait au bras, il faut choiſir l'endroit le moins charnu, qui eſt environ à ſix doits au-deſſus du genou: on n'y fait point de ligature avec la corde, parce que la veine eſt aſſez apparente.

Il en eſt de même du jarret.

Quand on la veut faire au pâturon, on peut mettre la corde au-deſſus du boulet ou du genou. Cela eſt alors indifférent. Mais il faut obſerver de ne la jamais faire aux jambes gorgées actuellement.

Du Feu.

Il n'y a point de reméde qui ſoit d'une utilité ſi univerſelle que celui-ci dans les maladies des Chevaux: il étoit même anciennement en grande faveur dans la Médecine pour les hommes, & ce ſeroit peut être une queſtion qui ne ſeroit pas mal fondée, de ſavoir, ſi la cruauté apparente de ce reméde a du être une raiſon ſuffiſante pour le faire tomber dans un ſi grand diſcrédit. Si la Chirurgie moderne a perfectionné la dextérité de la main pour faire les opérations les plus hardies, elle a peut-être perdu auſſi, en s'attachant trop à la main, une reſſource infinie pour traiter un nombre de maladies que l'antiquité guériſſoit par le moïen du feu, & que la Chirurgie moderne abandonne comme incurables, ou qu'elle entreprend ſans ſuccès, malgré le haut point de perfection auquel elle eſt parvenue. Laiſſons ces

conjectures qui ne sont pas de notre ressort, & revenons à la maniere de donner le feu.

Le feu est en usage pour les mêmes raisons, & à peu près dans les mêmes cas pour lesquels on employe le séton & l'ortie; c'est-à-dire, lorsqu'il y a quelque tumeur extraordinaire, causée par l'extravasion d'un suc, qui par son séjour peut se corrompre, altérer & même détruire une partie, ou par son déplacement en embarrasser le mouvement. Les tiraillements violens & fréquens, les suppurations abondantes, qui sont souvent accompagnées ou précédées de grandes inflammations, étant fort à craindre dans les parties tendineuses & ligamenteuses, qui sont dans le voisinage des jointures, parce que ces parties prêtent peu & se gangrénent plûtôt que de s'alonger ou se dilater au-delà d'une certaine mesure proportionnée à leur ressort, par ces raisons, dis-je, on a banni de ces parties, l'usage du séton & de l'ortie, que l'on n'emploïe que dans les parties grasses & charnues où tous ces accidens, lors même qu'ils arrivent, sont moins dangéreux. Outre cet avantage du feu sur le séton & l'ortie, il y en a un autre à considérer; c'est que le feu est résolutif par lui-même. Ce n'est pas assez de donner une issue à un suc étranger à une partie; il faut encore donner à ce suc, souvent épaissi, la fluidité & la facilité nécessaire pour sortir par l'ouverture qu'on a pratiquée: c'est ce qu'on appelle *Digérer*, *résoudre* une humeur. Or, il est dans tous les corps animaux des matiéres d'une nature singuliére, ou qui acquiérent cette nature par leur déplacement & leur séjour, & qui deviennent les unes comme une gelée épaissie;

d'autres semblables à du suif; d'autres à de la cire; d'autres à de la gomme; d'autres à une résine mêlée de matiéres terrestres, &c. Ces sortes de matiéres ne peuvent que rarement, sur tout quand elles ont acquis une sorte de consistance, se résoudre par des résolutifs tirés des plantes dont on compose les charges (ou cataplâmes) ordinaires; la chaleur actuelle du feu, infiniment plus vive que celle de tous ces *Topiques*, est beaucoup plus propre à fondre ces matiéres, à détruire cette glu & ces attaches rameuses & intrinseques, qui en liant toutes les particules d'un fluide, & embarrassant leur mouvement, en ôtent la fluidité. Cette activité propre au feu, le rend le plus résolutif de tous les remédes. Il fait plus; il racourcit toutes les fibres (expérience aisée à faire, en présentant un morceau de cuir à l'ardeur du feu), & par conséquent rétablit leur ressort, qui, quoique d'une maniére imperceptible, ne laissent pas d'être dans une alternative perpetuelle de contraction & de relâchement. Cette action seroit inutile sur des sucs épaissis à un certain point; aussi la nature seule guérit rarement ces maux: mais ces sucs étant fondus par la chaleur du feu, & ce ressort augmenté, cette humeur acheve de se briser & de s'atenuer à la longue, & de rentrer insensiblement dans les voies de la circulation. La cicatrice que laisse le feu aïant outre cela durci les environs de la tumeur, ou plûtôt le centre, sert de digue pour empêcher un nouveau dépôt. C'est par cette raison, que si le feu ne diminuë pas une tumeur, du moins l'empêche-t-il de croître.

L'action du feu a encore un avantage sur le

ſéton & l'ortie; elle eſt plus limitée, ne pénétre au dedans qu'autant qu'on le veut, & ne détruit rien qu'à l'extérieur, excepté quand on s'en ſert pour faire des ouvertures d'abſcès, comme au mal de taupe, aux tumeurs ſur le garrot, &c. auquel cas, la deſtruction ne vient point du feu, la matiere à laquelle on veut donner iſſuë, aïant fait auparavant tout le déſordre. Mais toutes les fois que l'on donne le feu à quelque partie, on n'y fait pas pour cela une ouverture, & la maniere ordinaire de le donner, eſt preſque toujours ſuperficielle, en appuïant plus ou moins fort, & en promenant le feu dans un eſpace plus ou moins grand, ſuivant l'étenduë du mal, & la figure de la partie. C'eſt pourquoi on donne tantôt de ſimples petites raies de feu, tantôt des pointes, des boutons, des étoiles. Quelquefois quand le mal eſt grand, on le donne en forme de feuilles de fougere, de feuilles de palme, de pates d'oye. D'autres fois, on met des roues de feu avec une ſemence autour, c'eſt-à-dire, que l'on fait d'abord un cercle avec un couteau rougi au feu, & qu'enſuite on y fait des raïons avec le même couteau, & ſur toutes ces lignes, on appuie d'eſpace en eſpace, quelques pointes de feu avec un poinçon de fer auſſi rougi au feu. Pour appliquer le feu de toutes ces manieres différentes, on ſe ſert de divers inſtrumens; ſçavoir, de pieces de monnoie, de couteaux, de boutons ronds, de boutons plats, de pointes, d'S, ſelon le beſoin des différentes parties.

Quelques perſonnes ſont ſcrupuleuſes ſur le choix des matieres dont ces inſtrumens doivent être faits; les uns prétendent qu'on doit préférer

l'or; d'autres tiennent pour l'argent; quelques-uns pour le cuivre, & le plus grand nombre pour le fer.

Le feu de l'or & de l'argent, eſt reconnu preſque univerſellement pour être trop violent; le cuivre ſeroit plus doux; mais les Maréchaux ſont plus accoûtumés à connoître le juſte degré de chaleur du fer, que des autres métaux.

Quant aux diverſes manieres de l'appliquer, la ſituation ou la conformation de la partie en détermine la figure. Par exemple, on barre les veines avec le feu, & cet uſage eſt moins douloureux & moins dangereux que la maniere précédente; car le feu ne cauſe pas une inflammation ſi grande, particulierement aux jambes, que l'on a vû quelquefois devenir de la groſſeur du corps d'un homme, ce qui n'arrive jamais par le feu : On le met avec le couteau de feu, en faiſant une croix ou une étoile ſur la veine, ou en tirant deſſus, deux ou trois petites raies : on évite outre cela le danger du farcin, dont nous avons parlé.

On barre ainſi la veine au larmier, au jarret, au bras, à la cuiſſe, &c.

On perce des abſcès avec des pointes de feu, ſur tout au garrot, au toupet, pour le mal de taupe, ſur les rognons, & aux endroits où nous avons dit que venoient les cors, quand il y a du pus.

A l'épaule, pour un écart; ou à la hanche, pour un effort, on le met en figure de roüe : quelquefois au lieu de faire des raïons, après avoir tracé le cercle, on y deſſine avec une pointe de feu les armes du Maître, un pot de fleur, une couronne, ou autre choſe ſemblable, ſuivant le goût de celui qui travaille, mais la figure n'y

fait rien. Quand il faut beaucoup de raies & de boutons de feu, on peut y faire quelque deſſein, mais il ſeroit ridicule de tracer une figure de feu à un endroit où il ne faut que deux ou trois raies, comme à un ſuros, où une petite étoile ſuffit; à une fuſée, où on le met en fougere, ou pate d'oye, c'eſt-à-dire, à peu près comme les raions d'un éventail, ou quelquefois en raies, diſpoſées comme les barbes d'une plume.

Ce qu'on appelle grains d'orge & ſemence de feu, c'eſt la même choſe, ce ſont de petites pointes de feu, plus petites que les autres, & que l'on ſeme ſur des lignes où on a déja paſſé legerement le feu.

A la couronne, lorſque la matiere ſouffle au poil, ou qu'on veut rélargir le ſabot & lui faire reprendre nourriture, on applique de petites raies.

Quand la corne eſt éclatée, on y met un S de feu pour réünir les deux quartiers ſéparés par une ſeime, afin qu'il s'y faſſe une avalure qui les puiſſe réünir. On appelle avalure, une corne plus tendre, formée par un ſuc gélatineux qui ſuccéde à la place de la corne qui a été emportée, & qui eſt moins ſéche & moins caſſante que la corne vieille, & qui par conſéquent donne le tems au reſte du ſabot qui eſt fendu, de ſe rejoindre, à l'aide des bons remédes qu'on y applique, ou plûtôt qui ſert d'une eſpéce de glu pour réünir la diviſion. S'il y avoit inflammation à la ſeime, au lieu d'une S, on mettroit aux deux côtez, deux petites raies de feu.

Pour les courbes, éparvins, veſſigons, &c. on le met en palme ou fougere.

Il y a pluſieurs choſes à obſerver pour donner

utilement le feu, qui ordinairement eſt un reméde très-efficace.

Premiérement, le tems, eſt celui de néceſſité, ſans s'embarraſſer du cours de la Lune ni des Planettes.

Secondement, il eſt à propos, s'il y a inflammation à la partie malade, de l'ôter auparavant, par le moïen des remédes émollians, dans la crainte de l'augmenter par le feu.

Troiſiémement, il ne faut jamais faire chauffer les fers au feu du charbon de terre, parce qu'il chauffe trop vivement, & que par ſa vivacité il ronge les couteaux & y fait des dents (au lieu de les conſerver liſſes & unis) mais ſeulement à celui du charbon de bois. Et il faut en faire chauffer ſept ou huit à la fois, ou du moins pluſieurs en même tems, afin de n'en pas manquer pendant l'opération, & de la pouvoir achever tout de ſuite.

Quatriémement, il faut qu'ils ſoient rouges, non flambants.

Cinquiémement, il faut avoir la main legere; bien entendu pourtant qu'il faut appuïer aſſez, pour que la chair prenne une couleur de ceriſe, & ne ſe pas contenter de brûler ſeulement le poil; mais ne pas enfoncer lourdement juſqu'à ce que l'on ait percé le cuir.

Sixiémement, il ne faut point d'impatience quand on a donné le feu à un Cheval, ni pour le panſement, ni pour le ſuccès de la cure. Je dis pour le panſement, parce qu'il ne faut point faire marcher un Cheval, ſi on lui a donné le feu aux jambes, que pluſieurs jours après que l'eſcare eſt tombée, ce qui n'arrive guéres qu'au bout de quinze jours, & elle eſt bien autant & plus à ſe

guérir. On ne doit pas non plus être inquiet pour le succès de la cure, parce qu'il arrive souvent qu'un Cheval auquel on aura donné le feu pour boiter, boitera encore six mois, & même un an après; mais quoique l'effet de ce remède soit lent, il opére cependant assez sûrement; & s'il n'emporte le mal, du moins il en arrête le progrès.

Quand on a appliqué le feu, on frote la brûlure avec du miel & du sain-doux, ou du miel & de l'eau-de-vie, ou de l'encre à écrire commune, ou bien on y met un ciroëne avec de la cire jaune fonduë avec partie égale de poix noire, & de la tondure de drap ou des os calcinés, ou de la savate brûlée pardessus; mais le miel & l'eau-de-vie font l'escare moins grande. Les jours suivans on applique dessus de l'onguent d'Althœa ou rozat pendant dix, douze, ou quinze jours.

Voici un autre onguent pour la brûlure qu'on assure meilleur. Prenez une livre de fiente de poule la plus fraiche, une livre de sauge hachée & pilée, & mêlée avec la fiente de poule; ensuite deux livres de sain-doux fondu, mis dans un grand pot de terre, avec la fiente & sauge; bien couvrir le pot, le mettre sur un feu de charbon; faire cuire cela quatre ou cinq heures; passer ensuite le tout bien chaud dans un gros linge. Il faut garder cet onguent; & pour s'en servir, il faut en froter tous les jours délicatement sur chaque raie avec la barbe d'une plume.

Septiémement, il faut empêcher que le Cheval ne se frote, & qu'il ne se morde, ce qui arrive souvent; car il s'arrache jusqu'au vif. Il faut alors lui mettre un colier, le chapelet & même les entraves, & mettre sur la plaie, de l'alun calciné ou

du colcothar en poudre, ou de l'eau vulneraire, une fois le jour, ou de l'eau seconde.

Huitiémement, si le feu agissoit peu, ou que les plaies se refermassent trop vîte, il n'y auroit qu'à passer deux ou trois fois avec un pinceau de l'huile de vitriol sur les raies, cela rendroit le feu qu'on auroit donné beaucoup plus résolutif & plus actif.

Neuviémement, quand le feu a fait trop d'impression, on lave la brûlure avec de l'eau vulneraire ou de l'eau seconde, une fois ou deux par jour. Quoique nous venions de dire qu'il n'y avoit point de tems marqué pour faire usage du feu & que la nécessité y pouvoit déterminer en tout tems ; cependant quand on est libre de le choisir comme pour molettes, vessigons, courbes ou autres accidens qui ne pressent pas, il y a un avantage considérable à préférer l'Automne, parce que les chaleurs & les mouches étant passées, le Cheval en est beaucoup moins incommodé. Il est à propos de le laisser l'hyver entier à l'écurie sans le faire sortir, & au commencement du Printems on le promene à la rosée dans les prairies ou sur un tapis verd dans la campagne. On peut mettre les Chevaux hongres ou les Cavales, à qui on a donné le feu, en pâture au printems, au lieu de les garder à l'écurie & de les promener comme on est obligé de le faire aux Chevaux entiers. Quand on fait cette opération à un Cheval de prix, on ne doit point regretter le long-tems qu'il reste sans travailler ; il répare dans la suite par un travail infatigable le tems qu'il a perdu, & l'on ne voit presque jamais arriver de maux aux parties qui ont eu le feu.

Maniere d'énerver.

Sur les os des pinnes ou aîles du nez, dont on a parlé dans l'Ostéologie, il se trouve de chaque côté un muscle qui vient jusqu'au bout du nez. Ce muscle est fort sensible au toucher, & roule sous le doigt, comme une corde, de la grosseur d'un tuïau de plume : parvenus l'un & l'autre jusqu'au bout du nez, ils se réünissent par leurs tendons, qui s'épanoüissent en une aponévrose, laquelle se perd dans la lévre supérieure, & c'est ce double muscle que l'on doit couper dans l'énervation.

On faisoit anciennement cette opération, en fendant les nazeaux par le bout, on trouvoit l'extrémité aponévrotique, ou la réünion de ces tendons, desquels nous venons de parler ; on la faisissoit avec des triquoises ou tenailles communes ; ou bien on la passoit dans un morceau de bois fendu que l'on serroit fortement pardessus avec une forte ficelle, on y passoit une corne de chamois, puis on la tiroit à soi pour sentir toutes ses adhérences, & reconnoître la direction de ses fibres, que l'on coupoit avec un bistouri, après avoir fendu la peau à un pouce au-dessous de l'os de la pommette à droite & à gauche ; puis d'une facade on l'arrachoit fortement, & l'opération étoit faite. Mais cette méthode est absolument mauvaise, elle cause une inflammation & une enflure terrible à la tête du Cheval, qui en périt souvent.

Il est à remarquer, que plus on coupe haut ces muscles, & plus l'inflammation est à craindre, à cause

cause que le tiraillement se fait dans une plus grande longueur.

On s'y prend aujourd'hui d'une autre maniere. On fait une incision longitudinale de deux pouces de longueur sur la partie charnuë du muscle même, à côté du nez, à quatre ou cinq doigts au-dessous de l'œil; on découvre le muscle & on le coupe le plus haut que faire se peut, on saisit le bout d'en-bas, qui se retire fort promptement, & on en coupe environ un pouce ou un pouce & demi de longueur. On panse la plaie avec du beure frais ou du supuratif, & on empêche que le Cheval ne se frote.

Cette opération se pratique pour décharger les vûës grasses, pour les Chevaux lunatiques, pour diminuer le volume des têtes trop grosses; mais elle n'opére que comme pourroit faire un séton; elle empêche, dit-on, les Chevaux de broncher.

Cette opération se pratique aussi aux ars. Les Maréchaux ne sont pas parfaitement d'accord sur la partie que l'on doit couper; les uns prétendant que c'est un gros tendon, large d'un pouce antérieur au pli du bras; les autres, un autre tendon latéral, beaucoup plus mince; les uns & les autres disant, en avoir de bons & de mauvais succès. Cette derniere opération se pratique, en fendant la peau longitudinalement de haut en bas, disséquant le tendon du muscle qui se présente, passant la corne de chamois dessous, & coupant tout en travers ce tendon sur la corne. Il est à observer que les Chevaux n'ont point de convulsion, quand on leur coupe les tendons, quoiqu'ils ne soient pas entiérement achevés de couper, comme cela

arrive aux hommes ; & même qu'ils souffrent cette opération assez tranquillement ; l'on n'est pas même obligé de les lier, & il suffit de leur lever une jambe. Elle se pratique pour les jambes arquées ou bouletées, que les Maréchaux appellent *Jusquées* ou *Piedsbots*.

Du Polipe ou *de la Souris.*

Les Chevaux sont aussi sujets que les hommes, à une maladie qu'on appelle *Polipe*. C'est une excroissance fongueuse, qui prend son origine vers la voûte du palais, descend dans le nez & embarrasse la respiration, & fait souffler le Cheval. Il n'y a point d'autre remède à cette maladie, que d'emporter ce corps étranger. On introduit la corne de chamois dans le nez ; on perce la substance spongieuse de ce corps étranger, & on l'attire à soi ; on donne la corne à tenir à un serviteur, sans quitter prise, & l'on introduit le bistouri le plus avant que faire se peut dans les nazeaux, & on coupe le plus près de la racine que l'on peut, en remontant.

Les Maréchaux appellent ce mal *Souris*, & l'opération *Desourîcher*, mais cette opération n'est pas ordinaire, quoiqu'utile & peu dangéreuse.

De la maniere de couper la Langue.

Il y a des Chevaux qui ont la vilaine habitude de tirer la langue, & qui la laissent pendre en dehors d'une longueur assez considérable. Quoique ce soient d'ailleurs de très-beaux Chevaux, rien n'est plus désagréable à la vûë. Cela peut provenir d'un relâchement dans la partie, aussi-bien

que de mauvaise habitude. On essaïe différens moyens pour les corriger de ce défaut. On leur met des drogues âcres & désagréables sur le bout de la langue pour la leur faire retirer ; on la pince, on la pique, on y single de petits coups pendant plusieurs jours, & quand ce n'est qu'une mauvaise habitude, on la leur fait perdre quelquefois à force de soins & d'assiduités. Mais si ce défaut vient de mauvaise conformation ou d'un relâchement dans la partie, & que toutes ces tentatives deviennent inutiles, on a recours à l'opération, qui consiste à en couper un petit bout de chaque côté. Ce qui se fait en la tirant un peu sur le côté, la tenant ferme dans la main, ou sur un petit bout de planche, & en coupant avec un rasoir bien tranchant, les deux côtés du petit bout, afin que la langue reste toujours un peu pointuë, parce que si on la coupoit transversalement, elle passeroit par la suite par-dessus le mors, & outre cela le Cheval auroit de la peine à ramasser son avoine dans la mangeoire.

Observation sur la maniere de faire avaler les breuvages & les pillules, & sur l'usage du billot.

L'usage ordinaire, lorsqu'on veut faire avaler un breuvage à un Cheval, est de lui lever la tête haute, de lui tenir la bouche ouverte avec un baillon, & lui couler dedans la potion tout doucement avec la corne. Dans certaines maladies où il ne peut ouvrir la bouche, on lui met la corne dans les nazeaux, & le breuvage passe par la communication de la voute du palais entre la bouche & le nez. Dans d'autres maladies, on le

fait pour déterger quelque ulcére qui se peut trouver dans les nazeaux, comme dans la gourme & la morve. Quelquefois on use de cette méthode, quoiqu'il n'y ait point d'ulcéres dans les nazeaux, & que le Cheval puisse ouvrir aisément la bouche, mais seulement parce qu'il seroit dangereux de lui faire lever la tête, qu'il est obligé de lever plus haut, quand il prend par la bouche. Pour les pillules, on se saisit de la langue, on la tient ferme & on met la pillule dessus avec un petit bâton, & elle se fond ou tombe insensiblement dans l'ésophage, si elle ne couloit pas aisément, on lui feroit tomber sur la langue quelques goûtes d'huile pour faciliter la descente. Après avoir pris les pillules, on peût lui couler sur la langue un petit verre de vin pour achever de précipiter les pillules. Mais voici ce qu'il faut observer.

1o. Qu'il est dangereux de faire lever la tête trop haut, parce que le Cheval s'engoue plus facilement.

2o. Que quand il touſſe, il faut cesser pour un moment le breuvage & les pillules, & lui laisser baisser la tête, parce qu'on a vû des Chevaux qui ont péri d'une médecine, non par la qualité des drogues, mais par la quantité de liqueur qui étoit tombée dans la trachée artére, & avoit sufoqué le Cheval.

3o. De ne point tirer la langue trop fort, parce que les adhérences étant foibles, on pourroit l'arracher.

4o. De ne lui point faire avaler trop vîte, par la même raison.

5o. De laisser le Cheval quatre ou cinq heures au filet sans manger.

Le billot n'eſt point ſujet à ces inconvéniens, c'eſt un bâton fait en forme de mors, autour duquel on met les médicamens convenables, incorporez, s'il le faut avec ſuffiſante quantité de beure ou de miel, & que l'on enveloppe d'un linge pour retenir le tout; aux deux bouts de ce mors, eſt attaché une corde que l'on paſſe par-deſſus les oreilles, comme une têtiére. On laiſſe le Cheval à ce billot juſqu'à ce qu'il ait ſucé tout le médicament. Cette maniere de faire prendre les remédes, eſt aſſez commode & ſans aucun danger.

D'autres ne mettent point de bâton dans le billot: ils mettent le médicament ſur un linge, qu'ils roulent enſuite & nouent par les deux bouts, & ils l'attachent comme le précédent.

Maniere de faire les Pelotes blanches ou *Etoiles*.

Il y a pluſieurs manieres pour faire une pelote blanche, mais la meilleure eſt celle qui ſuit.

Il faut avec un poinçon, fait en forme d'une groſſe aléne de Cordonnier, percer la peau au milieu du front, de travers en travers, & détacher la peau de l'os avec ledit poinçon; il faut prendre enſuite quatre petites lames de plomb, étroites & longues d'environ quatre doigts, & à chaque trou que l'on fait, y paſſer une lame, en ſorte que les deux bouts de ladite lame, ſortent par les deux extrémités: on en met de cette façon quatre en forme d'étoile, qui paſſent les uns ſur les autres, & forment une eſpéce de boſſe dans le milieu du front. Cela étant fait, il faut avec une ficelle ſerrer les extrémités deſdites lames, en ſerrant la ficelle de plus en plus, & l'arrêter; on laiſſe le plomb & la ficelle deux fois vingt-quatre heures;

on l'ôte enſuite, on laiſſe ſupurer la plaïe ſans y toucher; il s'y fait une eſpéce de croûte, le poil tombe de ſoi-même, & celui qui revient eſt blanc.

D'autres ſe ſervent d'une tuile ou brique, en frottent la partie juſqu'à ce que le poil ſoit tombé & la peau écorchée, & frottent enſuite l'endroit avec du miel.

D'autres ſe ſervent d'une pomme qu'ils font rotir au feu, & l'appliquent toute brûlante ſur la partie; ce qui forme une eſcare, & le premier poil qui revient eſt blanc.

D'autres razent la partie, la frottent avec du jus d'ognon ou de poireau, appliquent enſuite ſur l'endroit razé, une mie de pain ſortant du four, l'y laiſſent juſqu'à ce qu'elle ſoit réfroidie, & frottent enſuite la partie avec le miel.

Maniere de tailler les grandes Oreilles pour les rendre petites.

Il faut faire faire deux moules de forte tole, par un habile Serrurier, qui prendra la meſure juſte d'une oreille bien faite, & il formera ſes moules de même: il faut qu'il y en ait un plus petit que l'autre; le plus petit ſera mis en-dedans de l'oreille du Cheval, & le plus grand en-dehors. L'oreille étant ainſi priſe entre ces deux moules, il faut la ſerrer fortement en-dedans & en-dehors par le moyen d'un inſtrument à vis, enſuite avec le biſtouri on coupera ce qui déborde de l'oreille. L'opération étant ainſi faite aux deux oreilles, on ôte les moules, & il faut laiſſer le Cheval quatre ou cinq heures au filet, attaché entre les deux piliers dans l'écurie, de maniere qu'il ne ſe frotte

pas. Lorſque le ſang ſera arrêté, il ſe formera une croûte autour des oreilles, & le lendemain on frotera la plaïe tout-au-tour avec de l'onguent pour la brûlure, ou parties égales d'althea, de miel ou de ſaindoux fonduës enſemble, on applique de l'un ou de l'autre onguent avec la barbe d'une plume ſoir & matin, juſqu'à ce que cette croûte tombe d'elle-même. Avant de faire cette opération, il faut couper ou razer le poil des oreilles en-dedans & en-dehors le plus près qu'on pourra.

Pour relever les oreilles des Chevaux qui les ont écartées & pendantes (qu'on appelle oreillards) on leur coupe environ deux doigts de la peau au-deſſus de la tête entre les deux oreilles: il faut enſuite raprocher & coudre les deux peaux pour les rejoindre; on panſera la plaïe à l'ordinaire juſqu'à guériſon. Il paroît qu'il y a un peu de cruauté dans les opérations ci-deſſus, mais il y a auſſi des curieux à qui cela plaît.

Maniere de faire des marques noires ſur le corps d'un Cheval blanc ou *gris.*

Il faut prendre environ une demi-livre de chaux vive, un quarteron de ſavon d'Eſpagne coupé bien menu, & une demi-livre de litarge d'or en poudre, dans un pot où on aura mis de l'eau de pluïe ſuffiſamment. On met cette compoſition ſur le charbon, on remue comme pour faire de la boüillie: lorſque le tout eſt cuit & bien mêlé enſemble, on le laiſſe réfroidir en le remuant toujours, juſqu'à ce que l'on puiſſe y toucher avec la main; on l'applique enſuite ſur le poil qu'on veut teindre en noir, après quoi on met un linge blanc

avec un bandeau léger, juſqu'à ce que la matiére ſoit ſéche; on lave enſuite la place avec de l'eau fraîche. Afin que cette teinture dure long-tems; il faut l'appliquer lorſque le Cheval aura mué, & cela durera un an ſans changer de couleur.

Pour faire des marques de couleur de poil de châteigne, il faut prendre une livre d'eau-forte, une once d'argent brûlé, une once de vitriol en poudre, une once de noix de galle en poudre; mettre le tout dans une grande bouteille, ayant auparavant fait conſumer l'argent par l'eau-forte; on laiſſe le tout enſemble l'eſpace de neuf jours avant que de s'en ſervir, & il faut que ce ſoit avec un pinceau, & plus délicatement qu'avec l'autre compoſition: ſi l'on veut ſeulement une couleur d'alzan, il faut mettre plus ou moins d'argent brûlé dans de l'eau-forte, & la couleur ſera plus ou moins foncée.

Pour faire revenir le Poil tombé par galle ou bleſſure.

Prenez partie égale de populeum & de miel blanc, frotez-en deux fois par jour quinze jours de ſuite, les endroits ou le poil ſera tombé: & ſi c'eſt en été, à cauſe des mouches, mêlez-y de la poudre de coloquint ou de la poudre d'aloës ſucotrin.

En voici un autre.

Prenez des racines de joncs blancs, qui croiſſent ſur le bord des étangs ou rivieres; après les avoir bien netoyés, il faut les faire bouillir dans de l'eau juſqu'à ce qu'elles deviennent en boüillie; ajoû-

tez-y enſuite autant de miel blanc, mêlez bien le tout enſemble, & de cette compoſition, paſſez-en tous les jours ſur les places où le poil ne veut pas revenir, quinze ou vingt jours de ſuite.

Maniere de remplir les Saliéres.

Prenez partie égale d'orge mondée & de veſſe qu'on donne aux pigeons, pilez-les l'un & l'autre, & les faite cuire dans de l'eau-roſe juſqu'à ce que cela ſoit en boüillie; rempliſſez-en tous les jours les ſaliéres du Cheval, avec un bandeau fait exprès, & continuez trois ſemaines ou un mois.

Pour faire croître le Crin & la Queuë.

La principale cauſe que la plûpart des queuës des Chevaux ne ſont pas longues, & garnies de poil, c'eſt le peu d'attention des Palfreniers, qui lavent ſuperficiellement le haut de la queuë, & n'ôtent pas la craſſe qui eſt à la racine des crins, qui cauſe des démangeaiſons au Cheval, qui l'obligent à ſe froter & déchirer ſa queuë. La même choſe arrive aux crins de l'encolure ſi l'on n'en a pas ſoin. On trouve à certaines queuës de gros crins courts, qui conſument la nourriture des autres crins, il faut les arracher. Quelquefois auſſi ce ſont des cirons qui rongent la racine des crins; en ce cas, il faut ſe ſervir du reméde ſuivant, & prendre une once de vif-argent amorti dans une once de thérébentine, l'incorporer dans du ſain-doux, juſqu'à ce qu'il vienne couleur de cendre, & en froter la racine des crins pendant quatre jours.

Les remédes les plus communs dont on ſe ſert pour faire croître les crins & la queuë ſont les ſuivans.

Quelques-uns mettent infuſer dans un ſeau d'eau des feüilles de noyer, & en lavent les crins & la queuë.

D'autres ſe ſervent de la racine de roſeaux qu'ils font boüillir.

D'autres prennent l'eau avec laquelle on lave la viande de boucherie avant de la mettre au pot.

D'autres prennent de la leſſive & du ſavon noir mêlez enſemble, mais il ne faut pas que la leſſive ſoit trop forte, elle feroit tomber les crins, & de l'une de ces eaux on lave les crins & la queuë juſqu'à la racine.

On aſſûre que le reméde ſuivant eſt excellent, non ſeulement pour faire croître les crins, mais pour les faire revenir où ils ſont tombés.

Deux poignées de crote de Chevre fraîche, une demi-livre de miel, une once d'alun en poudre, une chopine de ſang de Porc; faire boüillir le tout enſemble, & en froter les crins.

On ſe ſert auſſi, pour faire revenir les crins & le poil après une bleſſure, de coques de noix ou noiſettes brûlées & pulvériſées, que l'on met dans partie égale de miel, huile d'olive & vin, & l'on en frote les crins.

Du jus d'ortie avec du miel & du ſain-doux mêlés enſemble font le même effet.

Il faut tous les mois couper le bout de la queuë, non ſeulement pour la rendre égale, mais encore pour la faire croître. Il ne faut pas qu'elle paſſe le fanon, le Cheval en reculant marcheroit deſſus & ſe l'arracheroit.

Quand un Cheval a la queuë blanche, & qu'on veut la conſerver propre, il faut, après l'avoir peignée & lavée, l'enfermer dans un ſac, autrement la fiante & l'urine la rendroient jaune.

TRAITE'
DU HARAS.

PERSONNE ne révoque en doute que de tous les animaux le plus néceſſaire & le plus utile eſt le Cheval, ſoit pour la communication des habitans d'une Province à l'autre, ſoit pour le tranſport des marchandiſes, ſoit enfin pour la magnificence & pour la défenſe d'un Etat : il ſeroit donc ſurprenant qu'on négligeât d'en multiplier l'eſpéce dans un Royaume où l'on trouveroit tout ce qui convient à l'établiſſement & à l'entretien des Haras.

Il eſt conſtant que la France n'a rien à déſirer de ce côté-là, puiſqu'elle eſt ſituée ſous un climat qui abonde en excellens pâturages. Cette vérité eſt même atteſtée par l'Hiſtoire, qui nous apprend que les Romains avoient établi de magnifiques Haras ſur les bords du Rhône, tant ils étoient perſuadés qu'on ne peut avoir trop d'attention pour ſe procurer une bonne & nombreuſe Cavalerie. D'ailleurs en négligeant cet avantage, ce ſeroit laiſſer à ſes voiſins le profit d'un commerce dont l'utilité eſt certaine. Mais ces réflexions étant étrangeres au ſujet que nous avons à traiter, nous nous contenterons de rapporter ici les obſervations que nous avons faites ſur les Auteurs qui ont écrit de cette matiere : obſervations qui augmenteront utilement notre Ecole de Cavalerie.

Un Auteur moderne compare avec raiſon un

Haras avec un jardin. Il dit que les arbres exposés avantageusement & cultivés avec soin, produisent d'excellens fruits, au lieu que des arbres plantés au hazard & négligés, ne donnent rien d'agréable au goût. Il en est de même d'un Haras, il faut des connoissances particuliéres pour en tirer de bons Chevaux.

Ce qu'il y a d'essentiel à examiner pour l'établissement d'un Haras, c'est :

1°. L'exposition du terrain & la qualité des pâturages.

2°. Le choix des Etalons & des Cavales.

3°. Les régles qu'on doit observer dans la conduite d'un Haras.

4°. Et enfin la maniere d'élever les Poulains jusqu'à ce qu'ils soient en état de rendre service. C'est ce que nous allons tâcher d'expliquer dans les articles suivans.

ARTICLE PREMIER.

Du terrain propre pour un Haras.

L'EXPE'RIENCE fait voir qu'un Haras établi dans un terrain sec, dur & stérile en apparence, produit des Chevaux sains, légers, fermes & vigoureux, avec la jambe séche & nerveuse, & la corne dure ; ils s'entretiennent de peu, toutes qualités recherchées des connoisseurs. Au contraire ceux qui sont elevés dans des pâturages gras & humides, ont pour la plûpart la tête grosse de chair & d'ossemens, l'encolure charnuë, le corps épais, les jarrets gras, les sabots gros, les pieds plats & pesants, ils dépérissent au moindre travail, il leur faut une nourriture grasse & abondante ; ils sont

d'un temperament humide, & par conſéquent ſujets aux fluxions, ſurtout aux jambes, qui ſont comme l'égoût de toutes les humeurs.

La plûpart de ces défauts ſe trouvent dans beaucoup de Chevaux élevés en Friſe, en Hollande, en Flandres; &c. parce que les pâturages de ces Païs ſont groſſiers & fort humides, à cauſe de leur ſituation marécageuſe & de la froideur du climat; d'ailleurs l'abondance des herbes que ce terrain produit, fait que les Poulains croiſſent extrémement en hauteur & en épaiſſeur, mais peu en nerf, en fermeté & en courage, parce que ſuivant les Phyſiciens & les Naturaliſtes, le propre des alimens humides & fluides eſt d'étendre & d'amolir les parties du corps de l'animal; & le propre des alimens chauds eſt de reſſerrer & de fortifier ces mêmes parties. C'eſt pour cela que les Chevaux élevés dans les païs chauds ſont généralement parlant, nerveux, legers & vigoureux, d'une reſſource preſque inépuiſable & d'une plus longue vie que les autres, parce qu'il eſt certain que l'air, le climat & le terrain de ces Contrées produiſent des herbes & du grain qui fortifient & vivifient le temperament des Chevaux qu'on y éleve.

Ce n'eſt pas à dire pour cela qu'on ne puiſſe abſolument tirer de bons Chevaux que des païs où le climat & les alimens ſont chauds, puiſque depuis long-tems il ſort des Haras de l'Empereur & de pluſieurs Princes d'Allemagne, des Chevaux qui par leur beauté & leur courage ſont ſouvent au-deſſus des Etalons dont ils ſortent. Le même avantage s'eſt quelquefois trouvé dans quelques cantons de la Normandie & du Limouſin, quand

les Haras n'y étoient pas négligés.

Il doit réſulter de toutes ces circonſtances, qu'il faut tâcher de remplacer par l'art ce qui manque à la nature du païs. On choiſit pour cela un terrain un peu élevé, compoſé de quelques hauteurs & petites colines, dont la terre ne ſoit ni graſſe ni forte. Ce terrain ne doit pas être abſolument aride: il faut qu'il ſoit capable de produire une herbe douce, tendre & odoriférante, ce qu'on éprouve en y ſemant de la graine qui renferme ces qualités; il faut auſſi pour cela qu'il ſoit expoſé au Midi ou à l'Orient.

Comme il ſe trouve dans pluſieurs Provinces de France des terrains & des expoſitions telles que nous venons de dire, on peut conclure que ce n'eſt que par la négligence, le manque d'attention & le mauvais choix qu'on a fait des Etalons, que nous ſommes privés de l'avantage d'avoir des Chevaux tels qu'on le déſireroit, ſoit pour la ſelle ou pour les beaux atelages.

Heureuſement les ſoins qu'on prend préſentement pour rémédier à ces inconvéniens, donnent lieu d'eſpérer, que dans peu d'années les amateurs de la Cavalerie ſeront entiérement ſatisfaits.

ARTICLE II.

Du choix de l'Etalon & de la Cavale.

LEs Etalons qui viennent des païs chauds ont été de tout tems regardés comme les meilleurs pour en tirer race: tels ſont les Chevaux Turcs, Arabes, Barbes & Eſpagnols; & lorſqu'ils ſont bien choiſis, les Chevaux qui en proviennent, peuvent produire auſſi d'excellens Etalons. Un

beau Cheval Anglois, Danois ou Allemand, s'il eſt de bonne race & bien choiſi réuſſit fort bien dans un Haras, parce que la Nobleſſe de ces païs eſt fort curieuſe, & n'épargne rien pour avoir des Etalons parfaits. Il eſt cependant plus avantageux d'en avoir du païs propre d'où ils ſortent: ils forment preſque toujours des Chevaux d'une ſtructure plus noble & plus fiére, ils réſiſtent mieux à la fatigue, & vivent plus long-tems que les Chevaux qui ſont ſortis d'Etalons du côté du Nord.

Un Etalon Barbe fait ordinairement plus grand que lui, ſurtout en France; mais il ne faut pas qu'il ſoit haut ſur jambes ni trop long-jointé; il faut au contraire qu'il ait le pâturon un peu court, mais gros à proportion de ſa jambe & flexible.

Les Etalons d'Eſpagne ne réuſſiſſent pas ſi bien, parce qu'ils ſont plus petits qu'eux, & qu'une jument n'en rétient pas ſi bien que d'un barbe. Lorſqu'on veut tirer race d'un Cheval d'Eſpagne, il faut le choiſir fort de corps, d'épaules & de jambes, & d'une taille avantageuſe, car les poulains qui proviennent dégénerent toujours de ce côté là.

Un Etalon pour être beau, doit être grand, relevé du devant, ſain par tout le corps, jeune & ſans défauts: n'avoir point la vûë altérée, les reins bas, les jarrets, les jambes, ni les pieds défectueux; ſur tout qu'il ne ſoit point ferré du derriére, ni étroit du devant, mais bien ouvert entre les bras & les jarrets.

Il ne ſuffit pas ſeulement pour le choix d'un Etalon, qu'il ſoit d'une magnifique figure, & qu'il n'ait aucun des défauts extérieurs décrits dans la premiere partie de cet Ouvrage: une choſe auſſi

essentielle, & à la quelle bien des gens ne font pas d'attention, ce sont les qualités intérieures qu'il faut réchercher, outre la figure, & qui ne sont que trop souvent négligées. C'est précisement ce manque d'attention & de connoissance, qui multiplie les belles rosses, dont le prix ne devient considérable que par l'ignorance de ceux qui s'en entêtent, parce que les faux-connoisseurs s'imaginent que la bonté est inséparable de la beauté. Il y en a qui tombent dans une autre erreur non moins dangéreuse, qui est, qu'après s'être servi long-tems d'un Cheval entier; lors qu'il commence à s'user ils le confinent dans un haras, comme s'il suffisoit qu'un Cheval eût été bon dans sa jeunesse pour qu'il produise de bons Chevaux dans un age trop avancé. Un Cheval hors d'age, usé, ou qui a fait de grands efforts, ne peut plus engendrer des poulains sains, nerveux & vigoureux.

Les qualités essentielles dans un Etalon, à l'approche d'une jument, sont l'activité & la legéreté, car s'il est froid & mol, il ne fera que des poulains laches & sans vigueur.

Quoique, contre l'avis de bien des autheurs, je ne regarde la différence des poils, que comme un caprice & un jeu de la nature, je suis pourtant d'avis qu'on choisisse des Etalons qui soient d'une robe & d'un poil estimés des curieux, non que je les croye meilleurs, mais uniquement pour donner une bonne teinture à un haras.

Les poils les plus en réputation sont le noir de jais, le beau gris, le bai chatain, la bai doré, l'alezan brulé & l'alezan vineux, l'Isabelle doré avec la raie de mulet, les crins & les extrêmités noires. Tous les poils qu'on appelle lavés & malteins

teins avec les extrêmités blanches, avec raison ne sont pas recherchés pour le haras.

Suivant ce que nous venons de dire pour le choix d'un Etalon; l'unique moïen pour avoir de beaux, de bons & de courageux Chevaux, s'est d'acheter, sans ménager sur le prix, des Etalons, qui outre la figure, aïent encore toutes les qualités qu'un brave Cheval doit avoir, sçavoir, la bouche bonne & fidelle, les ressors des hanches unis lians, une souplesse d'épaules qui les rendent libres & legers, autant qu'un Cheval peut l'être naturellement sans le secours de l'art. Toutes ces qualités doivent encore être accompagnées d'une grande docilité, jointes pourtant à un naturel gaillard & vigoureux. Tout Cheval naturellement hargneux, malin, fougueux, ombrageux, retif, ramingue, dangereux de la dent & du pied, traître & ennemi de l'homme doit être absolument exclus du haras, car tous ces défauts se communiquent & empestent la race.

Comme les qualités que nous venons de décrire pour former un bon Etalon, ne se trouvent pas dans la simple figure, on doit absolument monter celui qu'on veut acheter, pour juger de sa ressource & de sa vigueur & pour sentir s'il ne péche point du côté de la bouche, des épaules, des hanches, des jarrets, &c. Et s'il n'a aucun vice intérieur.

On ne sçauroit non plus être trop sur ses gardes, pour éloigner d'un haras, les Etalons qui ont des défauts héréditaires: ces défauts sont, au dire des connoisseurs, la pousse, la morve, la courbature, les jarrets gras, les courbes, les ves-

ſigons, les éparvins, les jardons, les formes, les jambes arquées; ceux d'être rampin, lunatique, colere, ſujet aux vertiges, d'avoir le tic, les yeux chargés, troubles & ſujets aux fluxions; aux quels on ajoûte, comme nous l'avons dit ci-deſſus, les vices qui viennent de malice & de pure mauvaiſe volonté: tous leſquels défauts ſe communiquent ordinairement de génération en génération.

Lorſqu'on eſt curieux d'avoir des Chevaux de caroſſe pour former de beaux atelages, il faut choiſir un Etalon d'une plus grande ſtructure que pour la ſelle, & l'aſſortir avec des jumens de ſa taille. Ceux qui ſont les plus récherchés pour cet uſage, viennent des plus beaux haras de Danemarc & d'Allemagne; mais ſi on les veut d'une belle tournure & ſans défauts, il ne faut avoir aucun égard au prix; car ils ſont très-chers, même dans le païs.

Tout ce qu'on vient de dire du choix d'un Etalon doit également s'entendre de celui d'une cavale; car ſi elle n'a les mêmes qualités, il eſt à craindre, malgré la perfection de l'Etalon, que les poulains qu'elle produiroit, ne ſe reſſentiſſent de ſes propres défauts.

Les jumens Angloiſes & les jumens Normandes ſont regardées comme les meilleures, pourvû qu'elles ſoient de bonne race, relevées du devant, bien fournies, épaiſſes, grandes de corps, le corſage pourtant mediocrement long, le cofre large, c'eſt-à-dire, la côte ronde, ample & le flanc plein.

Comme les Etalons barbes, Eſpagnols & autres des païs Orientaux & Méridionaux ſont or-

dinairement très-fins, si la jument étoit de la même fineſſe, les poulains qui en proviendroient ſeroient trop minces de corps & de jambes. Elle ne doit pas non plus être de beaucoup plus haute que l'Etalon, parce que le poulain croîtroit trop en jambes.

Il eſt ſi important d'avoir des jumens de bonne race, qu'on remarque qu'une jument engendrée d'un mauvais Cheval, quoique belle d'elle-même, ne produit rien qui vaille, quand même le poulain paroîtroit d'abord bien fait & beau; car en croiſſant il decline: au lieu qu'un jument qui ſort de bonne race, quoique ſon poulain n'ait pas une belle apparence dans ſa premiere jeuneſſe, en croiſſant il embellira autant que l'autre deviendra laid.

Comme l'expérience fait voir que les poulains tiennent ordinairement de l'Etalon, il y a des gens qui ne s'attachent pas tant à la figure de la jument, pourvû qu'elle ſoit bonne nourice, c'eſt-à-dire, qu'elle ait beaucoup de lait.

Lorſqu'une jument étrangere péche par trop de fineſſe, & qu'elle a d'ailleurs des qualités, on lui donne un Etalon étoffé qui ait de la jambe. Si c'eſt une jument du païs, qui ſoit épaiſſe, traverſée & bien fournie de jambes, il faut lui donner un Cheval fin; c'eſt ainſi qu'en aſſortiſſant les différentes eſpéces de figures, on peut rencontrer la belle nature.

ARTICLE III.

Des Régles qu'on doit observer dans la conduite d'un haras.

LEs principales régles qui s'obſervent dans la conduite d'un haras regardent la diſtribution de ſon terrain ; l'âge que doivent avoir les Etalons & les jumens ; la quantité de jumens qu'un Etalon peut ſervir ; le tems de la monte ; la maniere de faire couvrir ; & le tems où la jument met bas.

Diſtribution du Terrain.

Il faut qu'un haras ſoit placé dans un grand Parc ou Enclos, dont le terrain & l'expoſition ſoient ſelon ce que nous avons dit dans l'article 1. Ce parc doit être partagé en pluſieurs enclos, entourés de bonnes paliſſades, d'une hauteur ſuffiſante pour que les jumens & les poulains ne puiſſent les franchir.

Si la nature n'a point produit dans le terrain deſtiné pour cet uſage quelque petite riviere, ruiſſeau ou fontaine, ce qui ſeroit très-avantageux pour y abreuver les jumens & leur ſuite, il faut y faire quelques abreuvoirs.

Il faut pratiquer dans ces différens Enclos des écuries de planches, dont l'entrée ſoit fort large, pour mettre les jumens & les poulains à couvert, dans un tems d'orage, & pour les garantir de la grande ardeur du ſoleil.

Il doit auſſi y avoir un homme vigilant, qui

prenne garde, nuit & jour, à ce qui se passe, afin de remédier aux desordres qui peuvent arriver, & d'en donner avis au chef du haras; & cet homme est logé dans une cabane de planches.

En Hongrie, en Pologne, & en quelques autres endroits de l'Europe, les haras ne sont point fermés. On y laisse les poulains en plain air pendant une bonne partie de l'année, sans les rassembler; ce qui les rend sauvages, ennemis de l'homme, & par conséquent difficiles à dompter. Ils sont avec cela pour l'ordinaire mal tournés & mal à droits, quoique sortis de bonne race. Il est vrai qu'ils sont d'une plus grande fatigue, & rendent plus de service que les autres.

L'âge que doivent avoir les Etalons & les Jumens.

Si l'Etalon est un Barbe, un Espagnol ou autre des Païs chauds, il faut qu'il ait sept ans faits avant que de le faire couvrir. Si c'est un Etalon Anglois, Danois, ou Allemand; comme ceux de ces païs sont plûtôt formés, on peut le faire couvrir à six ans. Il y a des gens qui très-mal-à-propos se servent de Poulains de trois ou quatre ans pour cet usage, parce qu'ils paroissent avoir pris leur croissance; mais c'est un abus que l'avarice a introduit dans quelques Provinces d'où il sortoit autrefois d'excellens Chevaux; car il n'est pas possible que dans un âge si tendre ils puissent engendrer des Chevaux vigoureux, puisque n'aïant pas encore changé toutes leurs dents, ni jetté entiérement la gourme, leur sang ne peut être purifié, ni leur tempérament affermi.

Lorſqu'un Etalon a été ménagé & n'a point fait d'efforts, il peut ſervir dans un haras juſqu'à vingt & même vingt-cinq ans : il vaut pourtant mieux le réformer vers la ſeiziéme ou dix-huitiéme année ; car paſſé cet âge-là, ſes reſſors n'aïant plus la même vigueur, ſes forces & ſon brillant commencent à déchoir, & le Poulain doit ſe reſſentir de cette foibleſſe.

A l'égard d'une Jument, on peut la faire couvrir à l'âge de quatre à cinq ans ; car les femelles dans toutes les eſpéces d'animaux ſont plus avancées que les mâles : & il faut auſſi par la même raiſon la retirer du haras vers la quatorziéme ou quinziéme année.

La quantité de Jumens qu'un Etalon peut ſervir.

Un bon Etalon pourroit abſolument fournir à une vingtaine de Jumens ; mais il ne faut pas ſe laiſſer tromper par l'ardeur qu'il fait paroître pour multiplier ſon eſpéce. Dans les haras conſidérables, on n'a coûtume de donner à un Etalon que dix ou douze Jumens, parce que devant renouveller pluſieurs fois l'accouplement à chacune, juſqu'à ce qu'on juge qu'elles ſoient pleines, un plus grand nombre pourroit l'épuiſer ou du moins produiroit des Poulains foibles & étiques. On préſente toujours à l'Etalon la Jument la plus diſpoſée à le ſouffrir.

Il faut qu'un Etalon ait été préparé deux ou trois mois avant la monte. On doit pour cela le nourir de bonne avoine avec un peu de féveroles mêlées dedans, ſurtout point de foin, ou très-peu, mais beaucoup de paille de froment ; le te-

nir toujours en exercice, le mener deux fois le jour à l'abreuvoir; le promener enſuite environ une heure ſans l'échauffer. S'il reſtoit toujours à l'écurie, il courroit riſque de devenir pouſſif, ou tout au moins gros d'haleine.

Le tems de la Monte.

La ſaiſon pour faire couvrir une Jument, eſt depuis la mi-Mars juſqu'à la fin de Mai, qui eſt le tems où elles deviennent ordinairement en chaleur; & cette diſpoſition de nature les rend capables de produire un fruit plus parfait. C'eſt pour cette raiſon que huit ou dix jours avant que de lui préſenter l'Etalon, on a coûtume de lui donner un peu de chenevis, ſoir & matin, mêlé dans ſon avoine.

On remarque qu'une Jument ne reſte pas plus de quinze jours ou trois ſemaines dans un degré de chaleur convenable: & c'eſt à quoi il faut être attentif pour pouvoir profiter de ſon véritable période; ce qui donne plus ou moins de vertu pour la génération. Il y a beaucoup de Jumens qui reſtent en chaleur une bonne partie de l'année; mais ce ſont celles qui n'ont point été couvertes.

La raiſon pour laquelle on fait couvrir les Jumens au commencement du Printems, n'eſt pas ſeulement parce qu'elles ſont plus ordinairement en chaleur dans cette ſaiſon; mais auſſi parce que le Poulain aura par ce moïen, deux Etés contre un Hyver. Et lorſqu'une Jument pouline à l'arriere-ſaiſon, le Poulain qui en vient eſt communément foible, parce que le défaut d'herbes fait

que la Jument ne fournit point de lait assez abondamment : ce qui n'arrive pas lorsqu'elle met bas au Printems.

Il faut qu'une Jument soit en bon état lorsqu'on lui présente l'Etalon ; mais si elle étoit trop grasse, elle pourroit bien ne pas retenir. Elle doit avoir été nourie au sec, de même que l'Etalon, parce que le verd étant une nourriture molle & froide, aïant moins de substance que le grain & le fourage sec, il seroit à craindre que cela ne causât quelque altération ou foiblesse dans le tempérament du Poulain. Elle doit aussi avoir été tenuë en exercice, c'est-à-dire, montée ou emploïée à quelqu'usage dont le travail ne soit pas violent, afin qu'elle ne soit pas trop fougueuse aux approches de l'Etalon. Ils doivent être l'un & l'autre déferrés du derriere, de peur d'accident.

On donne à l'Etalon une nourriture plus forte pendant tout le tems qu'il sert les Jumens : il est bon même, entre l'ordinaire du midi & celui du soir, de lui donner un peu de froment, pour l'échauffer & le rendre plus vigoureux. Mais s'il avoit coûtume de boire excessivement, il faudroit l'en empêcher, parce que la trop grande quantité d'eau le rendroit flasque & l'empêcheroit de bien digérer les alimens : d'ailleurs cet excès de boire pourroit le rendre poussif ; parce que les Chevaux qui boivent beaucoup mangent aussi excessivement.

Maniere de faire couvrir.

On fait couvrir en main ou dans l'enclos : la maniere la plus ordinaire & la plus sûre est de faire couvrir en main. Pour cela un homme adroit

tient la Jument, & deux autres conduiſent l'Etalon avec de bonnes longes attachées de chaque côté à un caveçon. On peut auſſi attacher la Jument entre deux piliers.

Sitôt que l'Etalon a fait ſa fonction, il faut promener la Jument l'eſpace d'un quart d'heure, afin qu'elle retienne mieux. Quelques-uns dans cette vûë, lui font jetter un ſeau d'eau fraiche ſous la queuë pour l'empêcher d'uriner.

Il y a des haras où on ſe ſert d'un Etalon d'eſſai pour voir ſi la Jument eſt en état. C'eſt pour l'ordinaire un Cheval de peu de conſéquence; & lorſque la Jument eſt prête à le recevoir, on le retire, & on fait avancer le véritable Etalon, qu'on laiſſe un peu de tems, à quelque diſtance, & vis-à-vis de la Jument, afin qu'elle le conſidére.

Ceux qui ne ſuivent pas la méthode de faire couvrir en main, mettent dans un enclos ſéparé, dix ou douze Jumens, & y introduiſent enſuite l'Etalon. On l'y laiſſe quatre ou cinq ſemaines, qui eſt à-peu-près le tems qu'il faut pour couvrir leſdites Jumens à pluſieurs repriſes, après lequel tems on le retire. Il faut le nourir de bonne avoine, & dans l'intervalle de ſon ordinaire lui donner une fois le jour une petite meſure de froment mêlé avec un peu de féveroles, pour l'échauffer & lui donner plus de courage.

On reconnoît qu'une Jument a retenu ou non, lorſqu'environ trois ſemaines après avoir été couverte, on lui préſente l'Etalon, qu'on tient éloigné d'elle environ à quinze pas. Si elle vient à lui, c'eſt ſouvent une preuve qu'elle eſt encore en amour, & qu'elle pourroit bien n'être pas pleine. On fait auſſi l'expérience ordinaire, qui eſt de

lui verſer de l'eau froide dans les oreilles, & ſi elle ſe ſecouë rudement, on peut conclure qu'elle n'eſt pas pleine. Alors on la fait recouvrir par un autre Etalon. Il y a des gens qui mal-à-propos font ſaigner la Jument de la veine du col, poſitivement dans le tems que l'Etalon fait ſa fonction, prétendant que cette opération la fera concevoir indubitablement; ce qui au rapport des habiles Médecins & Anatomiſtes eſt plus dangereux qu'utile pour la conception.

Une autre erreur qui n'eſt pas moins conſidérable, c'eſt de croire que ſi le tems eſt beau & ſerein dans le tems que la Jument conçoit, le Poulain en ſera plus beau; qu'au contraire, s'il eſt pluvieux, venteux ou orageux, il ſera défectueux & vicieux; d'autres ajoûtent qu'il faut faire couvrir la Jument, depuis le 4. de la Lune juſqu'à ſon plein. Tous ces anciens préjugés ſont abſurdes & imaginaires.

On prétend qu'une Jument qui a avorté, produit dans la ſuite des Poulains de peu de valeur, & qu'elle n'eſt par conſéquent plus propre dans un haras. Il ſe trouve auſſi des Jumens qui ſont deux ou trois ans ſans porter. Elles ſont abſolument inutiles; car la dépenſe de l'entretien excéderoit le prix qu'on retireroit du Poulain qui en proviendroit; & il ſeroit à craindre qu'elle ne fût encore autant de tems à en donner un autre.

Lorſque le ventre d'une Jument pleine commence à s'appeſantir, il faut la ſéparer d'avec celles qui ne le ſont point, parce que celles-ci étant plus legeres & plus gaïes, pourroient en ruant faire avorter celles qui ſont pleines.

Le tems où la Jument met bas.

Une Cavale porte ordinairement onze mois & quelques jours, quelquefois douze ; le terme n'eſt point fixé ; Et c'eſt un abus que de compter les années des Cavales pour décider du jour qu'elle met bas.

Si la Jument a de la peine à jetter ſon Poulain, on lui fait prendre de la poudre cordiale, ou du thériaque dans du vin, pour l'aider & lui donner de la force. L'huile d'olive & la fleur de ſoufre ſont bonnes auſſi pour cela. D'autres verſent dans les nazeaux du vin boüilli avec du fenoüil & de l'huile d'olive, ce qui les faiſant ébrouer fortement, peut pouſſer le poulain dehors ; quelquefois même, en lui ſerrant ſimplement les nazeaux, l'effort qu'elle fait pour reprendre haleine, la pourra faire pouliner.

Lorſqu'il arrive qu'une Jument eſt prête à jetter ſon Poulain, dans le tems qu'on met les autres à l'herbe, il ne faut pas l'y mettre qu'elle ne ſoit rétablie & ſon Poulain fortifié. On doit la tenir quelque tems à l'écurie, lui donnant de bonnes nourritures pour la raffermir de ſon travail, & pour mettre ſon Poulain en état de la ſuivre au pâturage.

Si le Poulain eſt mort dans le ventre de la mere ; ce qui ſe connoît, lorſque les derniers jours de ſon terme, & même auparavant, en mettant le plat de la main ſur le flanc de la Jument, on ne ſent plus remuer ſon fruit ; lequel accident arrive par chute, coup de pied, ou effort extraordinaire ; il faut alors pour conſerver la Jument, pren-

dre une pinte de lait de Jument, d'ânesse, ou de chévre; une pinte d'huile d'olive; trois chopines de lessive forte, & une chopine de jus d'ognon blanc; faire tiédir le tout ensemble, & le faire avaler en deux fois à la Jument, en laissant deux heures d'intervalle d'une prise à l'autre.

Si ce reméde n'a point d'effet, il faut qu'une personne adroite, après s'être bien huilé la main & le bras, tâche de tirer le Poulain, en entier ou par pieces; ou si la tête se présente, on attache une grosse ficelle au menton, en forme de noeud coulant; ce qui aide beaucoup à le tirer.

Il arrive quelquefois aussi que le Poulain sans être mort se présente de travers (c'est toujours du côté de la tête qu'il doit se présenter;) il faut dans ce cas se servir de la main & du bras, de la même façon qu'on vient de le dire, afin de le tourner du sens qu'il doit se présenter.

C'est l'usage de faire recouvrir la Jument huit ou dix jours après qu'elle a pouliné, afin que la saison ne se trouve pas trop avancée. Cela se pratique dans les haras où l'on veut mettre tout à profit; mais si quelque Seigneur curieux en Chevaux superbes, veut en faire la dépense, il ne faut faire couvrir chaque Jument que lorsque son Poulain sera sevré, c'est-à-dire, ne lui donner l'Etalon qu'un an après qu'elle aura pouliné. Par cette méthode une Jument ne produira qu'un Poulain tous les deux ans, mais il sera infiniment plus beau & plus vigoureux, que s'il tétoit sa mere étant pleine.

Il y a des Auteurs qui prétendent que la membrane dans laquelle est envelopé le Poulain en venant au monde, étant desséchée & mise en pou-

dre, eſt un reméde excellent pour la toux des jeunes Poulains qui tétent, en leur en donnant une bonne pincée mêlée dans du lait. D'autres aſſurent que le poulmon d'un jeune renard, auſſi mis en poudre, fait le même effet, non ſeulement pour les Poulains, mais pour les Chevaux de tout âge.

ARTICLE IV.

De la maniere d'élever les Poulains juſqu'à ce qu'ils ſoient en état de rendre ſervice.

Dans quel tems il faut les ſevrer.

LEs Poulains ne doivent téter que ſix ou ſept mois; car l'expérience fait voir, que ceux qui tétent juſqu'à dix ou onze mois, quoiqu'ils aïent plus de chair & une taille plus avantageuſe, ne valent pas ceux qu'on ſévre plûtôt. Les derniers aïant été nouris d'abord avec des alimens ſecs & chauds, leur taille devient plus dégagée, leur ſang plus vif & leur tempérament plus vigoureux qu'à ceux qui tétent plus long-tems.

Lorſqu'on les ſévre, il faut les mettre dans une écurie bien nette, avec de bonne litiere fraiche nuit & jour, aïant ſoin de nettoïer leur écurie deux fois le jour pour les tenir propres. On ne les attache point qu'ils n'aïent trente mois, & il ne faut pas les panſer de la main avant ce tems, parce que leurs muſcles & leurs oſſemens étant encore trop tendres, on les empêcheroit de profiter. Si la mangeoire & le ratelier étoient trop élevés, cela les obligeroit de lever la tête trop haut, & pour-

roit leur donner un tour d'encolure fausse & renversée. Lorsque le tems est beau, on leur fait prendre l'air dans quelque endroit fermé, où il n'y a aucun embarras, soit de pierre ou de bois, ni aucun trou, ou autres choses semblables qui puissent les estropier.

On les nourit d'avoine ou d'orge moulu mêlé avec du son, soir & matin. On peut aussi leur donner un peu de foin, pourvû que ce soit du plus fin. Cette nourriture dont la quantité doit être proportionnée à leur âge, les faire boire, leur donne du corps, des forces & du nerf. On leur retranche au Printems cette nourriture pour les mettre à l'herbe, lorsqu'elle est devenuë assez grande; car lors qu'elle est nouvelle & trop tendre, elle lache le ventre, & peut par conséquent affoiblir un poulain, & même le faire mourir.

Lorsque les poulains ont atteint l'age de 30. mois, il faut alors les traiter avec encore plus d'attention, leur donnant un licol, les attachant dans des places separées, les nétoyant, les pansant de la main, & les couvrant comme les autres Chevaux d'age plus avancé. Si avant cet âge on leur donnoit à manger le grain tout entier, les dens & les jointures de la ganache étant encore trop tendres pour moudre le grain sec, les efforts qu'ils feroient en mâchant, pourroient leur attirer des fluxions sur les yeux. Le grain sec donné trop tôt à un poulain produit encore un autre mauvais effet, qui est de lui user les dens & de le faire paroître plus âgé qu'il n'est.

Il faut tondre la queue des poulains d'un an, afin qu'elle revienne plus touffue & plus forte, & par conséquent plus belle; on peut même la

tondre deux ou trois fois, c'eſt-à-dire, tous les ſix mois; elle en ſera plus belle & plus épaiſſe, & les crins plus forts pour réſiſter au peigne.

On doit bien ſe donner de garde de mêler les poulains mâles d'un an & demi ou deux ans, avec les poulines du même âge, non plus qu'avec les autres cavales du haras; parce que commençant à ſe ſentir alors, ils s'amuſeroient avec les jeunes poulines, & au lieu de profiter ils dépériroient. Pour éviter cet inconvénient, on met les jeunes cavales de deux ans avec leurs meres, & les poulains du même âge avec ceux de trois ou quatre ans.

On retire les poulains à la St. Martin pour les remettre à l'écurie, où on leur donne une nourriture convenable & proportionnée à leur âge, comme on vient de l'expliquer ci-deſſus: & afin qu'ils deviennent beaux, fermes & vigoureux, on ne les remet plus au pâturage lors qu'ils ont atteint l'âge de trois ans. A l'égard des juments on peut les y laiſſer juſqu'à leur quatriéme année accomplie.

Soleyſel donne un reméde pour fortifier les jambes des poulains lors qu'elles ſont menuës, il l'aſſure excellent. C'eſt de prendre une livre d'huile d'olive, un quarteron de ſel de verre bien pilé, demie once de ſang-dragon, 4. onces de caſtoreum bien ſec; il faut y ajoûter une pinte d'eſprit de vin: laiſſer répoſer le tout à froid, l'eſpace de 12. heures, y ajoûter enſuite une pinte de fort vinaigre, autant d'urine d'homme qui boive ſon vin pur, faire bouillir le tout pendant une heure. De ce bain fort chaud il faut en froter les jambes, depuis l'épaule & depuis le graſſet

jusqu'à la couronne, frotant vivement, avec la main à rebrousse poil, l'espace d'un quart d'heure, deux fois par jour pendant huit ou dix jours. Ce remède se fait quelque tems avant que de monter un poulain : ou bien on le fait 2. fois l'année, l'une au printems, l'autre en automne, jusqu'à quatre ans & demi.

De la maniere dont on apprivoise les poulains pour les rendre dociles.

Nous avons dit dans le chapitre second de la 2. partie que la docilité étoit une des premiéres qualités que tout Cheval doit avoir, & qu'il falloit employer toute la patience, toute l'adresse & toute l'industrie imaginables, pour rendre les jeunes Chevaux doux, familiers & amis de l'homme.

Quoi qu'on ne doive se servir d'un Cheval de selle qu'à cinq ans, parce qu'avant cet âge il est trop foible pour soutenir la fatigue ; il faut cependant commencer dès l'age de trois ans ou trois ans & demi à l'aprivoiser. Voici comme on s'y prend : on l'accoûtume d'abord à souffrir sur le dos une selle legere avec des sangles qui ne lui pressent point le ventre, & une croupiere qui ne soit pas trop courte : on le laisse ainsi sellé deux ou trois heures par jour. On l'accoûtume de même à souffrir qu'on lui mette le bridon dans la bouche ; car il ne faut point de bride dans les commencemens aux jeunes Chevaux. On lui leve tous les jours les quatre jambes, & avec un bâton on frappe sur le dessous du pied, comme si on vouloit le ferrer.

Lors

Lors qu'il ſera accoûtumé à ſouffrir le bridon & la ſelle, dans l'écurie, il faudra dans le même endroit faire monter deſſus & deſcendre un homme leger, le Cheval reſtant en place, afin de le rendre doux au montoir.

On le fera troter de deux jours l'un à la longe, avec un caveçon ſur le nés, ſans être monté, & ſur un terrain uni. Lorſqu'il tournera facilement aux deux mains, qu'il viendra volontiers, à la fin de chaque repriſe, proche de celui qui tient la longe, il faudra dans la même place le monter & le deſcendre ſans le faire marcher, juſqu'à ce qu'il ait quatre ans: alors on le fera marcher au pas & au trot, quelque fois à la longe, quelque fois en liberté, ſelon qu'il obéira, & ſur tout à de petites repriſes. Avec ces précautions on viendra à bout de toutes ſortes de poulains quelques farouches qu'ils ſoient d'abord; & jamais en s'y prenant de cette façon, ils ne deviendront retifs, ni ramingues, ni difficiles à ferrer, à ſeller, à brider & à monter; toutes choſes eſſentielles pour la docilité.

Nous ne nous étendrons pas davantage ſur la maniere de commencer les jeunes Chevaux; parce que ce ne ſeroit qu'une repetition de ce que nous avons déjà dit dans la deuxiéme partie de cet Ouvrage, où l'on trouvera toutes les leçons qui regardent la maniere d'acheminer les jeunes Chevaux & les principes qu'il faut ſuivre pour les dreſſer aux uſages auxquels on les deſtine.

FIN.

TABLE
DES CHAPITRES
ET ARTICLES
Contenus dans ce second Volume.

TROISIE'ME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Hippoſteologie, ou *Traité des Os du Cheval.* Page 1

ARTICLE PREMIER.

Des Os de l'Avant-main.

De la Tête. 7
Des Os du Col, ou *Vertébres.* 14
ARTICLE II. *Des Os du Corps.* 18
ARTICLE III. *Des Os de l'Arriere-main.* 20
CHAPITRE II. *Des Maladies du Cheval.* 23

ARTICLE PREMIER.

Des Maladies de l'Avant-main.

Du mal de Tête. Page 26
Du Feu. 27
Mal de Tête de Contagion. 31
Du mal des Yeux ; de la Fluxion & du Coup sur l'Oeil. 33
Du Cheval Lunatique. 35
Du Dragon. 38
De la Taie. la même.
De l'Onglet. 39
De l'Etranguillon ou *Esquinancie.* 40
Des Avives. 42
De la Gourme. 45
De la Fausse Gourme. 49
Du Rûme ou *Morfondement.* 50
De la Morve. 52
Du Lampas ou *Féve.* 55
Barbillons. 56
Cirons. la même.
Des Surdens 57
Des Barres & de la Langue blessées. 58
Du Pissaneſſe ou *Pinſaneſſe.* 59
Du Tic. 60
Du Mal de Cerf. 61
Maniere de faire l'Onguent des Nerfs. 64
Du Vertigo. 65

Du Mal de Taupe. Page 66
Tumeurs & bleſſures ſur le Garrot. 68
De l'Effort d'épaule, ou *du Cheval entr'ouvert*, ou *Faux écart.* 69
De l'Ecorchure entre les ars, ou *du Cheval frayé entre les ars.* 74
De l'Ancœur, *Avant-cœur*, ou *Anti-cœur.* la mê.
De la Loupe. 75
Des Malandres. 77
Du Sur-os, *de l'Oſſelet*, *& de la Fuſée.* 78
Du Nerf féru. 82
De l'Entorſe ou *Mémarchure.* 83
De l'Effort du Genou. 87
Des Jambes foulées, *travaillées*, ou *uſées.* la mê.
Bleſſure ſur le Boulet. 90
Des Molettes, *du Ganglion*, *& de l'Oſſelet du Boulet.* la même.
De la Forme. 93
De l'Atteinte, *du Javar*, *de l'Atteinte encornée*, *du Javar encorné.* 94
Onguent propre pour les Atteintes legeres & les Nerférures. 100
De l'Enchevêtrure. 101
De la Forbure. la même.
De la Crapaudine. 108
Des Peignes & Grapes. 109
Matiere ſoufflée au Poil. 112
Méchans Pieds. la même.
De l'Encaſtelure. 113

Onguent de Pied. Page 114
Fourchette neuve. 116
De l'Ognon dans le Pied. 117
Du Cheval deſſolé de nouveau. 118
De la Bleime. 119
De Seimes. 120
De la Solbature & des Pieds douloureux. 124
De l'Etonnement de Sabot. la même.
Des Teignes. 126
De l'Encloueure. 127
Autre Reméde. 129

ARTICLE II.

Des Maladies du Corps.

De la Fiévre. 131
Du Farcin. 135
De la Pouſſe. 140
Autre. 143
Autre. la même.
Reméde contre la Pouſſe. 144
Autre. 145
Autre Reméde utile contre la Pouſſe, & pour maintenir l'Haleine à un Cheval. la même.
Autre pour ſoulager un Cheval pouſſif. la même.
Autre Reméde pour arrêter la Pouſſe. la même.
Autre. 146
Autre. la même.
De la Courbature. 147

De la Toux. Page 148
Autre. 149
De la Gras-fondure. la même.
Autre. 151
Du Flux de Ventre. 152
Des Vers. 155
De la Jauniſſe. 157
Des Tranchées. 159
De la Rétention d'urine. 160
De la Fortraiture. 161
Des Chevaux maigres & dégoûtez. la même.
Bleſſures & Enflures ſous la Selle & ſur le Rognon ; & des Cors. 163
De l'Effort de Reins. 165
De la Galle, du Roux-vieux & des Dartres. 167
De l'Enflure des Bourſes & ſous le Ventre, & des autres Enflures. 171

ARTICLE III.

Des Maladies de l'Arriere-main.

Du Cheval Epointé, Ehanché, & de l'Effort du Jarret. 175
De l'Enflure de la Cuiſſe. 178
Du Fondement qui tombe, ou qui ſort. 179
De la Chute du Membre & de la Matrice. 180
Des Hernies. 183
Du Veſſigon. 186
De la Courbe. 187

De la Variſſe. Page 190
De l'Eparvin. 191
Du Jardon, ou *de la Jarde.* 196
Du Capelet, *& de l'Eperon.* la même.
Des Solandres & des Rapes. 199
Des Queues de Rat, ou *Arêtes.* 200
Des Eaux. 201
Des Mules Traverſiéres, *& Crevaſſes.* 205
Des Poireaux, ou *Verrues*, *& des Grapes.* 208
Du Fic, *nommé improprement Fil* ou *Crapau.* 211

CHAPITRE III.

Des Opérations de Chirurgie qui ſe pratiquent ſur les Chevaux. 215

De la Saignée. 216
De la Saignée au Col. 217
De la Saignée à la Langue. 220
De la Saignée au Palais. la même.
De la Saignée qui ſe pratique aux Ars. 221.
De la Saignée aux Flancs. la même.
De la Saignée au plat de la Cuiſſe en dedans. 222
De la Saignée à la Queue. la même.
De la Saignée à la Pince. 224
De la Saignée au Larmier. 225
De la maniere d'Eglander. la même.
De la Caſtration. 226

Du Lavement, & de la maniere de vuider un Cheval. Page 228
Du Séton, & de l'Ortie. 229
Maniere de deſſoler. 233
De l'Amputation de la Queue. 235
Maniere de barrer les veines. 237
Du Feu. 239
Maniere d'Enerver. 248
Du Polipe, ou *de la Souris.* 250
De la maniere de couper la langue. la même
Obſervation ſur la maniere de faire avaler les Breuvages & les Pilulles, & ſur l'uſage du Billot. 251
Maniere de faire des Pelotes blanches ou *Etoiles.* 253
Maniere de Tailler les grandes Oreilles pour les rendre petites. 254
Maniere de faire des marques noires ſur le corps d'un Cheval blanc ou gris. 255
Pour faire revenir le Poil tombé par Galle ou bleſſure. 256
Autre. la même.
Manière de remplir les ſaliéres. 257
Pour faire croître le Crin & la Queue. la même.

TRAITE' DU HARAS. 259

ARTICLE PREMIER.

Du Terrain propre pour le Haras. 260

ARTICLE II.

Du Choix de l'Etalon & de la Cavale. 262

ARTICLE III.

Des Régles qu'on doit obſerver dans la conduite d'un Haras. 268
Diſtribution du Terrain. la même.
L'âge que doivent avoir les Etalons & les Jumens. 269
La quantité de Jumens qu'un Etalon peut ſervir. 270
Maniere de faire Couvrir. 272
Le tems où la Jument met bas. 275

ARTICLE IV.

De la Maniere d'élever les Poulains juſqu'à ce qu'ils ſoient en état de rendre ſervice. 277
Dans quel tems il faut les ſevrer. la même.
Des la Maniere dont on apprivoiſe les Poulains pour les rendre dociles. 280

Fin de la Table.

TABLE ALPHABETIQUE DES MALADIES ET DES REMEDES

Contenus dans ce second Volume.

A.

Arrêtes,	Pag. 200.
Atteinte,	94.
Avalure,	97.
Avant-cœur,	74.
Avives,	42.

B.

Barbillons,	56.
Barrer les veines,	237.
Barres & langue blessées,	58.
Baume Ardent,	87.
Baume pour l'Enclouure,	129.
Baume Feüillet,	130.
Billot, son usage,	251.
Billot pour barres & langue blessées,	58.
Billot pour mal du tête de contagion,	32.
Billot pour la forbure,	107.
Bleime,	119.
Blessures sur le garrot,	68.
Blessures & enflures sous la selle & sur les Rognons,	163.
Blessures sur le boulet,	90.
Boüillie que l'on donne dans l'Etranguillon,	42.
Bouton de feu pour le mal de Cerf,	63.
Bouton de feu pour le mal de taupe,	67.
Breuvages pour le mal de feu,	29. 30.
Breuvage pour le mal de tête de contagion,	32.
Breuvage pour les avives,	43. 44.

Breuvage pour la gourme, 46.
Breuvages pour la morve, 53. 54.
Breuvage pour la forbure, 107.
Breuvage pour le farcin, 137.
Breuvage pour la pouſſe, 143.
Breuvages pour la grasfondure, 151.
Breuvage pour les vers, 156.
Breuvages pour les tranchées, 190.

C.

Capelet, 196.
Carau; ronger le carau, 57.
Caſtration, 226.
Cataplame pour la gourme, 49.
Cataplame pour Nerferure, 83.
Cataplame pour l'Entorſe, 85.
Cataplame pour l'Enchevêtrure, 101.
Cauſtique pour les Suros, 80.
Cautere actuel, 194.
Cautere porentiel, ibid.
Chancre à la bouche, 59.
Charge pour le mal de taupe, 67.
Charge pour l'Avant-cœur, 74.
Charge pour effort d'Epaule, 72.
Charge fortifiante pour efforts, 177.
Charge pour le veſſigon, 187.
Chute de membre ou de matrice, 180.
Cirons, 56.
Cirouëne pour les Jambes roides, 90.
Coin de bois pour ouvrir la bouche dans le mal de cerf, 63.
Compoſition pour donner de l'apetit après l'opération du lampas, 55.
Cors, 163.
Coup ſur l'œil, 33.
Couper la langue, 250.
Couper la queue, 235.
Courbature, 147.
Courbe, 187.
Crapau, 211.
Crapaudine, 108.
Crevaſſes, 205.
Crin; faire croître le crin, 257.

D.

Dartres, 167.
Deffenſif pour Cheval deſſolé, 118.
Deſcente, 183.
Deſſoler ; maniere de deſſoler, 233.
Deſſicatif pour fourchette neuve, 117.
Deſſicatif pour queue de rat, 200.
Digeſtif pour Cheval deſſolé de nouveau, 118.
Dragon, 38.

E.

Au ſtiptique pour fourchette neuve, 117.
Eaux pour les yeux, 35.
Eaux des jambes, 201.
Ecart, 69.
Ecorché entre les ars, 74.
Effort d'Epaule, entrouvert, faux Ecart, 69.
Effort du genou, 87.
Effort de reins, 175.
Eglander, 225.
Emmielure pour jambes foulées, 89.
Emmielure pour ſoibature & pieds douloureux, 124.
Emmielure rouge, 184.
Emplâtre pour effort de reins, 167.
Emplâtre de Soleyſel pour le Capelet & l'Eperon, 198.
Emplâtre blanche, 202.
Encaſtelûre, 113.
Enchevêtrure, 101.
Encloueure, 127.
Enerver, 248.
Enflure de bourſes, ſous le ventre & autres enflures, 171.
Enflure à la cuiſſe, 178.
Entorſe, Mémarchure, 83.
Eparvin, 191.
Eperon, 196.
Epointé, éhanché, effort de jarret, 175.
Etoile au front ; maniere de la faire, 253.
Etonnement de Sabot, 124.
Etranguillon, Eſquinancie, 49.

F.

Farcin, 135.
Faucher, 71.
Fausse gourme, 49.
Faux Ecart, 69.
Feu, 27.
Feu ; maniére de donner le feu, 239.
Féve, 55.
Fic, 211.
Fiévre, 131.
Fluxion sur l'œil, 33.
Flux de ventre, 152.
Fomentation pour l'Etranguillon ; 41.
Fondement qui tombe ou qui sort, 179.
Forbure, 101.
Forme, 93.
Fortraiture, 161.
Fourchette neuve, 116.
Fraié entre les ars, 74.
Friction à la racine des oreilles pour le mal de tête de contagion, 33.
Fumigation pour le mal de feu, 30.
Fumigation pour le mal de tête de contagion, 32.
Fusée, 78.

G.

Galle, 167.
Garot ; blessure sur le garot, 68.
Gourme, 45.
Grapes, 109. & 208.
Grasfondure, 149.

H.

Hernies, 183.
Haras ; traité du haras, 259.

I.

Jambes foulées, travaillées, usées, 87.
Jardon, 196.
Javar, 94.
Jauniſſe, 157.

L.

Lampas, 55.
Lavement; maniere de le donner, 228.
Lavement émolliant; 29.
Lavement pour la fiévre, 134.
Lavement pour le farcin, 137.
Lavement pour grasfondure, 150.
Lavement pour flux de ventre, 154.
Leſſive pour la galle, 168
Leſſive pour la jauniſſe, 158.
Liniment pour la galle, 169.
Liniment pour enflure de bourſes; 172.
Liniment pour cheval bleſſé ſur le garot, 68.
Loupe, 75.
Lunatique, 35.

M.

Maigre; Cheval maigre, degouté, 161.
Malandres, 77.
Mal de tête, 26.
Mal de tête de contagion, 31.
Mal de cerf, 61.
Mal des yeux, 33.
Maniere de vuider un cheval, 228.
Marques noires; maniere de les faire ſur le corps d'un Cheval blanc ou gris. 255.
Matiere ſoufflée au poil, 112.
Médecine pour grasfondure, 152.
Médecine pour purger & engraiſſer un Cheval, 162.
Mémarchure, 83.
Molettes, 90.
Morfondement, 50.
Morve, 52.

N.

Nerferure, 82.

O.

Obſervation ſur la maniere de faire avaler les bruvages & les pilules, 251.
Ognon dans le pied, 117.

Onction pour la forbure, 105.
Onglet, 39.
Onguent pour faire supurer une tumeur dans la gourme, 49.
Onguent pour le morfondement, 51.
Onguent pour froter la machoire dans le mal de cerf, 62.
Onguent des nerfs, 64.
Onguent pour Cheval écorché entre les ars, 74.
Onguent pour les Malandres, 78.
Onguent pour les Molettes, 91.
Onguent pour la crapaudine, 109.
Onguent pour peignes & grapes, 110.
Onguent de pied, 114.
Onguent pour seime, 122.
Onguent pour toutes sortes de bleſſures & plaïes, 165.
Onguent de Montpellier, 185.
Onguent cauſtic pour toutes sortes de groſſeurs & duretés, 195.
Onguent pour les solandres, 199.
Onguent pour les Mules tranverſieres, 207.
Onguent pour les grapes, 209. 210.
Onguent pour les fics, fils ou crapaux, 213. 214.
Opération pour ôter le lampas, 55.
Opérations de chirurgie, 215.
Opiat pour la toux, 149.
Opiat pour les vers, 156.
Oreilles; maniere de tailler les grandes Oreilles pour les rendre petites, 254.
Ortie, 229.
Os de graiſſe, 119.
Oſſelet, 78.

P.

PArfum pour la gourme, 49.
Peignes & grapes, 109.
Pelotes blanches; maniere de les faire, 253.
Pilulles pour le farcin, 137. 139.
Pilulles pour la morve, 54.
Pilulles puantes pour la forbure, 105.
Pilulles pour les eaux, 204.
Pinſaneſſe, 59.
Plumes d'oye miſes dans les nazeaux pour le mal de tête de contagion, 32.

Poil tombé par galle ou bleſſure ; maniere de le faire revenir, 256.
Pointe de feu pour le Veſſigon, 187.
Poireaux, 208.
Poiſon, & morſure d'animaux venimeux, 174.
Polipe, 250.
Poudre Cordiale, 28.
Poudre pour la gourme, 48.
Poudre pour le farcin, 137.
Poudre pour les boutons de farcin, 138.
Poudre pour engraiſſer, 163.
Poudre pour la pouſſe, 143.
Poudre pour les yeux, 39.
Poudre pour faire jetter par les Nazeaux dans la gourme & fauſſe gourme, 48.
Pouſſe, 140.
Projection d'une liqueur pour Cheval bleſſé ſur le garot. 69.
Purgation pour les eaux. 203. 4.

Q.

QUeue, amputation de la queue, 235.
Queue ; faire croître la queue, 257.
Queues de rat, 200.

R.

REméde pour Cheval qui piſſe le ſang ; 820.
Reméde pour bleſſures ſous la ſelle, 63.
Reméde pour faire ſupurer une tumeur dans la gourme & fauſſe gourme, 47.
Reméde qu'on applique ſur les ſuros, 81.
Réſolutifs ſpiritueux & aromatiques pour effort de reins, 166.
Reſtraintif pour la forbure, 106.
Rétoir pour courbes, & veſſigons, 188.
Rétention d'urine, 160.
Rhume 50.
Rouë de feu qu'on applique ſur la noix dans les écarts & faux écarts, 72.
Rouvieux. 167.

S.

SAignée, 216.
Saignée au col, 217.

Saignée à la langue, 220.
Saignée au palais, ibid.
Saignée aux ars, 221.
Saignée aux flancs, ibid.
Saignée au plat de la cuisse, 222.
Saignée à la queue, ibid.
Saignée à la pince, 224.
Saignée au larmier, 225.
Salieres; maniere de remplir celles qui sont creuses, 257.
Seime, 120.
Sel calciné pour les taïes & vûës grasses, 39.
Seton, 229.
Siflet, 123.
Soye, 121.
Solandres, 199.
Solbature, 124.
Souris, 250.
Sternutatoire pour les tranchées, 160.
Supuratif pour les cors, 164.
Surdents, 57.
Suros, 78.

T.

TAïe sur l'œil, 38.
Taupe, 66.
Teignes, 126.
Teinture d'aloës pour le mal de taupe, 68.
Tic, 60.
Toux, 148.
Tranchées, 159.
Tumeurs sur le garot, 68.

V.

VAriſſe, 190
Vers, 155.
Vertigo, 65.
Verües, 208.
Veſſigon, 186.

Y.

YEux; mal des yeux, 33.

Fin de la Table Alphabetique.